

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE ET EN ITALIE.

TOME PREMIER.





Naudet, del. P.L. Sc.

Le Montanvert.

1. Le Montanvert. 2. Le Pic du Dru. 3. Mer de Glace.

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE ET EN ITALIE,

PAR LE Cen. CAMBRY,

Préfet du département de l'Oise, de l'académie de Cortone, et membre de la société d'agriculture du département de la Seine.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ H. J. JANSEN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DES MAÇONS-SORBONNE, No. 406.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

PRÉFACE.

Il est une saison dans la vie où l'homme conserve encore toute l'énergie de la jeunesse et touche à la maturité d'esprit et de connoissances qu'il n'atteint guère qu'à quarante ans. C'est le moment de voyager : on possède la variété de connoissances que procurent l'étude et l'usage du monde; on a la force de résister à de grandes fatigues, aux entreprises qu'on ne risque pas sans vigueur; on ne se contente pas des chemins fréquentés par le plaisir et la mollesse, on ose s'égarer dans des routes nouvelles; les accidens même y deviennent des plaisirs; l'imagination joint ses

rêves aux sensations que vous éprouvez; vous rectifiez sur les lieux les erreurs de votre cabinet, vous perdez les préjugés dont on ne se délivre qu'en quittant sa patrie; de nouveaux livres, de nouveaux hommes, de nouvelles mœurs, changent, subtilisent vos connoissances et vos idées; la scène est plus vaste, les objets de comparaison sont multipliés, toutes les facultés de l'ame et de l'esprit s'agrandissent et chaque individu parvient au degré de perfection que son organisation et ses travaux lui permettent d'atteindre.

Je regrettois de n'avoir pas tiré tout le parti possible de voyages entrepris trop jeune : occupé depuis seize ans d'un ouvrage qui nécessitoit les plus grandes recherches, fatigué d'études, je résolus de voyager en Suisse pour me distraire, en Italie pour vérifier sur les lieux les rap-

ports des anciens écrivains. J'arrive de ces deux voyages, et je cède à la tentation de donner au public le résultat de mes plaisirs et de mes observations.

Un voyage parfait seroit une histoire universelle, car tout se tient dans la nature et dans la vie des peuples : pour établir l'origine des habitans de l'Italie, il faudroit des volumes de recherches et de discussions ; pour décrire ses révolutions physiques et morales ; pour suivre les peuplades qui l'ont habitée ; pénétrer l'esprit des républiques qui la composent et leurs liaisons avec les autres états de l'Europe ; les colonies qu'elle a reçues, les colonies qu'elle a répandues dans le monde, pour décrire ses productions naturelles, ses volcans, les arts qu'elle a créés, ses fables, ses dieux, ses religions, encore une fois il faudroit une histoire universelle.

Entreprendre dans un seul ouvrage de faire connoître l'état actuel de l'Italie, indiquer les curiosités de chaque capitale, de chaque village, de chaque désert, c'est copier un ouvrage déja fait; c'est réunir sous un même titre, sous un même nom, le livre que chaque ville a donné pour l'instruction de ses habitans ou des voyageurs qui la visitent (qu'il est indispensable de se procurer). Il n'est point de village en Italie, qui ne vous fournisse les notices nécessaires pour le bien étudier; il n'est pas d'endroit si sauvage où vous ne trouviez un *Ciceroné* pour vous guider et pour vous éclairer. Les longs détails sur les auberges qui changent, sur le prix des denrées qui varie, sur le prix des postes que tout le monde vous apprend et que vous ne trouvez jamais indiqué dans un livre comme il l'est par le moindre postillon, n'entrent point dans mon

plan (1). Une multitude de sensations, de plaisirs et d'observations, se sont succédées dans mon ame pendant deux ans: j'essayerai d'en communiquer une partie à ceux qui daigneront me suivre; heureux si je peux être utile au jeune homme qui va voyager, au vieillard qui veut se rappeler ce qu'il a vu, à l'homme enchaîné près d'un bureau, qui veut oublier un moment la sécheresse de ses calculs, à celui qui, faute d'imagination, ne sait en voyageant ce qu'il doit voir, sentir, étudier, à ces êtres aimables qui, sédentaires par état, ne peuvent être instruits que par les livres. — Mais je m'arrête; mes préten-

(1) La succession des princes dans chaque royaume particulier se trouve dans Langlet-Dufresnoi, dans le moindre almanach. — L'histoire du pays qu'on parcourt ne peut être insérée dans un voyage que d'une manière sèche et trop concise.

tions seroient bientôt celles du charlatan qui présente un remède pour tous les maux, un baume pour toutes les blessures.

Lè comte de C***. étant à Paris en 1788, nous parla d'un voyage qu'il alloit faire en Suisse avec le prince de W***., avec des dames angloises, françoises, avec quelques hommes intéressans par leurs talens ou leur caractère; il nous pressa de nous joindre à cette société choisie, nous promit d'applanir toutes les difficultés, de se charger de tous les embarras, de semer de roses la route que nous allions entreprendre; des tentes devoient être préparées pour les bocages où nous pourrions nous arrêter, des instrumens d'observation établis pour des découvertes; nous devions passer du chant sauvage du Grindelwald à la musique italienne que le prince menoit à sa suite; le

rendez-vous étoit fixé pour le 15 juillet à Genève.

J'arrivai le 13 dans cette ville, et je n'y trouvai ni C***., ni W***., ni les dames, ni les gens à talens qui devoient embellir ce voyage : des affaires indispensables avoient arrêté les hommes, de nouveaux plans, les plaisirs du moment avoient retenu les femmes. J'oubliai les jolies chimères que je m'étois créées, la souplesse de mon imagination me persuada que voyageant avec moins de monde, avec plus de simplicité, je serois plus libre ; que le hasard, mon bon démon, me serviroit aussi bien que tous les plans d'un homme aimable. Je me vouai donc à ma divinité favorite, et ne pensai plus qu'à m'abandonner à tout ce qui voudroit s'emparer de ma gaieté, de ma franchise et de mon insatiable curiosité.— Jamais voyage

ne fut entrepris avec moins d'inquiétude, moins de projets, plus d'insouciance, avec un esprit plus libre, avec une santé plus forte et par un tems plus favorable. Méfiez-vous de mes illusions, si vous voulez juger; mais ne me condamnez qu'après avoir éprouvé la délicieuse disposition d'ame et d'esprit où je me suis trouvé dans toute ma route. De l'ordre, de la méthode n'en attendez pas dans un journal: tout s'y mêle; à côté du froid raisonnement, je trouve une description du lever du soleil, le rire est à côté des larmes, les palais de Florence à côté des ruines de Fesole: c'est l'image naïve de la vie, c'est une lanterne magique.

VOYAGE

PITTORESQUE

EN SUISSE ET EN ITALIE.

LE 14 JUILLET 1788.

Je remis mes lettres; je fus charmé de l'affabilité des Genevois; j'acceptai des offres de service qui me furent faites avec grâce. J'allai voir M. Bourrit, qui m'enflamma du désir de parcourir les glaciers et les sites sublimes de la Savoie.

Genève est située sur deux collines séparées par le Rhône; elles se communiquent par des ponts de bois, sous lesquels coulent avec impétuosité les eaux les plus limpides, tantôt bleues comme le ciel dans une belle nuit,

tantôt répétant cette nuance d'un vert opale qui teint l'horison dans les jours brûlans de la canicule.

De jolis remparts, des bastions, des courtines, des fossés assez larges, des rampes de gazon peu élevées, semblent entourer Genève, plutôt pour l'embellir que pour la défendre; ils la mettroient pourtant à l'abri d'une surprise: c'est la seule précaution que puisse prendre cette sage et petite république, entourée d'ennemis puissans, qui devroient respecter son indépendance et lui laisser la paisible jouissance d'une langue de terre dont elle a fait un jardin délicieux.

Les maisons de cette ville n'ont aucune architecture; elles sont bâties avec une simplicité mesquine; les étages sont bas, les salles étroites, les fenêtres petites, on y respire avec difficulté. La sagesse prescrit la modération, mais bannit une disproportion de logement nuisible à la santé, au développement des enfans. Le seul côté qui regarde Carouges offre quelques bâtimens grands et solides: il en est quelques-uns dans

la rue des Chanoines, dans la Grande rue, qui doivent échapper à cette critique; mais, en général, les Genevois sont mal logés: il est un milieu entre le faste des palais et les inconvéniens d'appartemens trop resserrés.

Genève est au midi du lac; elle domine d'un côté sur les plaines de la Savoie, que le Salève, les Waches et le Jura renferment: c'est un bassin délicieux bien cultivé, peuplé de maisonnettes, commandé par la ville de Carouges, embelli par la réunion de l'Arve et du Rhône, et par les belles et vives couleurs des champs, du ciel et des montagnes. Les côtés de l'est et de l'ouest qui s'étendent sur le lac, sont formés de jolies collines, de jardins simples, petits, mais délicieux; d'un mélange heureux de vergers, de champs et de potagers toujours embellis par les eaux du lac et par les plus imposans aspects des montagnes de la Savoie. Le côté de l'ouest offre un spectacle gigantesque; c'est le Salève, le Môle et le Mont-Blanc déployant à l'œil le plus majestueux amphithéâtre, couvert de neiges éternelles, et de nuages colorés que les vents promènent,

tantôt menaçans comme les tempêtes, tantôt calmes comme un beau jour.

Je ne jetai qu'un coup-d'œil superficiel sur ces sublimes points de vue; je voulois prendre une idée générale de la position de la ville et de ses environs; me promettant d'étudier un jour en détail son gouvernement, ses mœurs et son génie.

Je visitai l'ancienne cathédrale nommée Saint-Pierre; l'architecture en est gothique, mais le portail moderne est d'assez bon goût: il est formé de six colonnes de marbre d'une assez belle proportion d'ordre corinthien. Je n'aime pas l'union de ces deux genres; il réunit des formes incohérentes. Le portique annonce le Panthéon, l'intérieur n'offre que Notre-Dame.

Ce temple étoit jadis consacré au soleil, comme tous les hauts lieux. On m'assura qu'une tête insérée dans la muraille, à l'est, étoit l'image de cette divinité: elle fut longtems conservée dans le sanctuaire; elle ressemble à l'Apollon-Polignac gravé chez tous les antiquaires.

J'allai jouir sur les tours de Saint-Pierre du plus agréable coup-d'œil qu'on puisse avoir, du lac et de ses environs; et satisfait de cette matinée, je me rendis à l'Ecu de Genève, où je devois dîner. Il est bon d'observer que dans toute la Suisse on mange à table d'hôte, qu'on n'a jamais à se plaindre des hommes qu'on y rencontre, qu'il y règne un ton de réserve et de décence qui permet à la mère la plus sévère d'y mener sa fille.

Il régnoit une certaine effervescence dans les mouvemens, dans le langage; une bizarrerie, une liberté dans le costume des convives, qui me frappa : tous arrivoient de Chamonix, du Saint-Bernard, du lac de Bienne, du Grindelwald; tous avoient des aventures à raconter, des merveilles à décrire; le bras de l'un étoit en écharpe, un autre s'étoit foulé le pied; tous avoient couru des dangers sur la Mer de glace, aux Bossons, au Buet, au Col de Balme. Ce n'étoit pas cette réunion d'êtres impassibles et bien poudrés, de machines à révérences, à frédonnement d'airs d'opéra, cet assentiment à

tout ce qui se dit, que je venois de quitter à Paris; chacun avoit son caractère, sa figure, son habit particulier; chacun osoit dire son avis, contrarier, penser par lui-même. Ce tableau nouveau ne valoit peut-être pas mieux que l'autre, mais il me plut par son contraste avec ce que je quittois, par sa nouveauté, par sa singularité.

On alloit s'asseoir, quand deux jolies femmes entrèrent; un ami, homme de cinquante ans, un mari plus jeune les accompagnoient: je fus placé par hasard entre ces dames. Ce sont deux sœurs: la cadette a la figure la plus jolie, les traits les plus réguliers; l'autre a la physionomie la plus douce, la plus tendre, et des yeux qui seroient ceux de la volupté.

La conversation devint générale; un Turquo-Grec, homme plein d'esprit, en fit les frais: fort de sa patrie, de ses poëtes qu'il savoit par cœur, il captiva tous les suffrages, fixa tous les yeux, charma toutes les oreilles: modeste au commencement, il finit par trancher avec légéreté sur nos auteurs,

nos mœurs, notre climat. Je résolus de venger ma patrie : par un abus de citations, de paradoxes et de vérités, j'essayai de lui prouver que ce qu'on nomme Grecs, ne fit que traverser le pays qu'improprement on nomma Grèce; qu'Athènes loin d'avoir été la mère des arts, les avoit reçu de ses voisins, qu'Homère enfin n'avoit jamais existé.

A l'heure de la comédie nous nous séparâmes.

La salle de la comédie me parut petite, assez jolie : les comédiens médiocres, les danseurs détestables. J'eus pour ressource la conversation d'un auditeur surchargé des affaires de la ville, ayant fait, le matin, vérifier de faux poids, et jugé le soir huit voleurs de poissons. Il m'apprit qu'un seul régiment gardoit la ville de Genève ; que le colonel eut deux cent dix voix pour son élection, quoique le conseil ne fut que de deux cents membres; que les loix somptuaires de Genève proscrivent les diamans, les dorures, les dentelles; que les carosses ne peuvent aller que le petit trot dans la ville ; que des Anglois ve-

noient d'être reprimandés à la barre, pour avoir manqué à ce dernier usage; que, pour se venger, ils avoient insulté la femme d'un syndic et le syndic lui-même. « Nous som-
« mes malheureux, ajouta-t-il, on vante par-
« tout les hommes de l'Angleterre et nous ne
« voyons, de ce pays, que ses jockeis. »

LE 15 JUILLET 1788.

J'ÉTOIS sur le lac de Genève à cinq heures du matin : le ciel étoit pur, les collines et les montagnes richement colorées. Je me promenois au hasard, laissant errer la barque près du rivage : tantôt il m'offroit un chemin battu par de jeunes et grandes filles, qui, dès la pointe du jour, vont de la campagne à la ville, et reviennent chargées de fruits et de légumes ; tantôt de riantes prairies s'élevant au-dessus du lac ; vous découcouvrez la grande allée qui conduit à la maisonnette, le banc sur lequel la belle Genevoise, un livre à la main, à l'ombre de vieux arbres, rêve le soir à la tendre Héloïse, au

malheureux Werther, à ses projets d'amour ou d'amitié. Je m'arrêtai quelques minutes dans une anse, pour y jouir du chant des oiseaux débarrassés du soin de leur couvée, et du gazouillement de leurs petits, essayant leur première chanson. On ne peut imaginer après de longs travaux, et les entraves du grand monde, combien ces momens d'insouciance, de liberté, d'abandon à la bonne nature, rendent de nerf à notre caractère, de force à notre corps, de souplesse à nos muscles et de vigueur à nos esprits. Reposé des fatigues du voyage, heureux par un genre de sensations et de plaisirs qui m'étoit interdit depuis long-tems, je me sentis un nouvel être. J'essayai d'arracher quelques contes, quelques rêveries, quelques chansons des mariniers qui me conduisoient, ce fut inutilement : le sage Genevois ne chante guère, et ses vieilles ne croient plus aux revenans.

Je revis à table les dames de la veille; elles désiroient de faire le tour du lac par eau; la partie s'arrangea, elles me permirent de les accompagner.

Je passai la soirée à la bibliothèque de la ville; j'y trouvai le bibliothécaire, M. Senebier, homme connu par des ouvrages de mérite, par un catalogue raisonné des manuscrits que Genève possède, exact observateur, physicien estimable: ces éloges sont bien désintéressés; car, fatigué sans doute des travaux du jour, foible de constitution, il répondit à peine à mes questions; je ne pus jouir que des objets exposés à l'œil du public: je pris le parti d'examiner les portraits d'hommes célèbres que j'apperçus sur les corniches. La médiocrité des peintres qui les ont fait, ne permet pas, en général, d'en étudier les physionomies, le Titien, Raphaël, Van Dyk peuvent seuls transporter sur la toile, la forme, la figure, le caractère et l'esprit des hommes dont ils ont copié les traits. Je vis pourtant avec plaisir la tête de Calvin, au nez pointu, au profil fin; Ezechiel Spanheim, dont la tête est noble, mais sans grand caractère; Hugo Grotius à figure fausse, douce et pâle; la tête d'Erasme, moins bonne que celle que j'ai vu en Angleterre, a quelques rapports avec celle de Voltaire. Je me plus à considérer tous les au-

teurs de la réforme, ces êtres ingénieux et fins auxquels il ne manqua qu'un peu de philosophie, qu'un siècle éclairé, pour être immortels, Jean Hus, Jerôme de Prague, Wicleff, Zwingle, Melancthon, Jean Daillé, Luther, etc. etc. On ne trouveroit peut-être nulle part une galerie de réformés aussi curieuse que celle que je viens de parcourir.

Je remis le soir chez M. de Saussure les lettres que j'avois pour lui; il étoit en voyage.

LE 16 JUILLET 1788.

DÈS la pointe du jour, le bateau qui devoit nous porter étoit prêt; un tendelet commode nous promettoit un abri contre le soleil que nous redoutions pour nos dames; des bandelettes aux couleurs de Genève flottoient du haut du pavillon jusque dans les eaux du lac: nos matelots vêtus de blanc, graves, polis, n'avoient rien de cette gros-

sièreté qu'avec raison on leur reproche sur les rivières, sur les lacs et sur toutes les mers du monde.

Nous partîmes rafraichis par un vent léger : les objets variés que nous avions sous les yeux, entrèrent en foule dans notre ame; ces jolis bosquets, ces retraites asyles de la fortune, qui vit ici dans la sagesse et la médiocrité; ces rives fleuries, ces monts sublimes nous entraînèrent hors de nous-mêmes; nous fatiguâmes de questions notre pilote complaisant; notes, croquis, tout fut employé pour conserver à jamais le souvenir de ces vastes et rians tableaux.

Genève vue du lac est un amas de bâtimens entassés, masse noire et désagréable, espèce de repoussoir qui sert à faire valoir les beautés du rivage que deux cents maisons ornées de jardins et de prairies embellissent et vivifient.

Nous vîmes bientôt Versoy, qui nous rappela Voltaire et Choiseul. Nous prîmes un passeport à Bellerive.

La ville de Copet dans l'état de Berne, seigneurie de M. Necker, où la paix et le bonheur l'attendoient, s'il eut été moins zélé pour le bien public, ou moins ambitieux peut-être, offroit le plus agréable amphithéâtre.

Nous apperçûmes dans le lointain, les côteaux du Pays de Vaud, célèbre par ses vins, pays le mieux cultivé de la Suisse.

Près de Nion, colonie romaine, où l'on voit quelques antiquités dont je parlerai dans la suite, on perd de vue la ville de Genève; un nouveau lac se déploie: considérez le gothique château d'Ivoire, défendu par une petite fortification; la langue de terre sur laquelle il est assis, s'avance dans le lac, couverte de chataigniers, coupée de vignes et de gazons. Là réside un homme aimable, mais sans opulence, ami de la nature et du repos: bénissez en passant son asyle.

Du milieu de ce nouveau lac, les objets de détail disparoissent, la masse des montagnes, les jeux de l'ombre et de la lumière,

la surface du lac étincellante de diamans, vous frappent d'admiration : le Jura se perd à l'ouest; à l'est les monts se croisent, leurs sommets paroissent et disparoissent sous des nuages légers que le vent promène : on voit dans le lointain les montagnes d'Abondance et du Valais. Rolle, Morges, Lausanne, Thonon, Consise et Ripaille embellissent ce beau bassin. Il est impossible de décrire la variété des aspects que le mouvement du bateau procure, fait disparoître et reproduit encore pour l'enchantement des yeux et les délices de cette situation.

Nous descendîmes à Ripaille, retraite heureuse d'un duc de Savoie, à présent demeure paisible de quelques chartreux; un riche côteau, les belles montagnes du Haut-Valais s'élèvent derrière l'église et le couvent; l'enceinte du parc est de deux lieues; on y voit des noyers de dix pieds de diamètre, des allées percées sur le lac, des vergers délicieux; tout ce que peut offrir la belle nature, la plus heureuse exposition, se réunit pour payer ces bons pères de leur silence et de leur solitude. Hélas! le règne des hermites, des moi-

nes n'a pas a durer long-tems en Europe. La vérité percera même dans ce couvent, et je ne pourrai plus leur dire, ce que je disois il y a dix ans à leur confrères d'A***.

Que feroient-ils au fond de leurs déserts,
Si dans un mystique délire
Ils n'embrassoient la palme du martyre,
Et ne voyoient les cieux ouverts.
Crédulité religieuse,
Enveloppe leurs murs de tes voiles épais ;
Et pour y conserver une ignorance heureuse
Fais que la vérité n'y pénètre jamais.

La fraicheur de l'air nous annonça bientôt le coucher du soleil; un vent délicieux pénétra dans toutes nos veines. Nous nous rapprochâmes du rivage d'Evian: nous vîmes sur ses bords le prince, la princesse de Piémont et leur cour peu nombreuse, se promener à cheval sur la pelouse, entre les beaux chataigniers qui parent le rivage....

Nous sommes dans l'ombre, les couleurs du jour parent encore les montagnes, étendent sur leurs sommets des tapis d'or et de pourpre; le moment du silence approche, l'oiseau va se taire, on n'entend plus que le

bruit des ondes légères qui meurent sur les cailloux du rivage; nous éprouvons un moment de recueillement; l'obscurité commence, nous distinguons à peine un clocher pittoresque, au milieu des sapins, la vague augmente, le froid du soir nous saisit, les montagnes de l'occident sont noires, nous touchons aux rochers que l'œil du pilote ne voit plus : nous arrivons à Meillerie.

Voilà le sec itinéraire de notre route; que ne puis-je copier ici les ingénieuses conversations, décrire la succession de sentimens délicats, d'idées subtiles ou sentimentales, ces charmes que les grâces et l'esprit répandirent sur ce voyage; tout s'embellit auprès de la beauté; elle porte la vie dans tous les tableaux, adoucit les objets trop rudes, répand un charme inexprimable indépendant de l'amour même: c'est l'effet d'un beau ciel, du printems, de la musique ou de la piété. Ah! qui n'a pas senti cette espèce d'extase n'a pas connu le plus pur, le plus subtil et le plus doux sentiment de la vie.

Le chatelain de Meillerie nous reçut mal;

sa femme est bonne, sociable et polie. Nous obtînmes pour nos dames une grange, de la paille et du foin, sur lesquelles elles dormirent d'un assez bon sommeil. Nous nous couchâmes dans des lits qu'avec raison elles avoient refusé.

LE 17 JUILLET 1788.

NOUS vîmes à la pointe du jour, l'asyle, l'étable où nos dames avoient passé la nuit: jamais femmes délicates ne furent plus mal couchées; mais la fatigue les endormit, et l'imagination exaltée par le voisinage de Meillerie leur procura des rêves agréables.

C'est l'imagination qui agrandit aux yeux de Rousseau ces rochers qu'il a tant vanté; ils n'offrent à l'œil du voyageur trompé, rien de grand, rien de pittoresque. On les détruit pour en faire des pierres de taille qu'on vend à Genève, et l'utilité qu'on en tire remplace les douces chimères créées par des récits ingénieux: ainsi se réduisent pres-

que toutes les illusions de la vie; j'en connois qui s'évanouissent plus entièrement encore.

Les rivages de cette côte sont d'une richesse de production qui me charma; la nature y paroît dans toute sa vigueur, elle produit des arbres énormes, que le lever du soleil embellit des perles de la rosée. Nous vîmes l'embouchure du Rhône qui coule au milieu d'une plaine couverte d'arbrisseaux, il est peu de tableaux plus grands, plus majestueux, que celui qu'offre le fond du lac; les montagnes de Martigny, les monts du Valais le terminent; Vevay, le château de Chillon, une multitude de villages dont les toits et les clochers percent au milieu des feuillages; Clarens et la Dent de Jamant en forment les principaux groupes.

En revenant vous voyez Lausanne, Morges et tous ces rians paysages que vous aviez plutôt deviné qu'apperçus en côtoyant l'autre rive du lac.

Ainsi nous terminâmes en deux jours, fa-

vorisés par les vents et par le plus beau ciel, un des plus jolis voyages qu'on puisse faire en Suisse ou dans l'Europe. C'est un contraste perpétuel de la nature dans toute son opulence, dans toute sa culture, avec les monts brisés par le tems et les tempêtes, qui se perdent dans les nuages. Sur le lac est le calme et la paix, sur les collines les douces agitations de la vie champêtre, et dans l'éloignement ces tableaux menaçans de l'avenir, qui vous attachent au moment, qui vous font mieux goûter les biens présens, causent l'impression douce et mélancolique qu'on a sur le rivage, au bord de la mer en furie.

J'ai vingt fois essayé de connoître la cause du calme, du froid que j'éprouvois en m'abandonnant aux grands objets qu'on apperçoit sur les bords du lac de Genève. J'ai cru qu'une impression matérielle déterminoit cette froideur: l'ame n'atteint pas à ces points éloignés; leur masse est trop vaste pour qu'elle puisse la saisir et se replier sur elle-même; elle éprouve un vague, une extension qui la blesse; l'immensité n'est pas

faite pour elle, elle ne jouit que de ce qu'elle embrasse: ainsi dans ce voyage si j'ai peint une nature animée, des impressions douces, je ne peux en attribuer la cause, qu'à ces anges qui nous permettoient de siéger auprès d'eux: êtres faits pour animer tous les objets, pour embellir tout ce qui les entoure.

LE 18 JUILLET 1788.

JE passai la journée du 18 à jouir des riches points de vue des environs de Genève. Celui qu'on a de la place Saint-Antoine règne sur le lac, les Voirons, le Mont-Blanc, le Salève et les côteaux de Cologny. Des bastions, on voit les fortifications, la plaine de Carouges, Carouges et le vaste bassin qu'entourent le Salève, les Waches, les monts de Sion, de l'Ecluse et du Jura.

Voyez la campagne de M. le syndic Cayla dans Chatellaine; c'est l'endroit d'où la ville se montre avec le plus d'avantage; arrêtez-vous dans Saint-Jean sur la terrasse

de M. Constant, elle domine à une assez grande hauteur le Rhône, qui se joint à l'Arve à deux portées de fusil. Ces fleuves combattent avant de s'unir et coulent long-tems sans se confondre; enfin, la teinte jaunâtre ou grise de l'Arve, ternit l'eau limpide du Rhône. La plaine qu'ils traversent avant leur jonction, est coupée de marais et de jardins potagers; Carouges, Genève, un bassin du lac, et toujours les montagnes embellissent ce paysage.

Le soir j'allai me promener dans les jardins de M. Labat.

C'est de chez M. Diodati, de sa jolie terrasse tournante, que le côté de l'ouest est le plus riche.

J'avois pris en peu de jours une idée des environs de Genève. Je fis les préparatifs nécessaires pour le voyage de Chamonix.

LE 19 JUILLET 1788.

Il me paroissoit essentiel d'être accompagné de M. Bourrit. Ce galant homme eut la complaisance de céder à mes invitations. Nous partîmes.

J'avois dévoré les trois volumes qu'il nous a donné sur la Suisse : j'aimois à le suivre au milieu des glaciers, au milieu de cet énorme fracas de montagnes qu'il a peint le premier d'une manière poétique et pittoresque : un de mes soins en arrivant à Genève, avoit été de lui présenter les lettres que j'avois pour lui ; je le trouvai dans une espèce de tourelle, faite de planches mal unies, dans un jardin planté de six grands acacias, assis sur un fauteuil usé, ayant une mauvaise table de sapin à ses côtés, sur laquelle étoient un livre, un briquet, une pipe, une plume et du papier : c'est dans ce pavillon qu'il passe toutes ses nuits; le grand air est nécessaire à son existence. Pour arriver dans cet asyle, il

faut grimper jusqu'au troisième étage, par un escalier obscur et fort étroit; le prince Henri disoit en le montant : « Il y a tant de « grands escaliers qui mènent chez de petits hommes. » C'est-là que M. Bourrit dans la médiocrité, élève avec soin ses enfans, écrit le voyage qu'il vient de faire, médite celui qu'il doit exécuter; rend sur la toile les plus beaux jeux des glaciers, des torrens et de la lumière, reçoit avec une complaisance affectueuse les étrangers qui vont le visiter.

Les brigues sourdes de ses rivaux, une certaine âpreté dans le regard, l'inflexibilité de ses principes d'égalité et de liberté, la médiocrité de sa fortune, le malheur de n'être pas membre du souverain, la jalousie que sa chaleur et sa fougue durent causer à des écrivains sans couleur, ont répandu des préjugés absurdes sur cet homme de mérite : on en parle comme d'un énergumène; on détourne de lui l'étranger qui va le consulter, on réussit à le calomnier dans la vallée même de Chamonix qui lui doit sa fortune.

Quelques écrivains l'ont accusé d'exagé-

ration, ils blâment son imagination transportée par les plus grands spectacles du monde, ils n'ont pas apperçu ces palais de cristal et de diamans, ces tours et ces fortifications qu'il voit sur le sommet des Alpes; leurs têtes froides et calculatrices n'ont remarqué que de tristes détails, ils se traînoient quand il planoit, ils calculoient quand il sentoit, quand il versoit des larmes d'admiration sur les merveilleux ouvrages du tems ou de l'Eternel. Ces pesans écrivains devroient blâmer aussi les chants des poëtes et des prophêtes, l'harmonie des sphères et tous les produits du génie.

Nous partîmes à la pointe du jour; la route n'a rien de remarquable, de pittoresque, jusqu'à Bonneville où les montagnes commencent à s'élever. Le soir du mont de l'Oiseau, vous contemplez la première entrée des Alpes, vaste ceintre de montagnes coupé par l'Arve. Cluse est sur le bord de cette rivière.

La gorge que vous traversez se resserre, les rochers sont taillés à pic : vingt hommes

sur leurs sommets pourroient arrêter une armée.

Le soleil commence à baisser, la chaleur à diminuer quand on arrive à Maglan. Qu'il est doux après les secousses du char-à-banc, d'aller se reposer dans ce paradis terrestre: c'est une langue de terre, couverte de verdure, espèce de péninsule formée par un joli ruisseau qui murmure, et par l'Arve qui coule avec un fracas épouvantable: là des rochers tombés des montagnes voisines se sont couverts de terre, de mousse, de fleurs et d'arbrisseaux; ils s'élèvent en pyramides au milieu d'un verger, d'une vaste prairie: de petits champs de pommes de terre ou de pois fleuris les séparent, une fraicheur délicieuse pénètre tous les sens, une odeur embaumée vous étourdit: les oiseaux chantent la chanson du soir, en s'égayant dans d'épais feuillages, pénétrés des rayons du soleil couchant; un vent léger agite ces bosquets, le jeu mobile de la lumière contraste avec les masses d'ombres épaisses que les monts voisins répandent sur une partie de la vallée; des lits de mousse faits pour la vo-

lupté, le murmure des eaux, un petit étang teint de mille couleurs, je ne sais quel souffle voluptueux; des arbres déracinés gênans de leur épais feuillage le cours de l'Arve qui les brise ou qui les promène; les chalets que sur la pente d'une riche montagne vous appercevez dans le lointain; ce ceintre de rochers énormes, secs et dépouillés qui pointent au-dessus des nuages mobiles; le plus délicieux asyle de l'amour ou de la méditation, au milieu du plus vaste théâtre des montagnes et de la destruction, font de ce séjour un lieu d'enchantement et de féerie. Là nous nous séparâmes, nous nous réunîmes; là nous gravâmes nos chiffres et nos devises; chaque arbre fut consacré par l'amitié, par l'amour ou par la piété filiale; les dispositions sentimentales que Maglan produisit chez nous durèrent pendant le reste du voyage..... Nous le fîmes occupés des plus doux sentimens, des plus heureux souvenirs; des fleurs cueillies au nom de ce que nous aimions chargèrent nos tablettes; la conversation prit un caractère de confiance et de sensibilité, que dans le monde un an de connoissance n'eût pas déterminé. Je vous re-

verrai bocages enchantés de Maglan : je jure de m'égarer dans vos jolis labyrinthes, de m'asseoir sur vos lits de mousse, de renouveler ces emblêmes, ces chiffres que l'écorce aura peut-être recouverts, et de consacrer un autel à ces nymphes vêtues de blanc que j'ai vu courir légèrement, méditer, tracer les larmes à l'œil des noms chéris, au milieu de vos ombres et de vos feuillages. Puissent-elles, si quelque jour la noire mélancolie les assiège, si le dégoût du monde les obsède, penser aux sensations pures qu'elles éprouvèrent à Maglan, et par ce délicieux souvenir être rappelées à la vie.

Nous vîmes avant d'arriver à Salanches la cascade d'Arpenas, le Waren, les sommets du Mont-Blanc teints de pourpre. Le fameux Maxime nous conduisit au torrent de la Frasse; l'obscurité contribuoit à rendre affreux l'antre sauvage dont il s'échappe avec fracas; des blocs de granit gênent son cours, des arbres déracinés dérobent quelquefois à l'œil ses ondes écumeuses; souvent les sommets qui se rapprochent à cent pieds sur vos têtes, défendent à la clarté

des étoiles d'éclairer vos pas incertains; vous revenez étourdi du bruit de ce torrent.

A peine étions-nous de retour à Salanches, que la lune dans tout son éclat parut sur le sommet du Mont-Blanc, et termina par le plus sublime spectacle cette journée d'oppositions, de contrastes et de jouissances.

LE 20 JUILLET 1788.

Je m'éveillai long-tems avant le lever du soleil; Maglan se retraça vivement à ma mémoire: avec quels délices on passeroit trois mois dans ce séjour délicieux, loin des inquiétudes, des embarras, de l'ennui du monde! C'est-là qu'à la fleur de son âge, l'amant voudroit posséder ce qu'il aime revivifié par la nature, par l'esprit des plantes, par les exhalaisons des fleurs. C'est sur ces rochers escarpés, que le poëte de la nature auroit des scènes plus vastes que celles de Fingal, des tableaux plus graves, plus cahotés que ceux de Salvator-Rose, des paysages plus

variés que ceux de Gaspard et de Claude Lorrain. C'est-là qu'un être abandonné de son ami, de sa maîtresse ou de la fortune, trouveroit encore dans la nature sublime ou riante quelques soulagemens à ses malheurs.

Que j'aimerois le soir, assis sur le tronc d'un vieux arbre suspendu sur l'Arve, à méditer sur les événemens de ma vie, sur les scènes variées qui se sont passées près de moi; scènes d'amour, de terreur, d'inquiétudes ou de délices; que j'aimerois à retracer à ma mémoire ces systêmes enfantés par l'imagination et la philosophie. Je voudrois au moment où la lune se lève entendre dans le lointain une musique douce et tranquille, prendre dans le bosquet un repas de laitage et de fruits. Je voudrois; — mais Maxime m'éveille, il faut changer de scènes et parcourir de nouveaux sites.

Salanches s'élève en amphithéâtre au pied d'une montagne majestueuse et riche de culture;les monts que vous avez en face,le Mont-Blanc, ses pointes et ses arrêtes m'occupèrent long-tems; je parcourus de l'œil les che-

mins qu'on avoit suivi pour parvenir à son sommet, avant qu'on en eut trouvé la vraie route par les glaciers de Chamonix. Je ne quittai qu'à regret ce lieu qu'on pourroit appeler la galerie des paysagistes, et sur les bords de l'Arve qui ravage le vallon et détruit le chemin, frappés des tableaux que la plaine et la montagne nous offroient, nous voyageâmes d'enchantemens en enchantemens.

Chaque sommet, une gorge que nous appercevions, le clocher que nous distinguions à peine au milieu des feuillages, un petit village entrevu sur la pente rapide d'une vaste prairie, tout fournit à M. Bourrit une anecdote historique, un conte plaisant, une observation scientifique: ainsi la scène immense que nous avions sous les yeux s'animoit, s'embellissoit encore des souvenirs de l'histoire ou des observations de la philosophie. Là je trouvai, nous dit-il, une ville régulière délaissée, que je nommai la ville des Arabes; elle n'est peuplée que dans les jours d'été, elle est abandonnée dans toute autre saison: le vallon que nous parcourons

fut jadis un lac; des ruines et des inscriptions trouvées sur cette montagne, dans ce village, conservées dans cette église, prouvent que les Romains en habitèrent les rives; heureux sous ces climats glacés d'échapper aux fureurs des Néron et des Domitien.

En 1751, tomba cette montagne énorme dont les poussières montèrent jusqu'au ciel; l'Italie même en fut épouvantée, ont crut à l'existence d'un nouveau volcan. C'est sur ce pont des Chèvres que je pensai périr. Au milieu de ces récits intéressans, nous arrivâmes à la jolie cascade de Chède que le soleil embellissoit de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel: le site sauvage, le bruit de cette chûte d'eau, la variété d'attitudes des spectateurs, une espèce de crainte dans les pas glissans ou trop à pic, la fraicheur qui vous pénètre, varient vos sensations et vos plaisirs; vous n'abandonnez qu'à regret un lieu que l'éloignement, la difficulté de la route, ne vous permettra plus de revoir.

Nous montâmes à pied par un chemin rapide; les chars-à-bancs déchargés pouvoient

à peine nous suivre; nous voyons l'Arve blanchie d'écume, rouler au fond de la vallée, tomber en cascade avec un bruit qui dans l'éloignement n'étoit que celui du vent léger qui murmure dans le feuillage : enveloppés de haies et de grands arbres, nous n'avions pas cinquante pieds d'horison : tout à coup la scène du ciel, des vallées et des monts se déploie en grand sous nos yeux; enfin, par les routes les plus pittoresques, nous arrivons au lac de Chède.

Je m'assis sur la pelouse au pied d'un énorme rocher; un ruisseau couloit au milieu des herbes voisines, un noyer nous prêtoit son ombre. Quel tableau! le ciel et toutes les couleurs du prisme, le reflet des arbrisseaux et des montagnes, paroient le fond de ce petit lac entouré de verdure. Le bleu céleste, le jaune, un vert doré fondu dans le cristal limpide de ses eaux formoient les teintes principales, que confondoient, que balançoient sans cesse le frémissement léger qu'un doux zéphir causoit à sa surface.

Le feuillage des arbrisseaux voisins nous

cachoit l'abyme de la vallée de Bianocey, qu'un vide immense d'espace en espace nous laissoit pourtant deviner en conduisant nos yeux sur la Forcle, montagne énorme, évasée par sa base couverte de larges ombres, de jolis tapis verts, de hauts sapins, de hêtres et de chênes : souvent de ces écores rapides des troupeaux précipités par les vents disparurent dans les flots de l'Arve. Sur un des côtés de la Forcle s'élève dans le lointain, cette partie du Mont-Blanc nommée le Dôme et l'Aiguille du Goûté.

Quelle variété ! quelle grandeur ! quelle opposition de couleurs ! Tous les tableaux de la Savoie sont délicieux par leurs détails, et deviennent sublimes par les tapis de neige et de glace, par ces sommets, ces gorges, ces montagnes qui les bornent au fond d'un immense horison qui se confond avec les nuages, avec le ciel et la lumière.

Cependant nos voitures nous attendoient, elles nous portèrent jusqu'au Nan de Joux; le torrent coule au milieu de débris de rochers étendus sur un quart de lieue de ter-

rain, où jadis vécurent des bergers, des cultivateurs; mais que la chûte des monts voisins fît disparoître en un instant. On démonta nos voitures, soixante hommes, filles, enfans, nous offrirent leurs secours, leurs bras, des fleurs et des cristaux. Nous employâmes les plus vigoureux : nous achetâmes les joujoux qu'on nous présentoit; j'assemblai les plus jolies filles et les suppliai par mes éloges et par mes dons d'apparoître à tous les voyageurs comme des nymphes consolatrices, au milieu de ce noir désert. Elles me le promirent.

A Serre, nous dînâmes dans un verger, de sept omelettes, et nous allâmes faire la sieste sur un gazon fleuri, où notre nombreuse société s'étendit mollement, groupée d'une façon si pittoresque, que j'abandonnai pour la saisir et la dessiner, les doux projets de sommeil, ou de conversation que j'avois formés. Je n'oublierai jamais D*** étendu sur les branches d'un cérisier. Mme. D*** adossée contre un arbre et laissant voir la moitié de sa jolie figure éclairée d'un rayon du soleil; à côté d'elle Mme. R***,

la tête appuyée sur une chaise soutenue par le vieux C*** ; des enfans nous considérant en silence ; un vieux cretin roide comme un bâton planté contre un arbre, regardant tout, bouche béante et souriant en tenant son bonnet rouge; tandis que G***, au fond du verger, cueilloit des fruits, sautoit de branches en branches, au risque de casser son violon qu'il portoit à sa boutonnière. Momens d'innocence et d'oubli, de jouissances sans calcul, plaisirs d'enfance, abandon de son ame, de tout son être, au repos, au rien faire, à la nonchalance, à des oiseaux qui se caressent, au murmure des eaux, aux bêlemens lointains des troupeaux, au doux sommeil dans les chaleurs de l'été, je vous dois les instans les plus doux de ma vie : ce qu'on nomme bonheur ne vous vaut pas, car le regret et la langueur marchent à sa suite.

Près des mines de Serre, on nous fit voir un vilain morceau de bois lourdement sculpté, peint de gros blanc, de vert et de jaune, qu'on nous dit être le relief de la vallée de Chamonix.

Nous continuâmes notre route sur des ponts pittoresques, sur des voies rapides au milieu de torrens, toujours sur les rives de l'Arve, qui disparoît et reparoît dans l'abyme, jusqu'à la riante vallée de Chamonix.

Les Bossons offrent un spectacle absolument neuf, que l'imagination ne peut créer par analogie : pyramides bleuâtres; aiguilles si pittoresquement alignées, ou croisées au milieu de colines de glace ; pentes si rapides; murailles si droites; ruisseaux d'une eau si pure, si limpide et si fraiche coulant sur des vallons de neige, dans des fentes d'un bleu d'azur ; pointes de glace colorées par les rayons du soleil; diamans éblouissans sur une poussière de perles ; pyramides de deux ou trois cents pieds d'élévation, au milieu d'un grand ceintre de noirs sapins ; le chemin du Mont-Blanc et son sommet violet, nous firent oublier les dangers et les difficultés de ce pénible et délicieux voyage.

Nous arrivâmes enfin à Chamonix, près du prieuré : trop fatigués pour jouir des divers aspects de bosquets, de chaumières,

de glaciers que nous entrevoyons : achevant notre route au milieu d'un immense troupeau qui descendoit tristement des montagnes; les chefs de ces troupeaux étoient couronnés de fleurs et de feuillages : ils marchoient faisant retentir dans l'air les sons aigres de leurs clochettes et leurs plaintifs mugissemens.

A peine étions-nous assis, qu'avec des cris, qu'avec impatience, M. Bourrit nous appela : tous les sommets du Mont-Blanc, les Charmos et le Dru venoient de se découvrir au clair de la lune. Ce M. Bourrit a l'œil d'un aigle, quand il regarde les montagnes.

LE 21 JUILLET 1788.

Une des scènes les plus agréables de Chamonix, est celle que vous donnent les guides. Vous les connoissez tous, vous les avez suivi sur la mer de glace, dans les abymes ; vous avez admiré leur courage, partagé leurs

dangers dans les passages en Piémont ; vous avez vu Balmat triomphant seul du Mont-Blanc, tendant la main, portant à son sommet tous ceux qui s'y sont traînés à sa suite : je fus charmé d'appliquer des figures réelles, des traits, de la physionomie à ces fantômes que mon imagination avoit créés d'après les livres.

Je vis Balmat, Cachat le géant, le grand Jorasse, Simon l'ambassadeur, l'inébranlable Jean-Michel Cachat ; ils se disposoient à nous conduire au Montanvert.

Pendant qu'on achevoit les préparatifs nécessaires pour ce voyage, je m'établis sur le pont de l'Arve ébranlé par la fougue de ce torrent. J'admirai les glaces éblouissantes aux rayons du soleil levant, les pics dépouillés, les tapis de sapins des montagnes, ces bosquets, ces champs cultivés de la plaine, cette multitude de chaumières éparses qui rendent la vallée de Chamonix un des plus délicieux paysages et des plus imposans aspects de l'univers.

Nous montâmes au frais, à l'ombre des

sapins, par une route de rochers concassés, croisée de fortes racines et de tronçons brisés par les avalanches. Les voyageurs du Montanvert ont besoin de force et de santé : aucune affaire ne peut attirer dans ces montagnes ; la gaieté les accompagne, la plaisanterie les distrait : le tableau bizarre et pittoresque, varié par tant d'attitudes ; la jactance de quelques Anglois faisant de lourds efforts pour arriver les premiers au sommet ; les traîneurs ; des femmes délicates portées par de robustes paysans ; cette file de trente mulets, de vingt guides, de jeunes garçons, de jolies filles serpentant par secousses sur un terrain cahoteux, droit comme une échelle ; les bons mots des *Loustics ;* les déclamations de M. Bourrit, son enthousiasme ; les aspects variés de la plaine et des monts ; l'action, le repos même, tout a des charmes, tout enchante, et votre tâche est achevée quand vous vous croyez encore à la moitié de la route.

C'est dans ce voyage agréable, mais pénible, qu'on rectifie les erreurs de la plaine, qu'on apprend à juger les montagnes. Après

trois heures et demie de marche les sommets semblent s'élever encore; ils s'agrandissent à raison de l'élévation que vous avez atteinte: vous en concluez que le vague immense des airs, que l'absence d'objets voisins qui, graduellement conduiroient à marquer les hauteurs, a causé votre faux calcul; vous acquérez des idées précises, votre échelle grandit si vous aviez l'imagination rétrécie: si vous aviez l'imagination exaltée, elle se rectifie, se rapproche de la nature réelle; vous ne désirez plus des montagnes hautes comme la lune: la vérité est entre la froideur qui ne l'atteint pas, et la folie qui l'outrepasse.

Si le nom de mer n'avoit pas été donné à l'amas de glaces qu'on apperçoit du Montanvert, j'aurois été beaucoup plus frappé de son étendue; mais ce grand mot porte à mon esprit l'idée d'un horison immense et sans bornes, et la Mer de glace ne m'étonna pas. Il est impossible cependant d'imaginer une scène plus grande, plus imposante que celle qui se déploie à vos yeux, quand laissant l'abyme, ils s'élèvent sur le Dru, le

Géant, le grand Jorasse et les Charmos. Quelle étendue ! quelle élévation ! Là s'anéantissent tous ces monumens célébrés par l'histoire, efforts de l'orgueil, de la petitesse et de l'impuissance des hommes.

Je m'assieds en face du Dru, j'entends le rugissement des torrens qui tombent des glaciers voisins; quelques troupeaux épars paissent tranquilles sur sa base, tandis que des chamois effrayés à notre aspect se cachent sans doute dans les arêtes dépouillées de sa cîme. Le silence et la mort habitent dans les vallons lointains qui séparent le Jorasse, le Géant et les Charmos : l'imagination s'éteint dans cet empire de l'ancien cahos : jamais le chant des bergers, ou le son des musettes ne rétentit dans ces antres de glace, aucun rocher n'est consacré par les souvenirs de la fable, par des scènes d'amour ou de mélancolie : le soleil dans toute sa force étincelle sur ces tapis de neige, qu'une poussière de granit ternit d'espace en espace et que rien de mouvant n'anime; le froid que ces lieux communiquent est tel que l'ardente imagination de nos pères n'a vu dans ces plaines de

mort ni démons, ni fées. Là le poëte verroit s'éteindre sa fougue et sa chaleur naturelle, le peintre n'essayeroit pas de rendre une scène trop vaste, le philosophe seul y pourroit méditer sur la foiblesse de l'homme, sur le néant et sur la mort.

Nous descendîmes avec peine sur les glaces. Nous nous y promenâmes sans difficulté; nous vîmes nos guides se jouer sur ces ondes solides, monter, glisser, s'élancer avec la légéreté des chamois; nous bûmes de l'eau limpide et délicieuse qui coule dans ces vallées de glace : nous remontâmes avec difficulté jusqu'à la cabane de Blair, où nous dînâmes, entourés de chiffres, d'emblêmes et de noms tracés par des milliers de voyageurs. C'est un dépôt de souvenirs, de signes d'amour et d'amitié : j'y gravai vos caractères; ils y sont conservés.....

Un des plaisirs du Montanvert est de voir les troupeaux errans sur des tapis de rhododendron fleuri, s'approcher, examiner, recevoir la nourriture qu'on leur donne sans témoigner la moindre défiance, se réposer

à vos côtés; la chèvre légère posée sur le toit de la maisonnette égaie par ses postures hardies, la génisse avide de sel vous lèche la main dans l'espoir d'en trouver, tout le troupeau vous suit avec inquiétude, avec regret quand vous l'abandonnez.

Nous descendîmes ranimés par ces douces images, quand un spectacle imprévu nous arrêta. Nous vîmes à l'abri de quelques roches entassées par des bergers, sous un toit de pierres mal unies, sur un parquet de boue mêlée de feuilles de sapins, une femme, maigre, jaune, échevelée, nue jusqu'à la ceinture, allaitant un enfant débile, prêt à expirer, entièrement nu, à deux pas de la mer de glace. Cette infortunée mère effrayée par le bruit nous regardoit d'un air farouche; son enfant, qu'elle repoussoit, fit un cri qui nous déchira : nous nous dépouillâmes de nos mouchoirs et de nos cravates, nous le couvrîmes à l'envi : elle reçut tout avec indifférence, mais l'argent la frappa vivement : elle fond en larmes, dépose son enfant, se lève, veut tomber à nos pieds; elle veut nous suivre, elle s'attache à mon ha-

bit; mais, ce qu'on aura peine à croire, ce que je ne raconte qu'en frémissant; et votre enfant, lui dis-je: je le jeterai, me répondit-elle avec fureur. Imaginez l'affreuse commotion que nous éprouvâmes: nous reculons; la pitié nous rapproche; nous essayons de la calmer, elle s'assied, pleure, reprend son malheureux enfant, le rapproche de son sein desséché et rentre dans sa tanière, frappant son front et poussant des cris aigus.

Infortunée! la misère n'étoit pas le plus grand de ses maux: qui le croiroit? elle étoit jalouse et se désespéroit, éloignée de toute habitation, seule sur des rochers, la nuit, des infidélités qu'elle supposoit à son époux, le plus malheureux des maris et des pères: sa raison s'étoit altérée, elle ne pouvoit supporter la vue de celui qu'elle avoit adoré. Quels jours! quelles nuits! quelle position! Elle avoit été la plus belle femme de la vallée, ses traits avoient encore une délicatesse, une finesse très-rares en cette contrée; à la fleur de son âge. Infortunée! puisse-t-elle revenir à la raison ou cesser d'être et de souffrir.

Nous descendîmes à la source de l'Arveron par la route la plus roide, la plus fatigante que j'aie trouvé dans mes voyages. Trois sapins qui sembloient toucher à la plaine, dont chaque pas nous rapprochoit, étoient le but de notre course et l'objet de notre consolation. Nous y touchâmes, la plaine sembloit se reculer, nous marchâmes encore une heure et demie pour l'atteindre; nous la joignîmes enfin; quelle fatigue! Que des gens habitués aux montagnes, que des guides et des chasseurs franchissent en un moment ces espaces et trouvent cette descente une promenade, je le conçois; mais qu'ils permettent à ceux qui pour les visiter s'éloignent de Paris et de la mollesse, de se plaindre en les admirant.

J'ai vu un homme insensible à toutes les beautés de la nature, saisi d'enthousiasme et d'admiration à l'aspect des sources de l'Arveron. Imaginez une voûte de cent pieds de hauteur, sur une largeur de cent toises; l'œil ne peut en percer la profondeur; elle se dessine en arcades, qui diminuent, qui se perdent dans l'obscurité; un mont de glace

couvre et surmonte cet antre immense ; ces glaces par une pente insensible, conduisent l'œil à des aiguilles brillantes qui forment l'entrée des glaciers du Montanvert. L'Arveron sort avec le bruit du tonnerre, roulant d'énormes glaçons et des rochers de granit. Imaginéz le jeu du soleil et de ses couleurs dans les fentes ou dans les aiguilles transparentes qu'il frappe ou qu'il pénètre à son couchant, le bleu délicat ou foncé que ses rayons dorent ou verdissent tour à tour, ces arêtes de diamans sur un fond d'azur, qu'un blanc mât fait ressortir : les montagnes vous aident à concevoir les hautes montagnes; d'autres torrens peuvent donner l'idée des fureurs de l'Arve ou du Tésin; rien ne ressemble aux sources de l'Arveron, c'est un spectacle neuf, unique; c'est un théâtre de merveilles, dont la baguette des fées et les rêves des poëtes ne peuvent même offrir l'image.

Montez sur un rocher énorme pour mieux contempler ce spectacle auguste, vous voyez autour de vous les pins déracinés, les roches entassées, les digues renversées, comme à

l'entrée de la caverne du lion, tous les débris de sa fureur. Mais si vous détournez la tête, par un délicieux contraste, votre œil enchanté se promène ou sur des bois d'un feuillage léger, ou sur des prairies d'un beau vert, ou sur le spectacle de délices et de majesté qu'offre le soir la magique vallée de Chamonix. Les détails viennent encore augmenter vos jouissances, vous voyez descendre d'autres voyageurs par la route que vous avez suivie; votre œil ne les distingue que comme un caillou qui rouleroit lentement du sommet de la montagne; les guides appuyés sur leurs longs bâtons glissent, se jouent sur les collines de glace : l'attitude variée des spectateurs, leurs costumes bisarres, le désordre, l'enthousiasme, les cris d'admiration qu'on peut à peine entendre, les enfans du village versant du lait, donnant des fraises, des framboises et des cérises, à des êtres qui les dévorent. Au retour ces mulets, ces chars-à-bancs épars dans une salle de hauts sapins, cette procession de gens heureux, délassés, enchantés des jouissances de la journée, ou méditant avec délice, ou déclamant avec transport, qu'un

air rafraichissant pénètre, qu'un souper de chasseur attend, qu'un lit de voyageur va recevoir, terminent la course la plus fatigante, la plus pittoresque, la plus aimable: je ne cesserai de me la rappeler que quand ma mémoire et mes facultés anéanties me rendront insensible aux scènes du monde et me prépareront au néant qui doit leur succéder.

LE 22 JUILLET 1788.

Les nuages qui s'étoient accumulés sur ces montagnes pendant la nuit varièrent les aspects de la vallée de Chamonix; l'humidité donna des couleurs plus fortes aux objets, le noir étoit plus noir, le bleu plus vif, le vert plus foncé, le blanc des neiges contrastoit plus fortement avec la teinte rembrunie des sapins; on respiroit un air plus frais, plus pur, plus élastique.

Je me promenai sur les rives de l'Arve, j'entrai dans quelques maisonnettes, j'y trou-

vai l'aisance et la tranquilité. Le langage des habitans de Chamonix est froid, simple et sans figures. Le bon sens et le calme paroissent régner dans leur conduite, dans leur maintien, dans leur démarche.

Je les interrogeai sur leurs occupations d'hiver, quand les frimats glacés ne leur permettent pas de quitter leurs maisons : les hommes fendent du bois, les femmes filent. Je fis de vains efforts pour connoître leurs fables, leurs rêveries sur les démons, sur les esprits ou sur les revenans ; l'imagination est presque nulle en ce pays, car la religion romaine qu'ils y professent n'a pu réussir à faire germer dans leurs têtes les merveilles du martyrologe et les miracles de ses saints. Ils me paroissent avoir une religion de confiance, la foi du charbonnier, sans approfondir, sans examiner, sans connoître les dogmes et les préceptes qu'on leur a donnés dès l'enfance.

L'hiver, la communication entre les différens villages, entre les habitations voisines, est presque nulle : la société n'est pas

un besoin pour eux : consommer les provisions de l'été, dormir, attendre avec patience le retour du soleil et les beaux jours, suffit à des hommes qui vivent dans le pays des ours et des marmottes, et qui tiennent encore à la première simplicité de la nature.

Nous nous réunîmes, nous prîmes les informations nécessaires pour bien connoître l'histoire de la vallée. M. Bourrit, plein d'imagination, de sensibilité, qu'on peut nommer le poëte et le peintre des glaciers, nous parla pendant deux heures de ses courses, de ses découvertes; il chanta la conquête du Mont-Blanc par Jacques Balmat, suivi du docteur Paccard le 8 août 1786. Le premier sentiment qui régna par la réunion de deux hommes à la sommité d'un mont jusqu'alors inaccessible, fut un sentiment d'envie et de jalousie; le docteur Paccard voulut un moment s'approprier l'honneur d'avoir le premier soumis au pied de l'homme, le sommet le plus élevé de l'ancien monde.

Si je ne craignois de fatiguer mon lec-

teur par un amas de descriptions trop répétées, je donnerois ici le détail des tentatives faites pour trouver les passages de l'Italie, et les routes des hautes montagnes. On verroit des hommes intrépides, s'abandonner à des déserts inconnus, passant des nuits accroupis sur des sommets de granit, entourés de neiges accumulées; on verroit s'effacer la route qu'ils ont suivie, disparoître celle qu'ils alloient prendre; on les verroit perdus dans l'immensité d'une mer blanche, sans points de reconnoissance, loin de tout secours humain. Quel désespoir à l'approche des nuits, leurs pieds se gèlent, la respiration leur manque, l'obscurité les enveloppe, leurs yeux sont déchirés par des aiguilles de neige, la faim, la soif, l'extrême raréfaction de l'air, tout les accable et rien ne les décourage. Le soleil luit enfin et les ranime; ils marchent au milieu des merveilles, des rochers de crystaux, des jeux les plus brillans de la lumière; les plantes médicinales et rares qu'ils recueillent, les variations de formes qu'éprouve à son lever l'astre du jour, le passage qu'ils trouvent, le sommet qu'ils atteignent, l'immensité

qu'ils ont sous les yeux, la réussite enfin les console et les rend heureux.

Avec quel plaisir j'écoutois ces récits faits par des hommes qui ne les embellissoient pas, qui les rendoient avec simplicité; ils indiquoient du doigt les lieux de leurs supplices, de leurs transports; nous les suivions une lunette à la main, éprouvant toutes leurs émotions, las de leur lassitude, accablés, ranimés comme eux. Ce genre de voyage sans mouvemens physiques, sans fatigue corporelle, est délicieux en lisant des voyages; mais les sites et les acteurs ne sont pas auprès du lecteur, et nous avions Balmat, Cachat le Géant, Jorasse à nos côtés, et tout le Mont-Blanc sous les yeux.

Avant de quitter Chamonix, nous allâmes visiter M. Bourrit dans la jolie demeure que la reconnoissance des habitans lui consacre : elle est sur une colline, au centre de la vallée, dans le voisinage d'un joli bois, près de l'Arve; nous y prononçâmes des paroles de paix, de reconnoissance et d'amitié; en sortant nous benîmes son asyle et le

marquâmes du signe des élus : M. S. C.

Que d'aspects variés nous eûmes à notre retour. La pluie ne nous quitta qu'à Salanches, où nous arrivâmes fâchés, malgré le tems, de voir disparoître avec le jour, les scènes pittoresques qui nous avoient environné.

LE 23 JUILLET 1788.

NOUS revîmes la délicieuse vallée de Maglan, nous errâmes deux heures sur ses gazons, dans ses bocages. Tous les sentimens de mon cœur, tous les souvenirs de ma vie m'assaillirent sur un banc de mousse où j'aurois resté jusqu'au soir, si des voix impérieuses et douces ne m'avoient arraché à mes rêveries. Qu'aucune ame sensible ne passe à Maglan, sans s'arrêter sur ce banc tapissé de mousse, qu'il y consacre une fleur à sa maîtresse, du lierre à l'amitié et trois brins d'herbe à la reconnoissance.

Nous retrouvâmes à Bonneville le fa-

meux Simon l'ambassadeur. Ce guide, homme sage, fut député vers le pape pour solliciter le rachat de certains droits qu'avoient les chanoines de Salanches sur la vallée de Chamonix, et trouver quelques papiers qui les intéressoient. Il fit sa route sur un mulet; sa harangue fut courte: « Saint Père, « vous qui savez tout, ne pourriez-vous pas « nous indiquer où nous trouverions des pa- « piers qui nous concernent? » Il fut bien traité, satisfait du voyage, enchanté du pape; il obtint ce qu'il demandoit et retourna chez ses égaux.

LE 24 JUILLET 1788.

Il est impossible à l'ami des Muses et de la philosophie de ne pas aller rendre à Ferney l'espèce d'hommage qu'il doit à ce séjour du plus ingénieux des poëtes, et du plus zélé propagateur de la raison.

Ferney, situé dans le pays de Gex, domine sur une colline dont la pente est pres-

qu'insensible ; elle conduit au lac de Genève, qui n'est qu'à quelques portées de fusil du château. Sa façade principale est exposée à l'est ; on passe pour s'y rendre sous trois allées d'assez beaux arbres ; avant d'y parvenir, un temple sur un massif entouré de peupliers, vous arrête un moment ; on lit au-dessus de ce temple :

DEO EREXIT
VOLTAIRE.
M. DCC. LXI.

Cet édifice nous rappela la piété de son auteur. Après quelques réflexions gaies ou tristes on arrive au château. Rien de plus simple que ce bâtiment ; il pose sur une platte-forme peu élevée, quatre colonnes supérieures d'ordre dorique, sur quatre colonnes de base d'ordre toscan, supportent un fronton sur lequel sont sculptées des armoiries ; quatre fenêtres au rez de chaussée, quatre autres au premier étage, quelques yeux de bœuf sur le toit éclairent les appartemens : entre les colonnes sont une grande croisée et la porte principale ; le corps de lo-

gis est flanqué de deux petits pavillons qui ne s'élèvent pas à la hauteur du toit. On entre dans une très-petite anti-chambre, où la modestie de Voltaire permit à M. Duplessis, en 1775, de placer le tableau que je vais décrire.

Une Gloire coiffée à la françoise présente Voltaire au dieu de la poésie, qui descend poliment de son char pour le recevoir et lui donner une couronne ; à la gauche du tableau sont les Calas, sur la droite Fréron, Sabathier, Patouillet, l'abbé des Fontaines écrasés, foulés aux pieds, fouettés par les Furies ; au bas du temple de mémoire, décoré de trois rangs de colonnes, entre lesquelles sont les bustes d'Euripide, de Corneille, de Racine et de Sophocle, on voit celui de Voltaire, couronné par les Amours, et Pégase dans le lointain.

Si la pudeur n'avoit pas fait refuser ce tableau, le goût devoit l'éconduire : il est sans expression, sans dessin, sans couleur ; l'architecture en est détestable, le temple n'est pas d'à plomb ; mais il flattoit l'amour-propre

de l'homme le plus vain qu'ait produit la littérature : il fut admis.

On entre dans un petit sallon ; on y voit deux tableaux d'après l'Albane, la toilette de Vénus ; les nymphes de Diane brisant les flèches, arrachant le carquois, coupant les aîles de l'Amour. On y remarque encore un Paul Veronèse : c'est une Vénus un peu flamande, mais d'une grande vérité, d'un beau coloris ; elle porte deux colombes sur les genoux.

Un poële en forme de tombeau soutient le buste de Voltaire ; des Amours portent un cartouche sur lequel est écrit :

AMICITIA ERECTO. 1777.

Je vis encore dans ce sallon le portrait d'une vierge modeste, belle, aux yeux baissés, vêtue de blanc, couverte d'un voile bleuâtre, la tête ornée d'une auréole. On ne fait pas un pas dans cette maison sans y trouver des traces de la religion de son ancien propriétaire.

Dans la chambre à coucher, on voit une espèce de monument; c'est un obélisque portant sur une colonne cannelée, tronquée: les ornemens et les guirlandes qui le décorent sont d'une pesanteur assomante; le buste de Voltaire est au sommet: on lit sur une urne au bas de l'obélisque:

AMICITIA EREXIT. 1777.

Et plus bas:

Son esprit est par-tout et son cœur est ici.

L'amitié généreuse n'a pas présidé à ce travail; il est d'une mesquinerie honteuse, et du goût d'un Sauvage.

Je me plus à considérer les portraits réunis dans cette chambre. On feroit l'histoire de l'esprit et du cœur de Voltaire, en voyant les êtres dont il s'étoit entouré, comme on connoît l'esprit d'un homme par les cercles qu'il a fréquentés; on y reconnoît ses amis, ses modèles, son héros, sa maîtresse; on y voit d'Alembert, Choiseul, Milton, New-

ton, Racine et l'aîné des Corneille, Franklin, Helvetius, Marmontel, Clément XIV, Diderot, Leibnitz et Desmarais.

La marquise du Châtelet, peinte à l'huile, a la physionomie douce et belle; elle est vêtue de bleu; elle porte un colier de marthe orné de quelques pierres précieuses; sa main droite tient un compas, la gauche joue avec des œillets : des livres, des sphères sont à ses côtés; une bibliothèque sert de fond à ce précieux tableau. Voltaire l'avoit en face de son lit; il le voyoit en ouvrant ses rideaux; c'étoit un souvenir d'amitié, de reconnoissance et peut-être d'amour.

Le Kain servoit de pendant au roi de Prusse. On lit au bas du portrait de l'abbé de Lisle:

Nulli flebilior quam tibi Virgili.

Les Ris, les Grâces, les Satyres et les Muses se réunissoient dans cet asyle du plus brillant génie qui parut sur la terre. C'est de là que tour à tour sublime, ingénieux

philosophe ou railleur; il chanta les héros, les belles; anéantit la superstition ou déchira ses ennemis; tour à tour il y versoit des larmes, il sourioit, il éclatoit, il défendoit Calas, et composoit un chant de *la Pucelle ;* génie bisarre, universel, Protée qui fuit sous l'œil qui l'examine, caméléon paré de toutes les couleurs, masse imposante ou vapeur invisible, décoré des aîles d'un ange ou grimaçant comme Satan : tel fut cet incomparable Voltaire qui posséda tout l'esprit des siècles passés et tout l'esprit des siècles à venir; qui fut inférieur à quelques hommes de génie dans la carrière bornée qu'ils parcoururent, mais qui les surpassa tous par l'universalité de ses talens, l'originalité de son esprit, et l'étendue de ses connoissances *superficielles.*

On voit encore les rayons qui supportèrent la bibliothèque de Voltaire; mais ses livres chargés de notes ont été transportés en Russie: on les y conserve précieusement dans les caisses du voyage, ensevelis, perdus peut-être pour jamais. Ainsi les manuscrits de l'évêque d'Avranches ont été dérobés pen-

dant plus d'un demi-siècle à l'avidité des lecteurs, entassés dans la bibliothèque royale à Paris. Ainsi périrent sous la main des papes et des barbares, les trésors de lumière et de philosophie, que les Ptolomée et les empereurs avoient accumulés dans Rome et dans Alexandrie.

Je me promenai dans les jardins, sans ornemens, dans les charmilles, sous les grands arbres, dans les longues allées qui servoient de points de vue, de promenade ou d'asyle à Voltaire. Chaque bosquet, un gazon, le banc duquel il appercevoit un coin du lac, le Salève et le Jura, me rappeloient par leur caractère sublime, pittoresque ou champêtre, la variété de ses compositions. Je proteste sans exagération que je me rappelai des milliers de vers que je ne savois pas exister dans ma mémoire, et que j'aurois pu faire en ce moment un précis des œuvres de Voltaire, aussi complet, mais plus piquant, que celui que je ferois dans ma bibliothèque ayant ses œuvres sous les yeux.... Vingt paysans que je trouvai dans ma longue promenade me parlèrent de leur ancien seigneur avec

respect en tirant leur chapeau ; tous me vantoient sa bienfaisance et donnoient des larmes à sa cendre (1).

Je ne pus me résoudre à quitter Ferney sans pénétrer dans le temple érigé par Voltaire à la Divinité. Il faisoit profession d'y croire, mais son génie malin n'a pas épargné la religion catholique dans le lieu même qui lui paroissoit consacré. On voit au-dessus du maître-autel une statue dorée de Jésus-Christ; il indique du doigt la plaie de son côté : Saint Thomas manque à ce morceau. Voltaire s'agenouilloit en entrant dans sa chapelle, alors le groupe étoit complet; cette espièglerie le faisoit sourire sans doute, autant que la confiance du curé, des paysans et des spectateurs qui s'étonnoient de sa crédulité, sans deviner le mot de cette énigme.

J'en demande pardon à M. de Budé, pro-

---

(1) Toutes les maisons de Ferney ont été bâties par Voltaire. Les dépendances de cette terre sont de plus de quatorze cents arpens; cette retraite devoit suffire à la modération d'un philosophe.

priétaire actuel de Ferney, je ne pus résister au démon qui me fit faire un vol dans sa chapelle : elle n'étoit ornée que de deux énormes fauteuils, d'une chaise et d'un bénitier de fayance ; je me saisis du bénitier de Voltaire, que je réunirai, si je peux les acquérir, à la lampe d'Epictète, à la lanterne de Diogène, au bâton de Bias, à la sphère d'Archimède, au crucifix de Bayle, à la pierre de J. J. Rousseau, aux figurines talismaniques de Néron, de Périclès, aux mille et mille autres curiosités qui pourroient servir à l'histoire de l'esprit humain, et du génie des plus grands hommes, mieux que le bavardage et les périodes de leurs plates oraisons funèbres.

LE 25 JUILLET 1788.

Je visitai les Délices : j'y vis les tableaux de M. Tronchin, on y trouve quelques morceaux précieux de l'école flamande.

La nature est féconde, riche et fortement

coloriée dans les environs de Genève ; les couleurs y sont peut-être un peu dures, et ne se fondent pas comme en Italie : la terre y produit de beaux arbres ; je mesurai un tilleul de plus de vingt pieds de circonférence, chez M. Bontems à Chatellaine.

J'achevai ma journée chez M. Dupan de Saussure, en face du Mont-Blanc, où nous jouîmes du plus beau coucher du soleil.

LE 26 JUILLET 1788.

NOUS passâmes la matinée dans la jolie maison de campagne de M. Germani. Nous y fîmes un déjeûné à la la genevoise, servi par les plus jolies personnes des environs.

Nous nous disposâmes à partir pour la Suisse.

LE 27 JUILLET 1788.

ON chercheroit en vain une route plus riante et plus belle que celle qui conduit de Genève à Lausanne. Le lac, les Alpes et le Jura renferment le beau bassin dont vous parcourez les bords enchanteurs. Tantôt votre œil se perd dans l'immensité, tantôt il se promène sur des tapis de fleurs champêtres ou sur le vert délicat des prairies; une colline cultivée, couverte de vignobles, succède à des bosquets plantés par l'art ou produits par la simple nature: les eaux du lac brillantées par le soleil, teintes des couleurs du firmament, se montrent, tantôt à travers le feuillage agité, tantôt par un large éclairci qui vous permet d'en saisir l'étendue, et de sourire à ses rives fécondes. Si le pays de Gex offre un moment la pauvreté, le désordre et la négligence, les terres du Pays de Vaud montrent par-tout l'ordre, l'activité, l'aisance.

Que d'idées douces, de repos, de retraite ne donnent pas au voyageur agité les demeures champêtres si bien placées près de ces charmilles, de ces vergers et de ces prés féconds. Quel lait doivent fournir les troupeaux nombreux à demi cachés dans ces herbes touffues! Le luxe et l'opulence ne règnent pas dans les villes que vous traversez, mais les lambeaux de la misère n'y blessent pas les amis du pauvre et de l'égalité; un tein frais et reposé, une démarche simple et lente, annoncent l'absence des passions bouillantes qui font ailleurs le tourment de la vie. On jouit peu dans ces contrées, mais on y vit paisiblement. Le jeune homme qui veut que des transports répondent à son amour brûlant, ne doit pas s'arrêter sur les rives du lac de Genève; mais il y trouveroit peut-être un attachement profond, de la mélancolie, cette variété de sentimens délicats et tendres, fruits d'une imagination exercée par les romans et par la méditation.

La physionomie des femmes en Suisse n'a pas la vivacité des physionomies françoises, n'a pas le feu des physionomies italiennes :

ses caractères sont moins prononcés, ils rappellent plutôt aux longues et douces jouissances de l'amitié, qu'aux fougueuses et passagères convulsions de l'amour.

Je traversai Versoy, et je vis sans regret cette ville abandonnée. Elle eut ajouté peu de chose à la richesse des François; elle eût fait le tourment et des Genevois et des Suisses : on n'aime pas à ses côtés un homme qui saute quand on marche, qui siffle ou chante quand on calcule, et qui bat du tambour quand on veut dormir.

M. Necker devroit se retirer à Copet. Qui pourroit désormais l'arrêter? il ne peut ajouter à sa gloire; il peut perdre le bonheur et la vie. Se flatte-t-il encore d'être utile? est-il assez vain, assez fou pour tenir aux honneurs, à l'agitation du ministère? Rentre chez toi, bon homme, viens savourer les fruits de tes espaliers, arroser de blanches laitues, émonder ces jeunes ormeaux : demeure en ton pays; promènes-toi sur les eaux du lac, dans les beaux soirs d'été : jouis de la nature et de tes derniers jours. Si tu

ne peux cesser de calculer et d'écrire, calcule chez toi, comme Perrin Dandin jugeoit chez lui. Rédige tes mémoires les jours de pluie, mais de grâce point de second volume à tes opinions religieuses.

Nyon conserve encore quelques restes d'antiquités, j'en parlerai dans la suite : il y réside un bailli bernois.

Rolle est propre et joliment bâtie : nous y dînâmes à table d'hôte avec quinze marchands ou paysans, que notre politesse active fatigua ; ils vouloient imiter nos grimaces, nous voulûmes imiter leur bonhommie ; nous fîmes tous un dîner de singes, mais nous mangeâmes, et ces bonnes gens sortirent de table presque à jeun. C'étoit le premier pas que nous faisions en Suisse ; je ne pus m'empêcher de sourire de la grandeur des verres qu'on nous donna.

A Morges, je visitai le pasteur Vernes, célèbre par ses sermons, par ses ouvrages et par ses querelles avec Jean-Jacques. Il nous conduisit sur une terrasse qui domine

le lac, on le voit dans la plus grande largeur : le ceintre des montagnes a changé, de nouveaux sommets se déploient sous vos yeux. Le temple de Morges est d'une élégante architecture.

Le pasteur Vernes me parut homme aimable et bel esprit ; il a vécu long-tems avec Voltaire, il fut jadis l'ami de Rousseau. Sa tête est remplie de leurs anecdotes, il les raconte avec finesse, avec le son de voix, le geste, la pantomime dont ces deux grands hommes accompagnoient leurs contes ou leurs boutades. Un livre n'est qu'un froid traducteur, n'est qu'un dessin sans couleur et sans vie ; l'ame de Voltaire et de Rousseau passe dans les récits du pasteur Vernes, vous croyez les entendre, vous les voyez.

J'arrivai fort tard à Lausanne.

LE 28 JUILLET 1788.

CEDANT à mon amour pour les clochers, je montai de bonne heure sur celui de Lausanne: je me plairois à décrire l'admirable point de vue que j'avois sous les yeux, mais je suis las de parler des montagnes, des eaux, du ciel, des forêts et des collines.

Lausanne est située sur un riche côteau, à quelque distance du lac. Deux rivières la traversent; une belle montagne la met à l'abri du nord: la ville s'élève en amphithéâtre; un hôpital, la cathédrale et le château sont les points principaux que l'œil y distingue; les promenades sont plantées de beaux arbres; les environs de la ville sont champêtres et délicieux; une société choisie, des libraires, la beauté du site, la pureté de l'air fixent les étrangers dans cette ville. On m'assure que la manie du bel esprit y règne un peu trop; toutes les femmes veulent imiter

l'ingénieux auteur de *Caroline*, qui vit au milieu d'elles, et ne se présentent dans les cercles que leur roman à la main; les plus modestes le cachent dans un sac à ouvrage; les jeunes demoiselles en esquissent le plan, ou préparent quelques détails.

M. Tissot vit à quelque distance de la ville, dans une retraite sans cesse interrompue par des malades, des fous et des curieux. — Voltaire l'habitoit en 1756, 1758, etc.

M. Gibbon, moins abordable, continue ses travaux historiques à Lausanne.

Le hasard me conduisit le soir dans le curieux jardin de M. Foulquier à Cour. Cet homme honnête et fort poli, très-complaisant, a beaucoup voyagé; il a fait faire un pavillon sur lequel est écrit: SURINAM, pour se rappeler les tems de sa jeunesse et de ses voyages.

Il vit en sage dans sa retraite, et charge la nature, les plantes et quelques vieux amis, du soin de charmer ses vieux jours.

Il mêle en ses jardins l'utile à l'agréable; des espaliers et des arbres en plein vent, lui produisent les fruits les plus beaux et les plus délicats : il entretient dans ses serres une quantité de plantes exotiques ou rares.

Je vis chez lui le *geranium* de Lausanne, pourpre au milieu, blanc sur les bords.

Le grand *sedum* panaché, plante grasse : il a la forme d'un artichaud écrasé; ses couleurs sont le jaune, le vert et le rouge.

Le *cirnum africanum* de Linné.

La *crassula Coccinea.*

Il a le premier fait réussir en plaine le rhododendron des Hautes-Alpes; il étoit en fleur quand je l'ai vu.

Chez lui la canne à sucre mûrit, le cotonnier produit; il a du thé des Apalaches, l'arbre de cire à feuilles odorantes, le noyer du Japon, le jasmin de la Caroline. Dans les vergers voisins ornés des plus beaux arbres, je vis un *catalpa* superbe.

L'ordre, le goût varient les agrémens de cette heureuse retraite, où l'on jouit des délices du lac et des plus heureux points de vue : puisse l'honnête propriétaire de ce beau lieu, exempt de troubles et de maladies, réaliser pendant une longue vie tous les récits qu'on nous a fait du bonheur des patriarches et des charmes de l'âge d'or.

LE 29 JUILLET 1788.

NOUS nous rendîmes à Vevay par un chemin varié, pittoresque et montueux : les Suisses ont cultivé des monts qu'ils ont chargé de terres transportées. La nature ne leur avoit donné sur cette côte que des rocs et du soleil ; ils ont des champs, des vignes et des prairies de la plus grande fécondité ; une multitude de terrasses artificielles s'élèvent en pyramide du pied du lac, soutiennent les terres, offrent à l'œil le plus riant amphithéâtre. Vous remontrez sur la gauche du chemin, le village champêtre presque caché par les noyers, les chataigniers et les

pommiers qui l'environnent, où vous échapperiez à la fatigante célébrité, où vous méditeriez en sage, où vous penseriez en philosophe; qu'avec délices auprès de ce torrent, on se livreroit aux souvenirs mélancoliques de la vie passée, à la méditation sur l'avenir, aux rêves enchanteurs de l'imagination. Quelle solitude près de ce roc, sur ce rivage adossé contre ce vieil ormeau.... La surface tranquille du lac n'est agitée que par les scintillations de la lumière; les eaux d'un vert doré meurent sans bruit à vos pieds; quelques habitans des eaux s'élancent, brillent comme un diamant et disparoissent. L'insecte qui bourdonne, la chaleur qui détend vos nerfs, le calorique qui tremble sur la surface des eaux, tout vous invite aux douceurs du sommeil.

Vous que des illusions amoureuses doivent enchanter encore quelques momens, vous trouverez sur cette route vingt asyles pour vos transports; vous êtes sur les terres de Clarens; vous voyez au-delà du lac les roches de la Meillerie, en face de la Dent de Jamant.

Vous que la contemplation entraîne au-delà du monde matériel, vous avez sur vos têtes les ombres de Julie, de Saint-Preux, de Jean-Jacques; elles errent avec les E***. sur des nuages d'or et de lumière, et versent sur vous les légères vapeurs et les charmes de l'E***.

Vevay semble situé pour engager le voyageur à s'arrêter; elle est la dernière ville des bords d'un lac qu'on quitte avec regret: elle est la première ville qu'on rencontre en revenant de Bex, de Martigny, des déserts du mont Saint-Bernard. Sa situation est délicieuse.

Nous allâmes jouir du coucher du soleil assis sur les cailloux du rivage: il disparut derrière une forêt d'or, dont la masse venoit se peindre au fond des eaux; ce reflet teignoit d'un jaune clair, les rochers de la Meillerie, dont les cîmes étoient d'un bleu foncé coupé de bandes de neiges éblouissantes: des barques à la voile, d'un blanc éclatant, glissoient sur Saint-Gengou, sur les terres du fond du lac qui s'obscurcissoient

graduellement : une colonne de feu coupe le lac et meurt à vos pieds, le soleil disparoît, le vent se lève, les eaux s'agitent, des vapeurs s'attachent à la Dent de Jamant, des troupeaux bêlans rentrent dans leurs étables, le paisible pêcheur prépare ses filets, lance son bateau; il est parti.

Je savourois les délices de ce grand et tranquille spectacle, songeant à des tems plus agités que je ne regrettois pas. La trop grande sensibilité de la première jeunesse est pénible, elle entraîne, elle tourmente, elle échappe, on ne peut en jouir. O combien le calme de ces douces soirées, ce lieu de paix, cette espèce de tranquillité extatique charmoient toutes mes facultés! combien elles contrastoient avec ces jours d'amour et de jalousie; avec ces nuits passées dans l'incertitude du sort que les armes vous destinent; le lendemain d'un jour d'étourderie; avec ce sentiment de terreur qu'inspirent les rochers dans la tempête! combien ces eaux tranquilles diffèrent des fougues de la mer en fureur; que ces paisibles habitans libres, agriculteurs ou bergers, nourris de lait, de

mœurs si pures, si près de la simple nature, me faisoient plaindre ces matelots balottés sur le sommet des vagues, sous la grêle des nuits d'hiver; ces Nègres infortunés des îles dont les gémissemens, les hurlemens retentirent si souvent à mon oreille et déchiroient mon cœur, dans les montagnes de Saint-Domingue; ce soldat qu'un mouvement d'amour vers sa patrie, vers ses parens, vers sa maîtresse faisoit condamner au supplice.

O malheureux mortels! les délices de la paix, l'exercice des vertus douces, les soins de la culture et des troupeaux ne vous arracheront-ils point à votre stupide ambition, à vos guerres, à vos fureurs? La folie des jouissances factices, des mousselines que vos batistes surpassent en blancheur, égalent en finesse; des vases fragiles sans goût et sans dessin que vos fayances et vos verreries peuvent remplacer; quelques remèdes tirés de plantes dont les analogues sont à vos pieds, peuvent-ils vous dédommager des guerres, de la peste, de la corruption générale que le commerce maritime a vomi sur la terre? Que des hommes entassés sur les

rochers de Vénise, dans les marais de la Hollande, dans l'île resserrée de la Grande-Bretagne, que les Juifs exilés de leur patrie, soient les colporteurs du monde; mais que l'Espagne, la France, l'Allemagne et la Nouvelle-Angleterre, riches de leurs terrains, les cultivent, qu'elles sacrifient de vaines jouissances pour obtenir et le bonheur et la vertu: ou s'il est impossible à l'ignorance, à la vanité, à l'amour-propre d'une poupée de renoncer à ses pompons et à ses étoffes de l'Inde, de la Perse et de la Chine, qu'on laisse aux peuples sans terres, sans morale et sans philosophie active, le soin de les en approvisionner. Qu'on leur donne en échange le superflu de nos riches moissons, de nos vins délicats, de ces arts d'agrément que notre force, notre population, notre activité, notre génie sauront produire. Soyons ainsi les nourriciers de ces malheureux matelots que la nature marâtre a placé sur une terre ingrate, et qui sont obligés de payer de leurs mœurs et de leur santé, le pain de douleur qu'ils dévorent (1). — Je me laisse entraîner

(1) Cette déclamation prouve que l'humeur fait quelquefois oublier les principes administratifs.

à des réflexions trop longues peut-être, mais le lieu les détermine. Ce que j'écris est le tableau fidèle de ce que j'ai vu, de ce que j'ai senti; c'est l'historique de mes études, de mes pensées et de mes sentimens pendant quelques mois. Si vous voulez parcourir la Suisse avec vîtesse, lisez-en les itinéraires; si ma manière vous déplaît, fermez mon livre et ne me lisez plus.

LE 30 JUILLET 1788.

POUR ne pas couper mes récits par des dialogues, pour ne pas être obligé de désigner le propriétaire de chaque idée que je rapporte, je fonds, j'unis, je m'approprie les résultats de conversations où je ne jouois que le dernier rôle. C'est ma manière, je le proteste, qui gâte ces apperçus subtils et délicats, ces réflexions ingénieuses, ce développement des plus doux sentimens que tour à tour Mme. de R***. et D***. approfondissoient ou donnoient sans effort. S'il y a quelque cha-

leur dans ces descriptions, je la leur dois sans doute ; les aspects les plus sombres, les plus froids et les plus sauvages, s'animoient auprès d'elles. J'écrivois le soir ce que j'avois entendu, ce que j'avois senti dans la journée. Si les voyageurs, en suivant la même route, voient sans émotion le tableau qui m'enchantoit, ils sont seuls sans doute, l'ame de ces tableaux leur manque.

Il est des jours où la santé, la chaleur, le ciel et la nature triplent votre existence, où tout est disposé chez vous pour le bonheur, où la mémoire ne vous présente que des souvenirs heureux, où l'imagination vous offre un avenir délicieux, où vos facultés sont au dernier degré de force et d'exaltation. Telle fut pour nous la journée du 30 juillet 1788.

Nous partîmes de Vevay au lever du soleil ; l'air étoit pur, et le ciel sans nuages : nous avancions dans un joli bateau, sans but marqué, sans autre désir que celui d'errer et de nous arrêter au moment de la chaleur dans les forêts que nous appercevions au-delà du lac.

Au milieu du bassin, nous priâmes nos mariniers de suspendre un moment le jeu de leurs rames, et dans le silence tour à tour un crayon, une plume à la main, chacun décrivit sur ses tablettes, ou dessina sur ses cartons les points de vue, les sites qui le charmoient.

Quel bassin! quels riches amphithéâtres! quelle opulence de la nature! Non, les jardins de l'Angleterre, les plaines de l'Amérique, les rives de la Loire, de la Meuse et de la Garonne, les plus beaux aspects de Naples et de l'Italie ne m'offrirent jamais un aussi majestueux spectacle, orné de scènes plus douces et plus variées. Quel contraste offrent ces monts sourcilleux, dépouillés, couverts de neige, élancés jusqu'au ciel, retraites inaccessibles des aigles et des chamois; avec les vastes forêts de sapins, de chataigniers ou de noyers qui descendent jusqu'au rivage. Les villages, les villes et les clochers, épars, éloignés de votre œil, perdus dans ce vaste tapis d'un vert foncé, brillent pourtant éclairés du soleil, à travers une vapeur légère, espèce de transparent,

de gase, fait pour en adoucir l'éclat; des côtes prolongées, semblent se joindre avec le noir Jura, les monticules du Pays de Vaud si riches de culture et de jolies habitations; le vaste enfoncement de montagnes qui se croisent, terminé dans le lointain par la masse conique des monts de Martigny, la plaine du Rhône couverte d'arbrisseaux d'un feuillage léger au midi, les montagnes de Noë, de la Chaumenil, telles sont les masses principales qui forment le beau bassin du fond du lac; joignez-y Vevay, le château de Chillon, Saint-Gengou, Montreux et le joli chemin qui serpente sur la côte du nord, et vous aurez l'idée d'un des plus beaux pays, d'un des plus majestueux et des plus riches horisons de l'Europe.

Nous arrivons au bois de Bauvrai, situé sur les terres de Savoie : quelle fécondité ! le houx, la fougère, des tapis de fraises et de fleurs, le plus beau treflle, la fleur sentimentale nommée *souvenez-vous de moi*, la giroflée de Mahon, tapissent la terre à l'ombre de beaux chênes, de noyers et de chataigniers; vous vous enfoncez dans des

retraites où personne n'a pénétré peut-être. Vous pouvez, placé sur des rochers suspendus sur le lac, cueillir des fruits ou jouir des jeux les plus brillans des eaux et de la lumière à travers le feuillage. Le site et nos occupations mentales avoient éteint notre gaieté première, une douce mélancolie la remplaçoit; que de ressouvenirs nous laissâmes sur l'écorce des arbres, que de rochers nous consacrâmes. J'ai sous les yeux les fleurs que je cueillis au nom de tout ce qui m'est cher : douces occupations, innocence enchanteresse, vous seriez un enfantillage ridicule aux yeux des gens graves et froids, qui calculent toute la vie pour obtenir les regards d'un ministre, qui se vendent pour un ruban, qui veillent et se tourmentent pour un brevet: nous sommes tous des enfans sur la terre, nous jouons avec des marotes, avec des cordons bleus, avec des bâtons de maréchaux de France. Pardonnons-nous sans fiel et sans railleries nos folies réciproques : soyez vains, ambitieux, graves ou philosophes; mais laissez-nous aimer nos amis, les champs, les fleurs et toute la nature.

On nous servit un repas simple; nous nous assîmes sur la pelouse à côté d'un joli ruisseau, sous une voûte de feuillage : nous voyons à travers les arbres Vevay, Clarens et la Dent de Jamant. Une succession de mots heureux, ingénieux, une fine plaisanterie, quelques chansons égayèrent ce joli dîner; nous quittâmes à regret le bois de Bauvrai.

Je m'écartai pour déposer au pied d'un arbre quelques bouteilles d'un vin délicat, des verres, du pain et quelques pièces de monnoie, petit trésor que je destinois au bûcheron fatigué, à la jeune fille qui peut-être y conduira son troupeau, au jeune pâtre qui joyeux ira le porter à sa mère. Béni soit le bois de Bauvrai; puisse chaque voyageur y passer une journée délicieuse.

Le soir nous vîmes le Rhône mêler ses eaux blanchâtres aux eaux limpides et d'azur du lac de Genève; il traverse une plaine qu'il a formée, riche de culture et d'arbrisseaux fleuris; les rives étoient tapissées d'églantiers et d'épines-vinettes.

Nous mîmes deux heures à nous rendre du bois de Beauvrai à Clarens. En descendant sur le rivage, un jeune homme de quinze ou seize ans nous aborda très-poliment : il avoit à la main un tome de la *Nouvelle Héloïse*, et passoit ses vacances à dévorer cette lecture. Dans le moment des passions, sur les lieux mêmes de la scène principale, son imagination s'étoit tellement exaltée, qu'il croyoit à la vérité de tous les détails de ce livre, autant qu'à sa propre existence. Un commentateur n'a pas l'emphase, un *Ciceroné* romain la patience et l'enthousiasme de ce bon jeune homme. Ce gazon, nous disoit-il, fut foulé par les pieds d'Héloïse, voilà les ruines du château qu'elle habitoit; Saint-Preux fut rafraichi vingt fois par l'ombre épaisse de ce chêne ; je ne peux fixer avec précision le voluptueux bosquet du baiser.... Le comte de Wolmar l'aura fait arracher ; peut-être..... le barbare!.... Je ne crois point à sa philosophie.....Quel homme de glace!..... Venez jouir de l'aspect qu'avoient nos deux amans, quand de cette fenêtre ils se donnoient des leçons d'amour et d'italien. Il nous faisoit entrer dans une ma-

sure pleine de ruines, au risque de se casser la jambe, tant il mettoit d'ardeur à nous guider. Je croyois, lui dis-je, en entrant dans les bosquets de Clarens, trouver des bocages que l'œil humain n'auroit pu pénétrer, et non la plaine sèche et découverte que vous nous faites parcourir. En quel endroit deux amans pourroient-ils échapper à l'œil des curieux, des passans? — Ah! sans doute, monsieur, me dit-il, M. de Wolmar où le tems les auront détruits; d'ailleurs l'amour ardent n'est pas si recherché, et ces blés, ces haricots.... Je l'arrêtai pour épargner à nos dames le reste de sa phrase peu cicéronienne : elle détruisit chez moi toute illusion; ce jeune homme qui m'avoit paru pur et délicat, ne fut plus à mes yeux qu'un polisson corrompu; nous le quittâmes.

Un calme délicieux et le plus beau soir nous firent achever le reste du voyage, dans le silence et dans la méditation; nous repassâmes les scènes variées et sentimentales de la journée. On sait combien les momens qui suivent le coucher du soleil sont propres à la réflexion, portent à la douce mélancolie.

On n'entend que le bruit des vagues et celui de quelques goelands; un nuage porté par un vent du midi qui se lève glisse légérement sur la Dent de Jamant; c'est une vapeur légère et couleur de rose, elle devient lilas, elle est pourpre, elle se dissipe.

LE 31 JUILLET 1788.

HIER à la pointe du jour, j'allai me promener sur les rivages de Vevay : la jolie promenade que celle qui règne au bord du lac!

Des marchands avoient étalé sur la grande place une multitude d'effets et d'ustensiles : c'étoit un jour de foire. Les physionomies avoient presque toutes le même caractère de bonhommie et de simplicité; point de querelles, point d'injures, en concluant les marchés.

Je vis de la porcelaine et de la fayance de Nion, des toiles d'Allemagne fabriquées dans les environs d'Haguenau, des toiles de coton de Saint-Gal, du fil de Prague qu'on

préfère à celui de Bretagne, du fil de coton de Zurich; une multitude d'ouvrages grossiers, mais peu chers, venant du Tirol: ils se répandent de là dans la Suisse et vont même jusqu'à Genève.

Les foires offrent presque toujours au spectateur quelques scènes intéressantes: je n'y remarquai qu'une grande simplicité, du calme et la haute taille des habitans.

Nous avons côtoyé le lac, nous avons passé Montreux, Clarens, Chillon, Villeneuve et la ville d'Aigle, pour nous rendre à Bex. Dès qu'on a quitté le roc, on traverse de riches plaines, de beaux vergers; on apperçoit des monts cultivés, sauvages ou couverts de neiges. Des moissonneurs sous l'ardeur brûlante du soleil travaillent en sueur au pied d'un mont de glace: point de palais qui blessent, quelques vieux châteaux ruinés sur les collines; on sourit à la culture, à la richesse de ces campagnes fécondées par la liberté (1).

(1) Liberté relative.

Bex est situé dans une plaine délicieuse; c'est un des lieux les plus boisés, les plus champêtres de la Suisse : les aspects en sont variés, les hommes y paroissent heureux; les troupeaux y sont abondans, les monts lointains sont pittoresques, très-élevés.

On y sert avec profusion de superbes truittes du Rhône; on y trouve des perdrix, des grives d'un goût assez délicat; les fruits y sont en abondance, framboises, fraises, cérises, prunes, poires, mais sans saveur.

Des chars-à-bancs nous transportèrent aux Salines par une route variée; elle paroît dangereuse aux personnes qui ne sont pas accoutumées aux chemins de la Suisse et à l'adresse des animaux qu'on attèle à ces chars-à-bancs.

La fabrique du sel ici n'a rien de particulier; il se fait à l'aide de grandes chaudières, ou de bassins qui font évaporer les eaux et cristallisent le sel. Pour éviter une évaporation trop longue et la trop grande consommation du bois, on ne transporte l'eau

dans les cuves qu'après l'avoir filtrée dans les bâtimens de graduation, de six cents pieds de long, remplis de fascines; l'eau qui coule sur ces fascines, divisée par ses chûtes et par le vent, se dissipe en partie. Le sel est le même dans un moindre volume; l'opération de sa cristallisation est plus simple et moins couteuse.

Le sel qui se fabrique à Bex, dans la ville d'Aigle ne suffit pas à la consommation des Bernois, mais diminue la somme qu'ils sont obligés de donner à l'étranger pour s'en procurer.

Les travaux qu'on a fait pour chercher les filets d'eau salée, sont un chef-d'œuvre de patience. On a creusé dans le roc vif une caverne de trois mille six cents pieds de longueur sur six pieds de haut et trois de large: les ouvriers, qui n'y peuvent rester que six heures, travaillent deux à deux; des tuyaux leur portent de l'air respirable. Quelle vie! le calendrier que je remarquai sur la muraille à gauche m'attrista jusqu'aux larmes. Les travaux de chaque mois sont indiqués

par le nom du mois qui les a vu faire, ces marques sont placées de sept pieds en sept pieds. Imaginez ces malheureux en chemise, travaillant sans relâche dans l'humidité, sans voir avancer leurs travaux, pour un médiocre salaire, privés d'air, de distraction et de lumière: que les heures sont longues! quel mal-aise ils doivent éprouver! Malheureuse condition de l'homme! c'étoit bien la peine de naître. Nous nous trouvâmes dix-sept, vêtus de sur-tous de toile grise; bientôt l'air consommé nous manqua; la curiosité de quelques pesans Hollandois qui ne vouloient pas retourner sans pénétrer jusqu'au lieu où l'on travailloit, pensa nous couter la vie; nous fûmes presque obligés d'employer la violence: je vis l'instant où cet affreux canal nous serviroit de tombeau: cette position critique dura quelques minutes. Nous nous hâtâmes de revenir à la lumière.

J'oubliois de parler de quelques salles, vastes bassins, ou réservoirs d'eau, alors à sec, où la voix de l'homme triple de volume, en frappant la voûte et les parois qui la répercutent. Les voyageurs arrivés dans ces sal-

les, sont des démons échappés des enfers.

On revient à Bex par une route plus belle. Quelle nuit j'allois passer après les fatigues de cette journée !

LE 1er. AOUT 1788.

Je fus reveillé par le rans des vaches qu'un pâtre exécuta cinq ou six fois sous mes fenêtres : cet air par son harmonie mélancolique, est très-propre à produire l'effet qu'on en raconte. Les Suisses engagés dans les armées étrangères, se rappeloient en l'entendant les jours tranquilles de leur enfance, les bois, les lacs et les chalets, et désertoient pour les revoir, pour retrouver des jours de paix et fuir la fatigue et le carnage : c'est au souvenir des plaisirs simples du premier âge, et non à la musique qu'il faut attribuer les désertions ; on sait que les matelots de l'île de Grouags sont frappés d'une maladie qu'on appelle mal du pays : un d'eux regrette-t-il ce rocher dépouillé, tous pleurent, se déses-

pèrent ; ils meurent, si le voyage est encore de quelque durée.

Nous partîmes à cinq heures et demie pour arriver à Pissevache avant que le soleil ne donnât sur cette cascade. Nous vîmes le pont de Saint-Maurice : tous les écrivains en attribuent la construction aux Romains ; peut-être ont-ils les premiers établi cette communication, mais il ne faut avoir aucune connoissance de l'antiquité pour supposer que celui-ci soit de fabrique romaine.

Deux rochers, couverts de sapins, laissent échapper les eaux abondantes de Pissevache ; elles tombent avec le fracas du tonnerre, en répandant une vapeur que le vent porte au loin, et que le soleil teint de mille couleurs. Le bassin de la principale chûte est une fournaise étincellante, un arc en ciel mobile, varié de formes des différens points où vous vous transportez ; le vent que détermine la cascade elle-même par sa chûte rapide, le brouillard qui vous pénètre, l'activité que vous mettez à jouir de ce beau spectacle contribuent à donner du mouvement à

cette scène majestueuse. L'eau tombe en gerbes de neige sur un fond noir, cent petites cascades circulent sur la masse du rocher voisin, suivent la pente et les contours que ses accidens occasionnent, et vont se perdre dans le Rhône à cinq cents pas du bassin qui les réunit.

Que le voyageur ne se hâte pas de dédaigner, à la première vue : cette cascade ne m'avoit pas frappé, le volume d'eau n'en étoit pas considérable; je n'avois pas pris le tems d'en examiner les détails, de juger des effets que les teintes du ciel et les nuages varient à l'infini, de me figurer cette énorme nappe de glace, dont l'hiver couvre la pelouse, sur laquelle se promène en été le plus brillant arc en ciel.

L'ardeur de deux jeunes gens, l'un fils de mon ami, l'autre frère de Mme. D***. et de R***., les avoit entraînés ; ils gravissoient à l'envi un rocher à pic sans penser qu'il faudroit le descendre; ils s'arrêtent enfin, et mesurent avec effroi la chûte forcée qu'ils ont à faire. Nous jugeons de leur embarras.

Une scène affreuse se prépare; on fait entrer les dames dans une cabane : dans cet intervalle un de ces messieurs avoit disparu, l'autre fit à mes yeux une chûte épouvantable ; son corps trois fois repoussé par des pointes de rocher, tombe en accélérant son mouvement ; il disparoît aussi. — Quel fut mon étonnement, quand je les vis descendre la montagne sans que leur marche annonçât la moindre fracture. Je ne vis jamais des hommes aussi défaits : une sombre pâleur, des lèvres noires, des gouttes de sueur à chaque pore les défiguroient ; le désespoir d'avoir donné ce spectacle les affectoit bien plus que les contusions multipliées qu'ils avoient reçues. On ne pensa plus bientôt à cette tragédie ; l'excès de la gaieté succéda à l'excès de terreur que nous avions tous éprouvé.

Nous causâmes quelques momens avec des paysannes qui s'étoient arrêtées avec intérêt, et dont les maris et les enfans nous avoient rendu service en allant chercher la montre, la bourse, les cannes que nos amis avoient perdues ; tout se retrouva. Nous leur témoignâmes notre reconnoissance ; ils nous

montrèrent leur surprise. Il faut, nous dit une assez belle femme, que vous ayez bien de l'argent pour venir voir d'aussi pauvres gens : comment pouvez-vous quitter votre riche patrie pour visiter ces pays montagneux et sauvages? Nous essayâmes de lui faire connoître nos motifs de curiosité; elle eut la complaisance de nous approuver par quelques mouvemens de tête, mais resta convaincue qu'il faut être un peu fou pour ne pas jouir en paix des charmes de son pays natal, au sein de l'abondance et d'une riche nature, et pour errer sur des rochers à grands frais, sans nécessité, au risque de perdre la vie, au moins de se casser un bras.

Nous renouvellâmes nous remerciemens à ceux qui nous avoient servi; nous donnâmes quelque monnoie aux femmes qui nous entourroient; une d'elles enchantée de la conversation et de l'air de sensibilité de Mme. de B***., ne put résister à l'envie de l'embrasser, la saisit par le cou, la baisa tendrement au front, lui serra les mains, lui témoigna par mille mouvemens, par mille gestes, par des accens entrecoupés, cet in-

térêt vif qu'elle inspire au premier coup d'œil, et qu'on seroit tenté de lui témoigner comme cette bonne vieille.

Nous jetâmes un coup d'œil sur le site qui nous environnoit : les montagnes forment un ovale immense, au milieu duquel est une plaine que le Rhône enrichit ou ravage tour à tour.

Le soir nous retournâmes aux Salines, pour achever de les examiner.

LE 2 AOUT 1788.

NOUS n'avions fait que passer sur le pont prétendu romain de Saint-Maurice, nous voulions en examiner de plus près la structure, nous voulions voir l'abbaye voisine et sur-tout l'entrée sauvage du Valais.

Il seroit facile de rompre ou de défendre le pont qui réunit les terres des Bernois à celles des Valaisans : le pays des premiers

alors défendu par le Rhône et par des monts insurmontables aux armées ennemies, seroit à l'abri de toute attaque; les autres portes du Valais sont impraticables. La nature a tout fait pour la liberté de ce peuple.

Un grand château, mais sans force réelle et sans architecture, placé en face du pont, ne laisse entre ses murs et les écors de la rivière que l'espace suffisant pour une voiture ; une petite muraille grossièrement ornée de crenaux, sert de garde-fou à ce passage étroit. La ville au milieu de laquelle coule un ruisseau, n'est ni belle, ni bien pavée : elle est au pied d'un énorme rocher, couronné de beaux arbres dont les aspects variés sont grands et pittoresques.

En attendant la permission d'entrer dans le couvent, nous nous assîmes sur le banc d'une promenade petite, mais jolie. Tout ce qu'on y vendoit annonçoit la simplicité des goûts et des besoins des habitans de cette ville : des lacets, quelques chapelets, des mouchoirs d'une toile grossière, quelques instrumens de labourage, des miroirs dou-

blés de carton, les toiles les plus communes quelques dentelles grossières et des quincailleries d'Italie, étoient les seuls objets étalés. Dans un moment, je vis chez les femmes et les filles qui faisoient des marchés, ou que la curiosité seule attiroit, les mêmes passions, les mêmes désirs, la même coquetterie, plus exprimée peut-être que chez les femmes les plus opulentes de Paris, de Londres ou de Rome, et que dans les marchés des Nègres à la côte d'Afrique ou dans les colonies. L'homme est par-tout le même (1).

Le costume des Valaisannes est leste et joli : elles portent un corset à manches, qui ne déborde que d'un pouce sur leur jupon, souvent de couleur rouge: un mouchoir flotte sur leur sein; un fort petit chapeau, mis sur le côté de la tête, garni de rubans, pose avec élégance sur leurs cheveux nattés; souvent

(1) M. le gouverneur, une longue épée pendue à son côté, un gros mouchoir rouge noué sur le cou, achetoit une bague de verre pour sa belle sans doute, et la lui destinoit avec une émotion égale à celle de Louis XV quand il envoyoit un écrin à Pompadour, et du sultan quand il donne le mouchoir à la favorite de la minute.

elles n'ont sur les bras que les larges plis d'une chemise. J'en ai vu de jolies; mais, en général, les goîtres les défigurent. Ils sont communs à Saint-Maurice.

On seroit tenté de croire que Jean-Jacques n'a jamais voyagé dans le Valais, que sa bouillante imagination se plaisoit à tracer un tableau de fantaisie entièrement contraire à ce qu'on voit dans ce pays. Ses tableaux sont si frappans, si chauds de couleur, d'expression, que l'empreinte gravée dans le cerveau se transporte sur les objets, et que les hommes d'une imagination vive, éblouis par Rousseau, croient voir dans la nature ce qu'il ne vit que dans ses rêves.

Les poëtes et les romanciers peuvent créer des pays imaginaires, mais il n'en faut pas transporter les sites dans un pays réel et bien connu; c'est mentir à l'univers, c'est répandre des idées fausses, c'est confondre l'erreur avec la vérité, briser la ligne de démarcation qui doit éternellement les séparer: j'aime à me promener dans la sphère des fées et des chimères, mais ne placez pas leur

théâtre dans les lieux que nous pouvons voir et mesurer.

Les siècles de lumières se multiplient, l'homme a cessé d'être un enfant : il tolère vos rêveries dans une lanterne magique, à l'opéra, dans un roman; mais si vous lui parlez raison, cessez dorénavant d'employer les amplifications, les déclamations, le bavardage des collèges, du palais et de la chaire; parlez un langage simple et laconique; déchirez sans exception tous les voiles; écartez tous les nuages qui lui cachent la vérité, enveloppes funestes, manteaux nocturnes, sous lesquels se sont cachées jusqu'à présent la superstition, l'hypocrisie, le fanatisme, et ces mille et mille absurdités qui firent le malheur du monde.

Rien de plus superstitieux, de plus grossier, de plus stupide, de plus avide, en général, que les habitans du Valais. La paresse et la mal-propreté siègent dans leurs cahuttes de sapin enfumées : leur hospitalité si vantée chez Rousseau n'existe pas même dans les montagnes. C'est le pays des goî-

treux et des crétins: les traits des Nègres de l'Afrique sont si communs ici que la couleur seule les distingue. Les plus jolies paysannes sont gauches, petites, ont la tête grosse: si Jean-Jacques fit consister la beauté dans la jeunesse, dans la fraicheur, si des têtes blanches, rougies d'un gros rouge, lui parurent des têtes grecques; il n'avoit jamais vu de Grecques; il n'avoit vu ni la Vénus de Médicis, ni les femmes de la Toscane; il prit un effet pour sa cause, et jugea la beauté par ses sensations, par l'émotion produite sur ses sens irritables.

Rien d'enchanteur, de musical comme le style de Rousseau, rien de plus fortement exprimé que ses pensées fortes, rien de plus gracieux, de plus élégant que ses descriptions champêtres; mais son éducation négligigée, sa misantropie, sa morosité, l'avoient privé d'une pureté de sentimens, d'une sévérité de goûts, des études nécessaires à l'homme qui veut sentir et juger les arts et les formes. Emporté par son imagination, entraîné par ses sens, il étoit toujours lui-même, en jugeant, en aimant les autres;

il eût transporté sur la fille ou la femme d'un Hottentot, l'idée qu'il s'étoit faite de Mme. de V***., de Mme. d'H***. Le vrai n'étoit pas plus nécessaire à ses tableaux qu'à ses raisonnemens ; il embellissoit, élevoit, couvroit de bosquets et d'arbrisseaux, les champs de Clarens et de la Meillerie ; comme il développoit, comme il enrichissoit un paradoxe : ce n'est donc ni la nature réelle, ni les résultats d'un systême grand, conséquent, exactement calculé, qu'il faut chercher dans ses écrits ; mais les sublimes tableaux que souvent un objet commun et trivial fit naître dans sa brillante imagination, mais les idées profondes, étendues, que sa tête exaltée enfantoit momentanément (1).

Les chanoines réguliers de Saint-Maurice,

(1) On ne croira pas que la vue seule de Saint-Maurice m'ait fait juger les Valaisans : j'ai parcouru tout le Valais, comme on le verra dans la suite ; j'ai consulté les voyageurs les plus exacts, beaucoup plus que les écrivains qui se copient, et j'ai donné le résultat anticipé dans mon voyage, et de mes observations dans le Valais, et de celles de M. de S***., de D***., et sur-tout de M. Weiss de Strasbourg. Ce dernier,

sont du même ordre que ceux de Saint-Bernard; ils portent une robe de prêtre traversée par une espèce de scapulaire de toile blanche mis en forme de baudrier. Le professeur en théologie nous conduisit à la bibliothèque peu fréquentée dont il a soin; les livres y sont en mauvais ordre, déchirés. Je priai le bibliothécaire de me montrer quelques manuscrits, il m'apporta des livres imprimés; il m'assura que Saint-Maurice étoit riche autrefois, que l'abbaye fut dépouillée de ce qu'elle avoit de plus précieux en livres par un des députés du concile de Trente; la même chose eut lieu dans presque toute la Suisse, à Saint-Gal, entre autres.

On trouve quelques pierres sépulcrales et romaines à Saint-Maurice: une d'elles porte le nom d'Auguste. Je copiai sept de ces ins-

---

géographe habile, qui, par ordre du canton de Berne, lève le plan géométrique de la Suisse, erre sans cesse sur les montagnes les plus tristes, ne vit que dans les chalets: il me disoit, le 5 août 1790: « Il n'est rien de sale, de dégoûtant, « de plus mal-propre, de moins hospitalier, de plus igno« rant, qu'un Valaisan; je ne puis concevoir Rousseau, « etc. etc. »

criptions, mais elles sont, je crois, imprimées (1).

Je demandai à ce professeur où se trouvoient des colonnes antiques dont on m'avoit parlé : Nous ne le savons pas, me répondit-il avec simplicité.

Je vis un manuscrit assez ancien, à la tête duquel est un calendrier; le nombre des saints n'est pas considérable; les places au ciel se distribuoient avec plus de difficulté dans les tems primitifs de l'église.

Nous nous reposâmes dans une délicieuse prairie à l'ombre de quelques arbres, où, comme des enfans, nous fîmes des contes, nous lûmes des vers jusqu'au moment du dîner.

Je ne voulus point partir sans jouir un quart d'heure du bel aspect que j'avois de ma chambre à l'auberge de l'Ourse : sur la

(1) Si quelque curieux les désire il peut les demander par le *Journal de Paris.*

gauche est l'église et son clocher ruiné par le tems; il masque et fait fuir une montagne noire, argentée par des torrens que la fonte des neiges vient de former; près de l'église sont deux fontaines sans décoration, simples comme toutes celles de ces contrées; mais recevant dans de larges bassins de pierre, une eau limpide et cristalline. Une vingtaine de femmes couvertes de grands chapeaux de paille, chantent en lavant comme Nausicaa; près d'elles sur un premier plan sont des prairies riantes de verdure et de fleurs, des vergers d'arbres fruitiers, et dans l'enfoncement des montagnes noires, vertes, surmontées par la Dent du Midi, sommet à pic et dépouillé qui domine les nuages et semble s'élever jusqu'à l'azur du ciel: en face dans une gorge, un bois épais couronne une riche colline; trois chaînes de montagnes, séparées sans doute par d'immenses vallons montent en amphithéâtre, jusqu'aux plaines de glace éblouissantes qui terminent ce sublime tableau. Ainsi la nature vivante et productrice est près de vous; la nature morte, inanimée, de froids tapis de neige dans l'éloignement; noble et frappante image de la

vie de l'homme qui commence par les plaisirs et doit aboutir au tombeau.

Nous partîmes pour Martigny : nous revîmes Pissevache, la plaine du Valais qu'arrose, ravage et féconde le Rhône. Peu de routes aussi variées : contrastes de prairies, de valons, de montagnes, de verdure, quelques chalets sur la croupe des monts. Ces gorges forment plusieurs bassins resserrés : en approchant de Martigny, le théâtre s'étend jusqu'aux glaciers de Brig, qu'on voit à l'horison à plus de seize lieues. Vous traversez quelques villages brûlés; des goîtreux, des cretins, en garnissent les rues. On passe la Drôme sur un pont de bois ; enfin, on est à Martigny.

J'allai me promener avant la nuit sur les bords du fleuve; il coule avec le fracas du Tésin et de l'Arve, entouré d'une nature majestueuse et sauvage. Quelles prairies sur ses rivages, que de salles champêtres forment les arbres qui les ombragent ; un antique château placé sur un morne isolé qu'on voit à travers le feuillage, et sans obstacle,

entre dans tous les cadres, est vu de tous les points; il porte à l'imagination le souvenir des tems passés, si doux dans les scènes du soir quand les objets commencent à disparoître et que les émotions de l'enfance et de la poésie se renouvellent pour un moment. C'est l'heure des démons, des larves, des fantômes; ils effraient, ils serrent le cœur, jusqu'au moment où la lumière argentée de la lune vous rappelle les esprits, les sylphes, ces milliers d'êtres bienfaisans, errans dans l'air, au ciel, ou guidant la marche des sphères qui forment son cortège auguste.

LE 3 AOUT 1788.

Je crains que le lecteur, moins ami que moi des tableaux de la nature, ne se lasse de cette multitude de descriptions où ne figurent jamais que le ciel, des arbres, les eaux et les montagnes. La Suisse n'est pas un pays sentimental, rarement des scènes intéressantes se mêlent au froid théâtre qu'on parcourt en le visitant: les habitans n'ont pas

le mouvement, l'agitation, l'imagination, qui transporte les François et les Italiens; vous ne les trouvez pas, comme dans les environs de Vicence et de Véronne, errans dans les lieux écartés, inquiets, agités, l'œil en feu, la démarche incertaine; vous ne les voyez pas, comme à Marseille, au son du galoubet, du tambourin, se rapprocher, s'écarter, se réunir avec tous les transports du plaisir, de l'amour ou de la gaieté. S'ils marchent tête à tête, c'est avec calme, avec tranquillité; leurs yeux se rencontrent rarement, ou se disent peu de chose; les amans même ont la démarche et le maintien de novices en procession : leur cœur peut être en feu, mais leur extérieur est grave, et le voyageur n'apperçoit communément que la surface des objets, le mouvement seul peut lui donner des idées; a-t-il le tems d'aller chercher le sentiment au fond des cœurs?

Il me seroit facile de placer à chaque journée quelque conversation philosophique avec un villageois; de supposer à la paysanne que je rencontre une attitude voluptueuse, une aventure intéressante. Je pourrois mettre à

contribution ma mémoire ou mon imagination; varier par quelques épisodes tant de descriptions qui fatiguent peut-être; j'embellirois sans doute mon ouvrage, en répétant les entretiens de Mme. D***. et R***. qui nous faisoient oublier les longueurs de la route et les désagrémens d'un mauvais gîte. Je couperois sans cesse mes récits; je multiplierois les volumes, et n'arriverois jamais au but que je me suis proposé. Je continuerai donc sans écarts, mais toujours avec une vérité minutieuse, le récit de mon long voyage.

La route de Martigny au Col de Balme est pénible; Mme. D***., d'une santé foible et délicate, ne jugea pas à propos de sacrifier le reste de ses forces; elle se promena dans les jolies prairies et dans les villages voisins, certaine de trouver matière à ses observations.

Nous accompagnâmes Mme. de R***.; il étoit cinq heures et demie quand nous nous mîmes en route, montés sur d'excellens mulets; le ciel étoit couvert de nuages, les va-

peurs s'élevoient des vallées, rien ne nous annonçoit un beau jour, mais l'espoir nous soutenoit.

Que la campagne est grande et noble, quand le soleil la dore, l'embellit, la caresse de ses rayons; elle est sublime encore, avec un autre caractère, quand les orages et les tempêtes la menacent et la souillent de leurs ravages. Que de scènes variées, que de tableaux sublimes elle nous offrit dans cette journée: à chaque pas, saisi d'un nouveau spectacle, je m'arrêtois pour en jouir, je craignois qu'il n'échappât à ma mémoire; ma plume, mon crayon écrivoient, dessinoient; j'aurois voulu tout embrasser, tout retenir. La marche de mon mulet, l'humidité de mes tablettes, rien n'arrêtoit mon activité descriptive. Je revois avec plaisir ces lignes sans à plomb, ces lettres effacées que je traçois dans mon exaltation. On s'enivre dans ces montagnes, la tête se monte de jour en jour, et vous voyez peut-être avec enthousiasme, après un mois d'exercice, ce qui vous eût à peine frappé dans les premiers jours du voyage.

Nous montions au milieu des nuages, nous n'avions pour aspect qu'un horison borné; le silence du matin n'étoit interrompu que par le cri des pâtres, qui retentissoit dans les vallons, des torrens qui grondoient dans le lointain. L'aspect noir des sapins brûlés ou renversés, l'humidité, le froid qui nous pénétroient, excitoient chez nous de tristes réflexions: nous marchions en silence; quelques filles portant des fraises à la ville, des arbrisseaux chargés de graines d'un beau rouge, récréoient de tems en tems nos yeux et nos idées: enfin, nous parvînmes au-dessus du brouillard, nous vîmes tout le Valais couvert d'une mer de nuages, sur les bords de laquelle s'élevoient des mélèzes frappés d'espace en espace des rayons d'un soleil pâle; les vapeurs agitées par le vent qui glissoit dans leur branchage donnoit un air de vie à ce tableau, qui bientôt disparut une seconde fois.

Nous traversâmes la jolie vallée du Trient; nous montâmes le bois de Magnan, toujours dans l'obscurité, au milieu des horreurs du cahos; car dans ce bois les sapins renversés

par les avalanches, des rochers entassés sur les rochers, des arbres suspendus sur l'abyme, par une seule racine qui les retient; tout donne l'idée du désordre des élémens, de la mort et de la destruction. Enfin, le soleil triomphe, il éclaire un superbe tapis de rhododendron et nous montre la cîme que nous brûlions d'atteindre. Nous arrivons à la limite qui sépare l'état des Suisses de celui du duc de Savoie à la pointe du Col de Balme. En approchant de ce sommet, vous n'avez en face qu'un pré arrondi mêlé de mousse et d'une herbe très-fine; bientôt des sommets se découvrent : à chaque pas, ils semblent s'élever, s'étendre; votre œil enfin pénètre jusqu'au fond des vallées; vous voyez dans toute leur grandeur, dans toute leur majesté, les plus hautes montagnes de l'Europe. Ce ne sont plus ces tableaux resserrés dans un coin de l'horison, des provinces sauvages, cultivées ou de glace, d'immenses forêts, des plaines du vert le plus délicat, coupées de torrens argentés, des chaînes de rochers qui se croisent, s'élèvent, s'abaissent à des distances que l'œil ne peut apprécier, et qui forcent toutes les mesures.

Le Mont-Blanc, l'Argentière, tous les glaciers de Chamonix; le Buet si majestueux et les aiguilles rouges qui le précèdent si bisarrement découpées sur un ciel d'un bleu noir; les glaciers prolongés du Valais, un amas immense de montagnes moins élevées, couvertes de bandes de neige ou formées de monts de granit; le contraste de toutes les masses et de tous les produits de la nature; tel est, en un mot, l'aspect du Col de Balme, qu'il est impossible de décrire, de peindre ou de chanter. L'adorateur des dieux s'humilieroit devant la grandeur de leurs œuvres, le philosophe méditeroit avec profondeur sur la foiblesse de son être, et se dépouilleroit à jamais de tout mouvement d'orgueil. Mais Rousseau, Salvator-Rose, Homère, Ossian et Milton, sans penser à saisir leurs pinceaux ou la lyre, admireroient dans le silence. Quel calme, quelle tranquillité, quelle immobilité; les révolutions du ciel s'opèrent autour de ces sommets inébranlables, les orages grondent à leurs pieds; les tems s'écoulent, les générations s'abyment dans la nuit des tombeaux; l'homme ne peut calculer l'époque où la majesté de

ces monts sera détruite par le mouvement insensible du monde ; le tems si reculé lui paroît l'infini, ce qu'il ne peut saisir de l'œil lui paroît l'immensité : foible et petit individu ! cesse de vouloir mesurer et connoître ; admire et jouis, c'est la leçon de la sagesse et le seul but de ton organisation.

Nous retournâmes à Martigny ; je m'écartai de la route pour voir la chûte du Trient, sa cascade de Pisselaer : c'est ce que j'ai vu de plus sauvage, de plus heurté, de plus sombre dans mon voyage.

LE 4 AOUT 1788.

NOUS nous reposâmes des fatigues de la veille, et ne partîmes de Martigny qu'après midi. Nous observâmes plus en détail, les accidens de la route, les rochers sauvages, les voûtes profondes, élevées, sous lesquelles passe le Trient pour se précipiter dans le Rhône : les masses que je suis obligé de décrire m'empêchent de parler des mille

et mille objets qui remplissent leurs intervalles ; des hameaux, des clochers perdus dans des feuillages épais, vergers, prairies, antres sauvages, sapins sur le sommet des montagnes, qui se dessinent légèrement sur l'azur du ciel, bruit des torrens, chants des oiseaux, la prairie que le Rhône engloutit, la plage qu'il découvre et que le tems, des dépôts, des vents et des pluies, vont métamorphoser en champs fertiles. A tant d'objets intéressans pour le voyageur qui ne sait que jouir, joignez les découvertes, les observations botaniques, minéralogiques, météorologiques que peut faire un homme instruit; ajoutez-y la santé, la vigueur, l'exaltation interne que l'air et les émotions de l'ame au milieu du plus grand spectacle, vous communiquent, et vous quitterez sans regret la monotonie de Londres, de Vienne et de Paris, pour participer aux plaisirs, à l'existence utile et délicieuse des voyageurs. Sans eux tout languiroit dans l'ignorance; les préjugés auroient un éternel empire ; ils sont les liens des peuples éloignés, apprennent aux hommes à se traiter en hommes, indiquent au commerçant les objets qu'il

peut transporter dans sa patrie, ceux qu'il peut envoyer chez l'étranger; il fit naître dans les pays du nord les productions que la nature enfante spontanément dans les riches plaines du midi : il donne l'agriculture, les arts, l'industrie, les mœurs de l'Europe aux insulaires qui végétoient sur des terrains stériles sans pouvoir en tirer des alimens nécessaires à leur existence; augmente ainsi la population, la jouissance et le bonheur de peuplades abandonnées, depuis des milliers de siècles, aux inclémences des saisons, à la nourriture insalubre, insuffisante qu'ils arrachoient aux fleuves, à la mer, aux forêts.

Si tout est dit sur les pays qu'il parcourt, s'il glane après de riches moissonneurs, il se flatte au moins par quelque récit agréable de dissiper l'ennui ou la mélancolie de l'homme sédentaire qu'il distrait, ou d'amuser l'aimable enfant que ses parens forcent à vivre loin de la ville dans la saison des jeux et des amours.

Au milieu de ces réflexions, nous arrivâ-

mes à Bex; il étoit six heures, je sortis seul: j'errai long-tems dans les plaines fleuries, dans les jolis chemins des environs; je m'assis sous un chêne en face de la montagne de Dreusène; à ma droite étoit la Dent du Midi: mille pensées variées se succédèrent en un moment dans mon esprit; je jouis de mes souvenirs, de mes projets; des villageois chantoient, des oiseaux voltigeoient autour de moi, le grillon dans le lointain, mêloit ses cris aigus aux chants de la cigale. Newton, couché sous un poirier, devina l'attraction; je fis le plus joli des rêves; il s'immortalisa, je fus heureux. Le soleil se couchoit, je m'éveillai; je vis au sommet d'un roc élevé, le château de la Tour, immenses débris du gouvernement féodal. Je fus curieux de m'en approcher, j'ignorois la route qui pouvoit m'y conduire; un respectable et bon vieillard de soixante-dix-sept ans, me l'indiqua, voulut m'accompagner; je fus charmé du bon sens, de la gravité, de la sagesse de mon guide. Nous arrivâmes au sommet du roc, élevé de quatre cents pieds. La plaine que vous voyez, me dit-il, étoit jadis couverte d'eau; tout le pays, tout le

Valais, inondé par le Rhône, étoit enseveli ; les Sarrazins n'avoient pas encore ouvert les rochers pour lui donner un écoulement : le lac montoit à la hauteur du château, qu'on nommoit alors le *Port-Sofer;* une tour élevée correspondoit par des signaux avec la tour de Martigny, avec celle de Saint-Triphon et celle de Sasson, qui s'approche d'Aigle. On voit encore sur la muraille de cette dernière tour les anneaux où s'attachoient les barques des pêcheurs. Pierre de Savoie fit le pont de Saint-Maurice, etc. Il me donna vingt autres détails avec une grande simplicité ; il les tenoit de son vieux père, qui les avoit appris de ses aïeux.

J'aime ces livres vivans, historiens du tems passé; ce qu'ils rapportent ne suffit pas pour établir des faits avec certitude; mais ils les confirment quand ils sont d'accord avec ce que l'étude, les naturalistes et les écrivains nous ont appris. Par-tout le souvenir du ravage des eaux sur la terre, est resté dans la tête des vieillards : j'en trouve avec plaisir la preuve en Suisse, en Chine,

sur les rives de la mer Noire et sur les côtes de l'Italie.

Mon bon vieillard me parla de sa famille, des années de sa jeunesse, de la cherté actuelle des troupeaux, des champs et des maisons qu'on acquéroit jadis pour une bagatelle et dont la valeur calculée est quadruple de ce qu'elle étoit en 1730.

Nous procédâmes à la visite du château; il devoit être immense; la distance d'une des tourelles à la plus grande tour est de deux cent trente-cinq pas; la cour a cent pas de large, les murs sont épais de sept pieds et demi, renversés mais bien liés par un excellent mortier; les bases de l'édifice sont encore d'à plomb : placées dans un lieu retiré, couvertes de lierre et d'énormes branchages, ces ruines, pittoresques de loin, sont majestueuses de près par leur grandeur. Rien de sauvage, d'auguste, de retiré comme la scène dont elles sont entourées. Je ne cessois d'admirer le zèle, l'air affable, de mon vieux *Ciceroné:* un dernier trait mit le comble à l'idée que je me faisois de la bonté de son

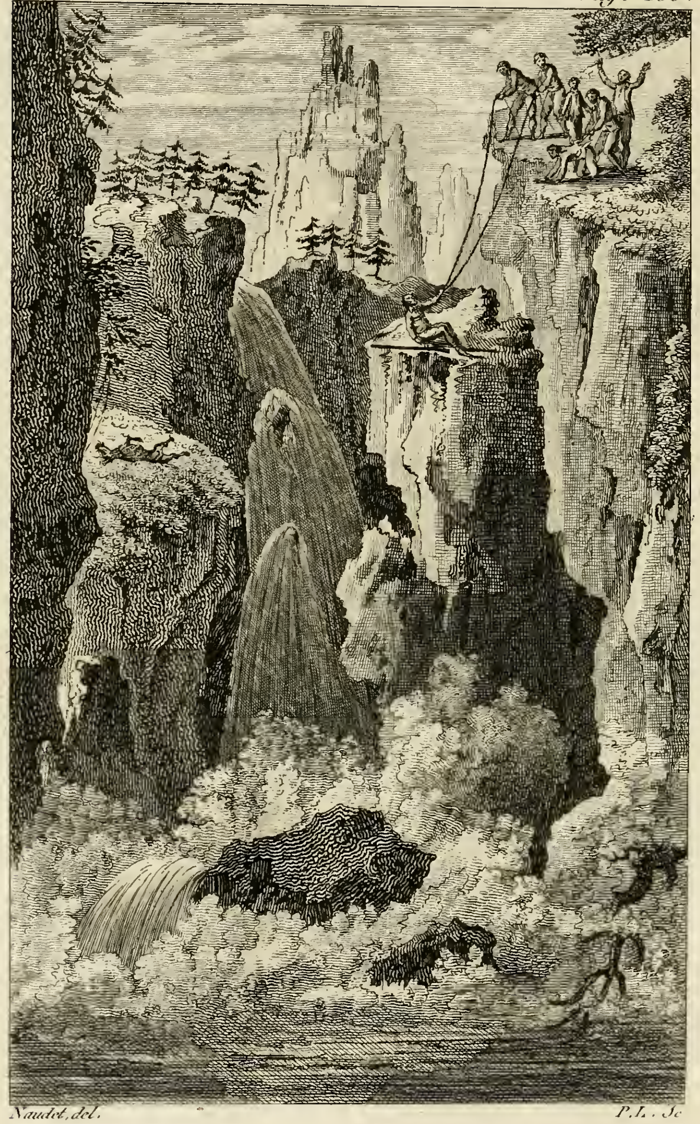
cœur : je m'arrêtai pour dessiner la Dent de Morcle et quelques pans de murailles; ce bon vieillard, avec son mouchoir, chassa les cousins et les mouches qui me déchiroient; je voulus en vain le détourner de cette occupation qui m'humilioit; il me fut impossible d'y réussir.

Nous causâmes, en descendant, des productions, des usages du pays. Je lui parlai du dernier édit qui permet aux protestans de France l'exercice de leur religion. Toutes les religions sont bonnes, me dit-il; un même Dieu guide les hommes, c'est un même Dieu qu'ils adorent avec des cérémonies différentes : ils ne s'en font pas une idée juste, mais c'est toujours au vrai Dieu qu'ils s'adressent, c'est toujours lui qui leur répond. . . . . Je lui parlai des grandes révolutions du globe qu'on attribue aux génies; je lui demandai si les esprits, les démons étoient connus dans le pays? Hélas, monsieur, me répondit-il, nous sommes de pauvres gens; vous lisez beaucoup d'ouvrages qui ne disent pas toujours vrai; nous ne croyons que ce que nous voyons. Je me convainquis pour

une vingtième fois que l'imagination n'a pas établi son empire sur les Alpes et dans la Suisse.

Il me parla des guerres qu'avoit jadis essuyé son pays: les seigneurs de la Tour, assiégés, privés d'eau, ne peuvent en trouver qu'en laissant plusieurs jours une mule sans boire; la soif la conduisit dans les bois voisins, leur découvrit une petite source qui les mit en état de supporter le siège.

Je ne m'attendois pas à trouver un monument à Bex, j'en vis un cependant des plus singuliers, à la porte de M. le conseiller Nicolera, chez lequel me conduisit mon respectable guide : à la porte est un tronçon de colonne, espèce de chapiteau de bois, sur lequel sont gravées les armes de MM. de Douin, jadis propriétaires de Bex et seigneurs du château de la Tour : elles portent un fond d'argent, coupé d'un chevron : la date de ce travail est 1430. Je recommandai à toute la famille du conseiller le plus grand respect pour cet antique, que peu de curieux seroient tentés de visiter, mais que je vis avec plaisir.



Naudet, del. P. L. Sc.

Le Chasseur Suisse.

Je rougis de n'avoir pas mieux jugé la noblesse et la générosité de mon digne laboureur ; j'osai lui présenter de l'argent, il le refusa sans humeur ; mais je vis à son embarras, aux plis de sa physionomie, à la contraction de ses muscles qu'il étoit faché de mon offre : je lui serrai la main, il m'indiqua l'hôtellerie, je le quittai plein de reconnoissance et de respect.

Nous soupâmes avec deux Bernois. L'intendant de Bex nous assura qu'un chasseur de chamois, nommé Michel Bolas, de Frenière-Saint-Ange, entraîné par l'espoir d'atteindre sa proie, s'aventura sur une pointe de rocher, de laquelle il lui fut impossible de se tirer. Suspendu, pendant trois jours, sur un abyme d'une immense profondeur, il fut forcé de manger une marmotte crue qu'il avoit tuée, et ne fut tiré de cet affreux état que par d'autres chasseurs, que le hasard conduisit dans ce désert. Quels jours ! quelles nuits !

Je n'ai pas la sagesse d'Homère, qui ne manqua jamais d'indiquer les repas de ses

héros ; mais je ne puis m'empêcher de citer l'Ours à Bex comme une excellente hôtellerie : on y sert les meilleurs poissons, de superbes truittes du Rhône, du chamois, des perdrix, des cailles et sur-tout des grives délicates et renommées du Valais. L'hôte est un fort bon homme et sa fille ou sa nièce qui sert à table est fort jolie.

LE 5 AOUT 1788.

JE n'oublierai jamais mon vieillard de Bex ; j'appris de lui que le respect religieux qu'on eut jadis pour les crétins n'existe plus ; mais que la charité qui le remplace est plus active peut-être. Je crois que les vapeurs des marais causent les goîtres ; il est certain que l'air influe sur la gorge de l'homme : le chantre italien gâte sa voix dans les brouillards de Londres, et la rétablit à Florence.

On vit heureux à Bex ; la charité suffit aux besoins des pauvres. Les enfans qui travaillent toute l'année chez les professeurs,

n'ont de vacances qu'au moment des moissons, où gaiement ils aident leurs pères. L'hiver les femmes chantent en filant autour d'une lampe : les hommes fendent du bois, font des lattes pour le toit de leurs maisons.

La justice, sévère pour les voleurs, les pend sans rémission, mais ces exécutions sont très-rares.

On voit de Bex le Diableret ; c'est une des plus hautes montagnes de la Suisse : il y a soixante ans qu'une partie de cette montagne s'abyma ; un village, cinquante personnes et une multitude de bestiaux furent engloutis : de cette époque, le soleil, dit-on, paroît une demi-heure plutôt dans la vallée de Bex.

On me fit voir un facteur de sel nommé Ernest ; il a eu des enfans dans les quatre parties du monde.

Nous retournâmes à Vevay par une allée de fleurs ; le rouge de l'épine-vinette contrastoit avec le fruit noir du sureau ; le tim-

balier sauvage, le saponaire couleur de chair, de belles pyramidales rouges ou jaunes nous enchantoient par leurs couleurs. Une conversation agréable et légère nous occupa délicieusement ; elle avoit commencé par des idées fort tristes, nous la terminâmes par des folies.

Créons-nous de douces chimères
Pour oublier de tristes vérités.

Le château de Chillon nous parut teint en bleu, tant étoit vive la réverbération du lac. Une invitation nous attendoit : Mme. de Saint-L***. donnoit un bal à la jeunesse des environs ; on dansoit avec peu de grâce, j'en excepte les demoiselles du château. M. G***. eut la complaisance de me faire admirer les riches points de vue de cette superbe terre, la mieux située que je connoisse. Nous vîmes du beau balcon qui donne sur le lac se lever la lune. Il étoit près d'une heure, quand nous nous retirâmes charmés de ce beau lieu et de l'aimable politesse de ses habitans.

Le voyageur ne vit que de contrastes, et

n'a de plaisir que par eux ; son ame est sans cesse agitée , il décuple son existence.

LE 6 AOUT 1788.

NOUS passâmes cette journée en voiture, en pénétrant dans les terres de Suisse. La nature change d'aspect ; vous n'êtes plus en France ; l'air, les arbres, les plantes, tout est nouveau ; les maisons, entourées de leurs propriétés comme celles de nos vieux Gaulois, et séparées et sur un long espace de terrain, ne sont pas réunies en village : vous traversez des forêts de mélèzes ; la plus belle verdure dans les vallons, des chalets sur la pente des montagnes, des rochers dépouillés à l'horison, des troupeaux multipliés, un air pur, le calme vous occupent jusqu'à Bulle.

LE 7 AOUT 1788.

Nous n'avions point encore visité de chalets; on préparoit des chars-à-banc, j'allai me promener sur une platte-forme voisine de l'auberge. Je vis dans un cimetière une femme âgée à genoux, fondant en larmes; elle alla cueillir quelques fleurs, des herbes et des plantes, elle en couvrit une pierre tombale et se retira, courbée sur son bâton, essuyant ses pleurs et levant de tems en tems ses yeux vers le soleil qui paroissoit à l'horison. La solitude, la gravité de son action m'émurent au dernier degré; je me crus transporté dans les cimetières d'Athènes ou dans le pays des bons Musulmans; je m'élançai près de la digne femme, je lui donnai le bras jusqu'à sa chaumière: c'étoit son petit-fils qu'elle pleuroit; jeune homme mort à la fleur de son âge: il laissoit un enfant qu'elle alla bercer: on m'appeloit, je la quittai comblé

de ses bénédictions : je me promis un jour heureux, il le fut.

Commencez votre journée par un acte de piété, elle ne finira jamais par la tristesse ; non qu'un démon l'écarte, mais une heureuse disposition l'éloigne.

J'appris et je me convainquis ensuite que l'usage de jeter des fleurs sur les tombeaux existe encore en Suisse : coutume douce et primitive, qu'on trouve chez les Sauvages, chez tous les peuples de l'antiquité, dans tous les lieux enfin où l'on vit près de la nature.

Nous arrivâmes par une route sauvage et cahoteuse au chalet des Barrières, en face de Gruières, si célèbre par ses fromages : cette ville, assise sur le sommet d'un morne, au milieu des arbres qui la cachent en partie, est commandée par un château. Les Siernes de Broc et d'autres montagnes élevées, cultivées, dépouillées, offrent un point de vue des plus riches, mélangé de rochers, de prairies, de forêts, qu'un léger brouil-

lard fondoit, réunissoit pour donner de l'unité à ce vaste tableau.

Après avoir joui de la vue des troupeaux se jouant, ruminans, errans, beuglans sur d'épais tapis de verdure et de fleurs; après avoir contemplé quelque tems la majesté du taureau, roi de ce pâturage, qui tranquille s'avançoit d'un pas grave pour écarter les indiscrets qui troubloient son empire. Nous entrâmes dans le chalet.

Les peintures faites à plaisir par le romancier voyageur, m'avoient donné l'idée du séjour du bonheur et de la prospérité: imaginez une grange assez vaste, boueuse, ouverte à tous les vents, des lits d'herbages et de peaux de moutons, supportés par de jeunes sapins sans écorces, au-dessus d'une étable dont les vapeurs qui vous infectent s'élèvent et se confondent avec la fumée qui vous aveugle; tel est l'endroit où vivent, où reposent ces heureux bergers de la Suisse, avec la dose d'intelligence nécessaire pour traire une vache et pour faire un fromage. Leur figure allongée, blanche comme le lait,

unie comme le marbre, a le caractère d'une tête de mouton; ils sont replets, bien constitués, mais rien n'annonce l'action, l'ame ou le mouvement dans leurs grands corps; pas un pli dans leur figure n'indique l'habitude de la réflexion ou de la pensée: ce sont les géans de la Gelée, dont parle l'*Edda ;* ces ombres errantes sur les bords du Lethé, que la baguette de Mercure n'a point encore touché: un sourire niais se manifeste quelquefois à l'angle de leur bouche, qui sur-le-champ retombe dans son état habituel. Sans doute la paix et l'innocence habitent sous leurs toits de sapin; mais l'Eternel, s'il a pétri les hommes, pouvoit se contenter d'établir un méchanisme peu compliqué dans leur machine, sans y faire languir une ame dans les angoisses d'une inaction absolue. On ne confondra pas sans doute ces êtres inanimés des chalets vivant à neuf ou douze cents toises les uns des autres, avec ces laboureurs infatigables, les paysans industrieux qui couvrent les champs de la Suisse.

Les pays les plus favorisés du ciel, les Appenins, les maremmes de la Toscane, la Ca-

labre, nourrissent des bergers aussi stupides, avec cette différence que ceux de la Suisse sont doux, bons, innocens et sobres; tandis que ceux de l'Italie sont des monstres de désordre et de barbarie.

Le pâtre des chalets est l'emblême de la vertu négative, et celui des maremmes le portrait vivant du vice dans toute sa difformité.

J'ai vu souvent passer près de Sienne ces immenses troupeaux qui reviennent des maremmes de Grossetto, de Populonia, campagnes jadis si fécondes, à présent vouées à la peste, tombeau des milliers d'hommes que le méphytisme y dévore chaque année: leurs guides sont de grands squelettes d'un noir jaunâtre, au regard farouche, couverts de poussière et de sueur; leurs bas dégoûtans tombent sur d'épais souliers garnis de clous; des manteaux de peaux de mouton, quelques lambeaux de drap brun, teints de sang et de lait, les mettent à peine à l'abri des rayons brûlans du soleil; une ivresse habituelle a blessé leur cerveau; leur chant est un hur-

lement rauque qui déchire et retentit au loin; leur physionomie est celle de l'hyenne, leur mouvement est celui de la fureur; j'ai vu le chien qui les suivoit, la douce brebis expirant sous les coups redoublés de leur rage égarée par l'ivresse; j'ai vu le rire en ce moment sur leurs lèvres de cannibales; ils insultent d'un regard farouche le passant qui voudroit invoquer leur pitié; le stilet est à leurs côtés.

Transportez ces barbares dans l'air fermentant et brûlant des maremmes: quelle vie! quels désordres! quelle dépravation! le goût et la pudeur me forcent au silence. . . . Sans doute, un chalet de la Suisse et ses innocens habitans sont le paradis, comparés aux maremmes, à ces monstres de l'Italie.

Le contraste entre ces deux peuples est le plus frappant que je connoisse. Tel est l'effet du climat sur les mœurs; ces peuples ont une origine commune.

Je me plus à dessiner tous les instrumens d'un chalet, depuis le tabouret lié aux cuis-

ses par deux courroies, qui porte sur un seul pied et leur sert de siège quand ils tirent leurs vaches; depuis l'espèce de patère de bois, en fer à cheval, évasée de sept pouces, longue de neuf, à manche recourbé, qui leur sert pour enlever la crême; jusqu'au chaudron de cuivre où l'on cuit le lait. On saisit le fromage avec un linge étendu par une verge d'osier. Du petit-lait qu'on chauffe encore sort le serré, espèce de résidu sans saveur qui leur tient lieu de pain : l'eau qui reste dans le chaudron se mêle à la nourriture des pourceaux.

Le costume de ces montagnards est simple; ils portent des bas, des souliers, des culottes, une veste à demi-manches qui laisse leurs bras presque nus; leurs cheveux sont courts, ils ont sur la tête une calotte noire d'un cuir assez épais, rayé en côtes de melon.

Les troupeaux restent cinq mois dans ces montagnes; ils s'y rendent le 1er. mai avec un sentiment de joie qui les transporte; ils en descendent l'oreille basse, avec tous les signes de la langueur et de la tristesse,

quoique chargés de sonnettes, de fleurs et de guirlandes.

Rien de plus fécond que ce pays; je mesurai dans le chalet de l'abbé Petala, un chêne de vingt-quatre pieds de tour Toute cette contrée qui joint Bull à Gruyères est riche d'aspect et de verdure; je ne puis cependant, en l'admirant, m'empêcher d'éprouver un sentiment vague, un froid que la nature ne produit qu'en Suisse; ce froid passe sur la toile des peintres, il seroit dans la poésie, si les Alpes avoient des poëtes. Les exemples qu'on m'opposeroit ne pourroient me convaincre; je trouverois des réminiscences dans la poésie; et dans les tableaux, les souvenirs du peintre, ou ses études en Italie.

La nature dans les Alpes est grande et belle comme la philosophie: elle n'inspire jamais ces émotions brûlantes qui font le peintre et le poëte: des monts énormes de glaces, des forêts noires, d'immenses tapis d'un bleu foncé, des nappes de couleur, étendues sur l'horison, étalent un grand spec-

tacle ; mais il est trop vaste pour le peintre, il ne peut en saisir les détails, qui font la vie des tableaux.

Le tremble, l'ormeau, le peuplier mobile, ces légers arbrisseaux que le moindre zéphir agite, la variété dans les teintes du feuillage, le sapin parasol, le chêne vert, l'air vaporeux des environs de Naples, ce mélange infini de nuances qui tapissent les ruines, les murs humides et les briques de Rome, manquent à la Suisse, à l'Allemagne, manquent à tous les pays du nord. A Tivoli, de légères vapeurs réunissent tous les objets : en Suisse, ils sont épars dans un air transparent qui les dessine avec secheresse. Vous respirez le phlogistique dans les plaines de Rome et le salpêtre dans la Suisse.

L'émotion du peintre entouré de ruines, des modèles de l'antiquité, des chefs-d'œuvre de Michel-Ange, de Raphaël et du Poussin, des chants de l'Arioste et du Tasse, de la musique de Pergolèse et de Paesiello, passe dans son tableau, l'anime et l'enrichit.

Le calme des vallées, le pâle mortel des glaciers, les lacs tranquilles, la froideur des Suisses détend toutes les fibres de l'ame, et la plonge dans une langueur, dans une défaillance nuisible aux opérations du génie. Vous n'aurez que de froides copies en Suisse et des tableaux, qu'en Italie. J'attends une exception qui démente cette assertion trop tranchante peut-être.

La route de Bull à Fribourg est à peu près la même que celle de Bull à Vevay. Fribourg frappe par ses tourelles pittoresques. — Cette ville est bien bâtie; mais quel désert! il semble que la peste l'ait dépeuplée.

On y voit une multitude de fontaines; l'eau sort de colonnes sans proportion, sans goût, dominées de statues grotesques, représentant Samson, des chevaliers armés, croisés, des saints, etc. etc. On y respecte un tilleul énorme planté, dit-on, après la fameuse bataille de Morat. Le feu pensa consumer ce respectable monument de bravoure, de force et de liberté, un jour que trois ba-

ladins exécutoient les folies de la fête des Rois. On le préserve d'un nouveau malheur en l'entourant d'une balustrade ; des treillages portés par des colonnes de bois supportent son noble feuillage : il me rappelle les lauriers consacrés de Rome, les chênes des druides, et les arbres romantiques de Fingal.

Le premier mot que j'entendis à Fribourg ne fut pas heureux ; un habitant disoit à mes côtés : « On n'est pas plus bête que le peu-« ple de Fribourg. » Je ne suis ici qu'historien.

Les monumens qu'on nomme gothiques méritent une attention, une étude que la plupart des voyageurs ont tort de négliger. Ils peuvent, comme les farces, les mystères et les folies, être utiles à l'histoire de l'esprit humain. Ces monstres fantastiques qui servent d'ornemens ou de supports aux colonnes, aux corniches, aux chapiteaux des vieilles églises, sont des espèces d'hiéroglyphes significatifs dans leur tems ; nous en avons, en général, perdu la clef ; mais avec une grande lecture et des rapprochemens,

éloignés à la vérité, il ne seroit peut-être pas impossible de trouver en partie leur signification. On doit remarquer dans les premiers monumens de l'ère chrétienne, en chaque contrée, le mélange des rêveries anciennes et de la nouvelle religion : c'est insensiblement qu'un peuple renonce à son ancienne croyance, pour en adopter une nouvelle. Les sectaires ne parviennent qu'avec une activité toujours renaissante, un zèle infatigable à bannir d'un pays sa première croyance.

Il est donc intéressant dans tous les pays d'étudier ce qui paroît une absurdité, un caprice : c'est peut-être le seul moyen d'expliquer en grand les fables. Les hommes se sont communiqués leurs pensées et leurs contes; les émigrations, les conquêtes, les courses des nomades, ont répandu dans la Germanie, les fantômes de la Tartarie ; en Tartarie ceux des Sarmates ; ce qu'avoient imaginé ou reçu les peuples du Tibet s'est répandu dans l'Inde, en Chine, dans le Japon et peut-être au Mexique. Les mille peuplades poussées jusqu'en Egypte y portèrent les

contes de la Thrace, des vieux Grecs et des Etrusques; les Celtes ont parcouru le monde. Notre ignorance sur l'histoire de l'esprit humain vient du peu d'étendue de nos études : des monumens indifférens en apparence pourroient conduire à la vérité. Qui sait si les signes trouvés en Perse, dans la Sicile ou dans l'Irlande, ne serviront pas un jour à faire connoître les hiéroglyphes de l'Egypte et du Mexique.

Cette idée que je ne peux développer ici, le sera dans un autre ouvrage, où je porterai jusqu'à l'évidence ce qui ne paroît à mon lecteur qu'une conception hasardée.

Je visitai la cathédrale de Fribourg : les sculptures du chœur sont aussi grossières que les idées qu'elles représentent. On y voit Dieu tirant la mère du genre humain, du côté d'Adam; Eve, vêtue comme les Grâces, présente la pomme à son mari. Rappelons-nous qu'aux entrées de nos reines, la Vérité, les Furies ou Vénus se montroient sans voiles dans les carrefours.

La superstition est encore dans toute sa force à Fribourg. Des farces pieuses s'exécutent dans cette église comme dans toute l'Europe au treizième siècle.

A la Pentecôte, le Saint-Esprit, pigeon de bois rayonnant, descend du ciel sur les chanoines, qui tiennent un cierge à la main; emblême matériel du don des langues et des lumières, qui, sous la forme d'une langue de feu, s'établit dans le cerveau des apôtres, sans détruire pourtant la rouille de leur éducation et sans purifier leur langage grossier.

A la fête des Rois, ces princes sont majestueusement assis dans l'église, et se rendent à Notre-Dame pour argumenter contre Hérode.

Une des chapelles de la cathédrale montre en sculpture Jésus-Christ à genoux devant un ange; tandis qu'un apôtre, en perruque à la Louis XIV, dort doucement appuyé sur sa main.

Dans une autre chapelle, un capucin en-

sevelit Jésus-Christ. Mais le portail est un chef-d'œuvre de bisarrerie et d'absurdité.

Jésus-Christ y paroît dans sa gloire; Saint-Nicolas doré entre l'enfer et le paradis est à ses pieds; Pluton, couvert de plumes, avec des pattes d'oie, domine les enfers : un démon à tête de cochon, ayant en main une massue, porte dans une hotte d'or les damnés qu'il va verser dans une chaudière. Une énorme tête de dragon broie des milliers d'infortunés. Tel est le sujet principal du poëme, où l'on remarque un épisode intéressant; un satyre à pieds de bouc saisit un jeune homme, le précipite et lui mange les fesses.

Le paradis repose de ces scènes terribles : sur un premier plan, Saint-Pierre, en apôtre galant, conduit par la main une femme toute nue, à la porte du ciel; des murs coupés de creneaux en forment l'enceinte. Des rois, des moines et des enfans guidés par un ange de lumière, le suivent avec empressement dans la demeure de la paix.

Sur un second plan, Michel pèse les ames

qu'un démon essaie d'entraîner ; c'est un saint qui dans son tablier porte les ames aux balances, tandis que des anges embouchent la trompette du jugement.

Ces images exposées à l'œil des Fribourgeois ; les principes de la Suisse qui s'opposent à toute réforme ; perpétuent la superstition dans tous les cantons catholiques de ces contrées ; avec elle, l'ignorance, les dartres et la pauvreté.

LE 8 AOUT 1788.

NOUS avions joui, la veille, sur le clocher, de l'aspect curieux des environs de Fribourg, du jeu des murs de la ville et des contours de la rivière qui forme une presqu'île, en laissant sur les bords des écors rapides et sauvages, nus ou tapissés de verdure, couronnés d'arbres vigoureux ou déracinés, au milieu d'un immense bassin de montagnes éloignées et bleuâtres.

Le 8 nous partîmes pour Berne. On s'écarte du grand chemin; on fait à pied une route de traverse très-variée, pour visiter l'hermitage de la Madelaine : il est creusé dans le roc, taillé dans des proportions extraordinaires pour la demeure d'un hermite. On y voit ce que peut la patience et le travail journalier d'un seul homme. Les différentes pièces, la chapelle, etc., sont très-grandes; le clocher a quatre-vingt pieds de hauteur, la cheminée quatre-vingt-dix. L'entrée, le sentier, le jardin pris sur le roc, tout fut taillé, dit-on, par un saint personnage, qui se vouoit à la pénitence, à la retraite, pour mériter le ciel, et laisser sur la terre un monument de patience et de piété.

Une jolie rivière serpente au bas de la montagne, au milieu d'une riche prairie; une chaumière placée dans cette prairie rappelle à l'anachorette qu'il est des hommes et des habitations sur la terre; le reste de l'aspect est sauvage et solitaire, ceintré de rocs énormes et de grands arbres qui les couronnent.

On s'attend à quelque scène sentimentale en visitant un hermitage ; on y cherche un homme revenu des erreurs de ce monde qui médite sur l'éternité en attendant sa dernière heure. Trompés dans notre attente, nous ne vîmes ici qu'un animal grossier, sale, stupide, exerçant sur les paysans son ignorance médicinale, et nous prouvant que l'intérêt dirigeoit seul ses soins et sa prétendue charité. Flatteuse imagination, maudite mémoire, vous nous aviez rappelé les brachmanes, les gymnosophistes, en un moment toute illusion fut détruite ; l'hermitage désenchanté ne nous parût qu'une roche aride que nous nous empressâmes d'abandonner.

De Fribourg à Berne, vous voyagez au milieu de forêts de sapins, trop rapprochés pour que votre œil perce au loin dans leur épaisseur. Imaginez des millions de colonnes gothiques, surmontées à cinquante pieds de hauteur d'énormes chapiteaux de verdure que le soleil ne peut pénétrer ; quand ses rayons frappent obliquement la forêt, les premiers arbres s'échauffent ou s'éclairent ; mais la masse conserve toujours son aspect

sévère, et rappelle au voyageur frappé de respect les temples sacrés du druidisme.

De jeunes sapins forment les haies qui bordent le grand chemin. Les bosquets épars sont de sapins : cet arbre majestueux, mais triste, paroît le roi de ces contrées.

De jolis jardins entourés de murs solides et bien bâtis, annoncent une capitale; on arrive à Berne par une assez belle route. Cette ville, arrosée par des ruisseaux d'eau vive, me parut au premier coup d'œil aussi déserte que Fribourg.

LE 9 AOUT 1788.

RIEN de mieux bâti, rien de plus triste que Berne; elle n'est peuplée, dit-on, que de dix mille ames, et pourroit en contenir aisément le quadruple.

L'arsenal est garni d'une grande quantité

de fusils, mais n'a rien de remarquable. On y voit Guillaume Tell visant avec une arbalête la pomme placée sur la tête de son fils. Ce monument de bois colorié est du travail le plus grossier.

La bibliothèque de Berne, présent d'un François retiré dans cette ville, n'est pas considérable. Messieurs de Berne ont peu de goût pour l'étude, les sciences et les lettres; ils n'aiment pas sur-tout qu'elles se répandent: les lettres propagent des idées de liberté contraires à leur régime féodal, tyrannique, à la rapine de leurs baillis, à la stupidité de leurs sujets. Ils s'efforcent pourtant de montrer quelques savans, quelques artistes aux nations, pour avoir l'air de tenir au systême philosophique de l'Europe; comme les Anglois font des procès publics à leurs abominables agens dans les Indes pour se conformer en apparence aux principes d'honneur et de vertu qu'ont adopté les autres peuples.

Lacurne de Sainte-Palaye avoit vu le manuscrit dont parle M. Coxe; la plupart des

contes et fabliaux qu'il contient nous sont connus.

Je vis dans la bibliothèque de Berne quelques fragmens de ruines d'Avanches ; deux caissons en mosaïques représentant des signes du zodiaque : le travail de cette marquetterie est semblable à celui qui se voit à Lyon, dans l'église de Sainte-Irenée. Le dessin n'en est pas moins barbare, et la fabrique aussi grossière. On y voit un dos de femme en marbre agréablement sculpté ; une petite statue équestre d'albâtre ; le cavalier nu, assis à la manière des femmes, qui porte un manteau flottant, est un joli morceau de sculpture ; son cheval est d'un mauvais style. Quelques autres fragmens de parquets ou d'arabesques antiques trouvés dans Avanches, sont entassés sans ordre dans des cabinets remplis de plâtre et de poussière. Berne n'est pas l'asyle des beaux-arts.

Je trouvai dans cette bibliothèque M. Salcklin, auteur d'un poëme françois de six mille vers sur le mal. Il me parut avoir tout l'enthousiasme d'un poëte pour ses écrits ; il

craint qu'on n'en sente pas toutes les beautés : son ouvrage doit être imprimé; quelques passages qu'il me communiqua me firent juger que les Muses françoises se plaisent quelquefois dans son pays, opinion qui fut confirmée pour moi quand je lus dans la suite les vers élégans et faciles de M. B***. de M***.

Je me rappelle ce passage du poëme de M. Salcklin :

« Des fleuves tortueux, la campagne arrosée
« Où l'œil brillant du jour reluit dans la rosée;
« Des glaciers, en miroirs transformés par ses feux;
« Cet incarnat mouvant, cet azur gracieux,
« Et ce pourpre mêlé d'une teinte bleuâtre
« Dont il peint sur le soir leur vêtement d'albâtre. »

La bibliothèque de Berne est dédiée : *Musis et Patriae.*

LE 10 AOUT 1788.

J'ENTENDIS un ministre plein d'onction; il avoit pris pour texte : *Tout don nous vient du ciel.* Sa morale étoit pure ; elle excitoit à l'espérance, à la résignation, au travail que le ciel seconde. *Tout mal vient de l'homme et de ses passions*, fut le sujet de second point; il conclut par cette comparaison: « Le chardon ne porte pas de fruit, « le figuier ne peut donner du poison; ainsi « l'homme n'est pas naturellement bon, ainsi « Dieu ne peut enfanter le mal.» Il répéta souvent les paroles de son texte. Il insista beaucoup trop sur l'influence du ciel, en rabaissant les vertus et les forces de l'homme. J'ai vu dans la suite que cette espèce d'hérésie en morale est très-commune chez les protestans.

Les Bernois ont deux promenades publiques: l'une est voisine des magasins à grains, elle domine sur la rivière, elle offre pour as-

pect, sur un joli côteau, des prés, quelques vignobles, quelques cabanes éparses sur des tapis verts. Cette vue délicieuse contraste avec l'immense paysage qu'on découvre du jardin de la cathédrale; ce jardin est placé sur une colline élevée, au pied de laquelle coule l'Aar arrêté dans son cours par des digues qui le font bouillonner et retomber en nappe dans un vaste bassin, d'où ses eaux coulent en liberté. Une belle prairie borde les rives, et s'élève insensiblement jusqu'aux pieds des mornes couverts de la plus belle verdure et de bouquets d'arbres épars; quelques vergers, quelques villages et de petits bois de sapins, varient les aspects de ce second plan. Trois chaînes de montagnes trop éloignées pour qu'on en distingue les détails, se croisent, se dominent, s'élèvent en s'éloignant jusqu'aux sommets des glaciers de Grindelwald, sur une étendue de quatorze ou quinze lieues, et paroissent occuper quatre-vingt-dix degrés de l'horison. Masse immense de neige et de pics de granit, animés par le jeu des nuages et la variété des couleurs et des ombres. C'est un des plus beaux points de vue de la Suisse.

Je parcourus toute la ville : j'entrai dans l'hôtel de musique ; les appartemens en sont propres, la façade est jolie, bâtie de pierres de taille : une espèce de club s'y rassemble, et fait les frais des concerts qu'on y donne.

Je fus charmé de la beauté des trottoirs, pavés en pierres de taille Des arcades règnent dans les principales rues. Les colonnes qui distribuent l'eau des fontaines, sont, comme à Fribourg, surmontées de chevaliers, d'ogres, d'ours, de pantalons, de tous les caprices d'une imagination grossière, exécutés par des artistes sans talent.

On ne peut imaginer la quantité de figures dont le portail de la cathédrale est surchargé : quel tems il a fallu pour travailler ces groupes, qui présentent ordinairement cinq ou six plans.

L'Eternel tient une épée de la main gauche, et bénit de la main droite les fondateurs de l'église. Les apôtres portés sur des nuages, au-dessus des étoiles, siègent à ses côtés. Des anges sonnent la trompette du

jugement; les damnés, nus, sont précipités dans l'enfer; les élus, couverts de draperies, s'élèvent dans le ciel; des armes, des tiares, des couronnes, des manteaux dorés, indiquent l'état ou la profession des personnages.

Un pape, nu, la tête en bas, le derrière en l'air, est précipité dans l'abyme.

Du côté des damnés, un horrible Pluton, pour imiter la musique des anges, frappe d'un os de mort sur un tambour, et souffle dans une espèce de conque marine.

Une courtisanne, sans vêtement, étrangle un moine nu qu'un diable déchire avec des tenailles, par la partie qui s'est rendue coupable: leçon terrible que Michel-Ange, avec autant de génie, mais plus de talent, a répété dans la chapelle Sixtine.

Saint-Michel, Thémis, les Vierges sages et les Vierges prodigues, sont les accessoires de ce tableau, qui fait à présent rire les étrangers, et qui frappa jadis d'épouvante

les esprits du peuple bernois. On eut raison, malgré la réforme, de conserver ce monument, le plus curieux qui soit de Saint-Denis jusqu'à Rheims, de Rheims à Lisbonne, de Lisbonne jusqu'à Salerne.

J'oubliois de parler du dôme qui couvre la tête de l'Eternel; il est chargé de génies enfilés dans les étoiles dont ils guident, en nageant, la marche: on y voit le soleil ayant une couronne sur la tête, la lune à face d'homme, le Saint-Esprit et les ours de Berne.

Les rives de l'Aar, du côté de la ville, s'élèvent en amphithéâtre; elles sont couvertes de jardins et de belles maisons qui rappellent à la mémoire les terrasses de la Treille à Genève et celles de Richmond en Angleterre.

Les fortifications de Berne sont bonnes et bien entretenues; une grande partie de la ville est encore défendue par les eaux de l'Aar, qui l'entoure comme une presqu'île. L'ordre, la propreté, la paix maintenue par

la surveillance d'un gouvernement actif, rendent cette capitale le séjour du repos, mais les forçats toujours au milieu des rues, les magistrats empesés, ignobles, orgueilleux, qui les traversent, vêtus de noir et de longues perruques; la couleur obscure des pierres de taille; l'air pesant de tous les habitans; les boutiques cachées au fond d'arcades obscures, en font pour l'étranger un séjour de pédantisme et de tristesse.

Je ne parle que de la sensation que l'extérieur de Berne peut donner au premier coup d'œil; en s'introduisant dans les cercles, on corrige ce jugement outré: on y trouve la politesse, les prévenances, les talens et l'amabilité qui distinguent la bonne compagnie dans toutes les contrées.

LE 11 AOUT 1788.

J'ÉVITE de parler dans cette relation, des loix, du gouvernement et de l'histoire des différens pays que je parcours: tant d'autres ont traité ces matières qu'on peut sans peine en avoir une idée complette; je ne ferois que les copier ou les extraire. Ma tâche est de rendre compte des impressions que la Suisse peut faire éprouver en la traversant, d'indiquer les tableaux pittoresques qui s'y rencontrent, et la manière dont peut être affecté dans son voyage un ami des lettres, des arts et de la nature.

Le cabinet de M. Sprungli, à quelques milles de Berne, attire tous les étrangers. Ce ministre retiré vit en sage, au milieu des champs, dans une jolie habitation, occupé de philosophie, de morale, d'histoire naturelle, d'une collection d'oiseaux et d'un petit jardin, peigné, réglé, soigné comme une gravure. Ses oiseaux entretenus comme ceux

d'Asthon-Levers à Londres, au nombre de deux cent cinquante, sont tous pris dans les Alpes et dans la Suisse. Il en manque une douzaine pour que sa collection soit complette.

J'admirai le nid du remis ou de la penduline; c'est un chausson de fleurs de saule : cet animal est commun en Norwège.

Le grèbe me frappa ; ses couleurs sont vives, son cou est roux, sa tête d'un bleu noirâtre, le reste de son corps est blanc ; ses aîles peuvent aider à sa marche ; ses jambes sont celles des animaux aquatiques : des bouquets d'édredon parent la tête et les oreilles de ce bel oiseau.

Le héron de Mahon porte des plumes tombantes : on devroit le placer sur un saule pleureur.

M. Sprungli nous fit voir avec complaisance, des marbres très-curieux du Grindelwald et du Hasli, des bois agatisés, pétrifiés, des poissons, des coquilles encaissées,

dans des pierres, des ardoises couvertes d'empreintes de l'espèce de celles qu'on achète à Véronne.

Nous le quittâmes, charmés de son cabinet, de sa politesse et du bel aspect du Jura que nous avions de ses fenêtres : on en voit presque toute l'étendue depuis Genève jusqu'à Bâle.

Le soir nous allâmes nous promener dans le bois de Brengarten, percé de belles allées, orné de bocages, de terrasses naturelles et de beaux points de vue : il est à quelque distance de la ville. D'une espèce de belvedère vous plongez sur une riche vallée, sur les sinuosités de l'Aar ; coup d'œil riche, champêtre, mélancolique. Ce séjour d'amour et de mystère est fait pour des chartreux, des amans ou des philosophes.

Le son des violons que nous entendions à quelque distance, nous conduisit à une redoute assez jolie; nous y fûmes reçu avec une affabilité, avec une politesse que les voyageurs ne vantent pas assez. Sans nous

être nommés, sans avoir présenté nos lettres, nous fûmes traités comme d'anciens amis; le lendemain tous les cercles nous étoient ouverts. Je remarquai Mme. de D***. et Mme. M***., elles dansent avec grâce et légéreté. Je fus au désespoir de ne pas continuer la conversation que soutint avec tant d'esprit une dame jolie, fille ou femme d'un gouverneur de Namur; son nom m'est échappé. Mme. E***. de V***. est d'une prévenance et d'une honnêteté que rien n'égale.

Je ne connois pas de contraste aussi piquant que celui qui régnoit entre deux maîtres de ballets, l'un Bernois, l'autre François; je ris encore en y pensant. Divin Calot, que n'ai-je ton pinceau burlesque, je causerois un moment de plaisir au lecteur le plus triste et le plus sévère.

Imaginez un homme à la large panse, à figure rouge, grotesque, vêtu d'un habit brun d'un gros drap sans colet, s'agitant comme un furieux, criant d'une voix de tonnerre, l'œil ardent, le cou tors, la tête penchée sur son violon : le bûcheron qui fend

du bois, le scieur de long qui veut finir sa tâche, le spadassin qui porte un coup de tems, ne donnent qu'une foible idée de la fureur de son bras et de son archet. Ses gros genoux cagneux, dans un mouvement convulsif, battoient sans cesse la mesure; il grondoit, sautoit, tournoit autour de ses danseuses, avançoit la jambe et son énorme ventre, comme le polichinel des parades. Newton dans son verger, Herschel observant l'armée du ciel, Archimède absorbé dans ses calculs, n'eurent jamais sur leur front sublime le caractère de profondeur et de vanité de ce détonnant poinciron, au milieu de ses bonds convulsifs.

Un jeune M***., frère de M***. de la comédie italienne, fluet, léger, élancé, se balançoit avec toutes les grâces, sourioit aux danseuses, dansoit sous lui, promenoit son archet avec légéreté; c'étoit un zéphir couleur de rose: l'antique Marcel, Vestris le père n'avoient pas plus de prétention, et comblés d'applaudissemens, n'eurent jamais sur les lèvres un sourire de satisfaction, une bouche plus pincée, un œil plus tendre que

ce risible damoiseau. Vous rapprochez ces images, ces deux messieurs, mais vous ne les voyez pas, en opposition, en action : je ne ris jamais d'un rire plus convulsif : un écureuil et l'ours, le rhinocéros et le linot, n'offrent pas un plus grand contraste.

LE 12 AOUT 1788.

Je visitai quelques artistes : M. Richter me fit voir son cabinet, ses tableaux de la Suisse ; je fus charmé sur-tout d'une vue du lac de Genève, dont je me procurai la première planche coloriée.

M. Frendenberg peint avec goût, avec exactitude les scènes et les costumes de son pays ; une idée sentimentale règne toujours dans ses tableaux : ses chanteuses du mois de mai sont délicieuses. Ces jolies filles parées de leurs habits de fête, et couronnées de roses, chantent le retour du printems ; elles reçoivent la légère rétribution qu'on doit à leur figure, à leur romance, aux jours

heureux qu'elles vous promettent. Le départ et le retour du soldat suisse, quittant et revoyant sa famille, sont deux estampes composées à la manière de Greuse, dont M. Frendenberg est élève.

Je ne pus voir les bas-reliefs du professeur Soutchein, ni le cabinet du ministre Wittenbach; je fus plus heureux à mon retour.

Je passai deux heures au milieu du marché: que de costumes variés; les danseuses de l'opéra, les Circassiennes au sérail, n'ont pas les jupons aussi courts que les paysannes bernoises, mais laissent voir des jambes un peu plus fines. Tous ces costumes réussissent en peinture; méfiez-vous de son charlatanisme: sous le pinceau, sous le crayon, la bure se métamorphose en étoffes de soie, des plis souples et légers, marquent des contours voluptueux: les tailles rondes, épaisses et gauches, les larges pieds, les figures muettes des paysannes bernoises, se métamorphosent en tailles sveltes, en pieds mignons, en physionomies de Roxelane: encore une fois, méfiez-vous de la ma-

gie des peintres, si vous préférez la vérité à des mensonges agréables.

Le vêtement le plus commun à Berne est composé d'un corset court, d'un court jupon; les bras ne sont couverts que des larges manches d'une chemise plissée; la tête est ordinairement parée d'une toque de velours noir, garnie d'une large dentelle de la même couleur, qui n'est pas avantageuse à la figure; leurs cheveux enveloppés ne se laissent voir qu'en larges tresses liées par des rubans, dont les nœuds pendent jusqu'à terre.

Tout ce peuple a l'air de l'aisance, de la paix et de la santé; les hommes que je vis à ce marché sont tous grands, vigoureux et sains; les animaux qu'ils vendent sont énormes; les denrées que je vis exposées sont de première nécessité, j'en excepte quelques dentelles, des rubans et des fleurs artificielles.

On y débite une prodigieuse quantité d'estampes coloriées, au plus bas prix, repré-

sentant des évolutions de soldats suisses, l'habit des magistrats, le bœuf gras paré de ses ornemens, et vingt carricatures qu'on retrouve dans les villages et les chalets; images de la simplicité, du goût de ces bonnes gens, et de l'amour universel que l'homme le plus grossier a pour les arts d'imitation.

Nous ne quittâmes Berne qu'après avoir vu les ours qui président à la république: espèce de talisman, reste des tems les plus reculés et des superstitions des peuples du nord; on les voit dans les fossés de la ville.

Nous arrivâmes à Thun par un orage épouvantable: le tonnerre tomba entre nos deux voitures; elles n'étoient pas séparées de dix toises; notre cocher fut renversé, nos chevaux se cabrèrent, le sable bouillonnoit à leurs pieds.

LE 13 AOUT 1788.

Si les Muses, les Grâces et toute la cour d'Apollon; si les invocations à la Nature étoient encore de mise, et n'étoient pas reléguées dans le fond des collèges provinciaux; Vénus céleste, et toi puissant dominateur du Pinde et de l'Hélicon, j'implorerois votre influence, je dessinerois en vers pompeux et nobles les beaux effets du lac de Thun, les sommets d'escarboucle du Weterhorn, les dentelles de sapins argentées du Battenberg, les millions de diamans semés sur la superficie des eaux; je peuplerois les bords du lac de Thun, des bergères du Lignon et des nymphes du Furan; je ferois de ces rives pittoresques et variées, l'abrégé des merveilles du monde; je rappelerois tous les jeux de l'imagination. Les vergers éclairés des rayons du soleil, seroient pour moi des Champs Elysées; dans la sauvage vallée de Lauterbrun, je croirois pénétrer dans le sé-

jour des ombres. — Hélas ! dans ce siècle de sages, tous ces beaux rêves sont détruits : réduits à la philosophie, qui disserte, calcule et pèse ; à la raison, qui ne parle qu'en prose, au lieu de peindre, décrivons, au lieu de chanter, racontons : siècle de fer je te maudis ; et vous, sages, je vous déteste.

Le plus riche lever du soleil, nous promit la plus belle journée. Sans sortir de l'hôtellerie, on a sous les yeux les sinuosités de l'Aar qui coule au milieu des vergers, des plaines et des prairies ; les plus rians côteaux, les aspects les plus mâles, des glaciers étendus et des monts élevés, tout prend un caractère de sévérité, de vigueur et de majesté sauvage, que la Suisse ne m'avoit point encore offerte, et qui prépare aux scènes du Lauterbrun.

L'Aar en s'échappant, resserré par ses bords, s'agite et sort avec impétuosité ; nos matelots résistoient avec peine à la force de son courant : je profitai de cet obstacle pour dessiner les plus piquans aspects, les tours élevées du castel de Chaudeau, et l'agréable

village d'Hilterfing, dont le clocher pointu paroît d'ici dominer les montagnes.

Non, il m'est impossible sans répéter toutes les sensations que la nature prodigue en Suisse à ses amans, sans les parer des ressouvenirs de la mémoire, de donner l'idée du plaisir que me fit éprouver ce voyage sur le lac de Thun.

Je ferois un volume entier (et je parle sans exagération) si j'entreprenois en détail de décrire les cavernes, les antres, les bouquets d'arbres du rivage, et ces mille et mille points de vue, nobles, élégans, sublimes, qui sans cesse arrêtoient mes yeux, et qui par un plaisir nouveau me consoloient du plaisir que j'allois perdre.

Quel écrivain, quel poëte a pu transmettre à ceux qui les lisoient ces émotions douces, indéterminées, voluptueuses, résultats, dans un air pur, sous un beau ciel, des jeux de l'imagination, de l'ame, de la mémoire et du génie; les nuances délicates, intérieures, invisibles, impalpables,

échappent à nos expressions : voyagez si vous voulez les éprouver ; ne vous flattez pas de les trouver dans nos livres, fussent-ils écrits par Homère, par Fénélon ou par Virgile.

Le gondolier qui vous fait glisser comme un trait dans les rues de Vénise, ou qui vous guide sur le délicieux canal de la Brenta, chantant la fuite d'Herminie ou l'audace du fougueux Argant ; le batelier qui vous fait descendre la Loire ; celui qui de Bordeaux conduit à la tour du Cordouan, au milieu des demeures délicieuses ou des chateaux imposans de ses rivages ; charment la longueur de la route par des contes plaisans, par des chansons burlesques : dans les longs voyages sur mer, au coucher du soleil, les matelots dansent en rond sur le tillac, excités par des chants grossiers, mais d'une originalité qui fait rire.... J'ai traversé les lacs de la Suisse, mes conducteurs ont toujours été muets. Ils ont leur tâche à faire, rien ne les en distrait ; ils se courbent machinalement sur leurs rames, se relèvent, se recourbent ; en vain l'enthousiasme et la curiosité les sollicitent, à peine consentent-ils à vous

nommer les montagnes et les villages que vous appercevez ; j'en excepterai ceux de Thun. En passant près de Merlingen, je les interrogeai sur les mœurs et l'esprit des habitans : ils me citèrent vingt contes plaisans sur cette peuplade, qui jouit en Suisse de la réputation des Baunois en Bourgogne, ou des habitans de Meun dans l'Orléanois. J'essayerai de m'en rappeler deux ou trois.

Las de traîner un arbre qu'ils auroient pu faire glisser d'une montagne, par une pente dégagée de tout obstacle ; ils le rapportèrent au sommet avec des peines infinies, rians de leur première inadvertance. De là le proverbe : *Il fait comme les fous de Merlingen.*

Dans les tems reculés, redoutant une irruption de leurs ennemis, ils formèrent le projet de cacher leur cloche au fond du lac ; pour indiquer sa place, ils firent une croix sur le bateau et retournèrent au rivage.

En côtoyant le rivage, quelques Merlingenois virent un noyer chargé de fruits : un

de ces hommes ingénieux monte sur les épaules de ses camarades, saisit l'arbre et leur dit de se pendre à ses pieds ; le bateau s'écarte, ils restent suspendus : Je vous sauverai, dit celui qui tenoit l'arbre. Il cracha dans ses mains pour serrer la branche avec plus de vigueur ; tous tombent dans le lac et se sauvent heureusement à la nage.

Ils ne purent jamais s'assembler douze un jour, celui qui les comptoit s'oublioit constamment : ils appelèrent un treizième homme, et trouvant treize boules au scrutin, ils conclurent que le diable étoit de la partie.

Un mauvais plaisant leur persuada que le sel se semoit comme le blé; des herbes qu'ils connoissoient levèrent naturellement, ils résolurent de les arracher, mais craignant que le pied du sarcleur ne nuisît à la semence précieuse, ils le portèrent à quatre sur un brancard, et firent ainsi tant de dégât que le sel n'a jamais poussé.

Les Natchez, peuples de l'Amérique septentrionale, étoient munis de poudre pour

un an, l'associé de celui qui l'avoit vendue arrive avec une cargaison de cette marchandise; que faire pour en obtenir le débit? il persuade à ces hommes simples que la poudre semée, produit comme une autre graine; tout est acquis, tout est semé; point de récolte : le premier associé arrive; on traite de sa cargaison; il en demande le paiement, on le remet à la récolte des poudres; il voulut en vain protester, il fallut se soumettre à cet ingénieux arrêt.

Ainsi les pays les plus éloignés fournissent les mêmes faits: j'ai vu des histoires lacédemoniennes placées sur des héros françois. Une aventure analogue à celle des Merlingenois eut lieu dans la Flandre. Un caporal picard, chargé d'empêcher des paysans de sonner le tocsin, saisit la corde, s'élève, la coupe, emporté par son zèle, tombe et se casse les deux cuisses. Si l'on faisoit l'histoire de la grande année du monde, elle ressembleroit à celle de l'année qui la précédoit; les mêmes révolutions célestes, les mêmes récits, les mêmes idées, les mêmes événemens se succèdent, dans un cercle in-

fini, et qui pourroit décrire une journée du monde, décriroit toutes les journées.

Descendez, comme nous le fîmes, au pied du Nachtal; reposez-vous sur des tapis de fleurs; cueillez-en pensant à vos amis, à vos maîtresses, du romarin, du *souvenez-vous de moi;* gravez le nom de ce que vous aimez dans les solitudes profondes, que l'inconstance, la légéreté, l'indiscrétion ne souillèrent jamais.

Malgré la fatigue qu'on vous annonce, montez, allez vous rafraichir dans la grotte de Saint-Battenberg; voyez les jolis torrens qu'elle produit; ils coulent sur des lits de mousse; une voûte profonde sert d'asyle aux troupeaux, au berger; un pont brisé, antique, vous laisse voir, par une arcade, les eaux brillantées du lac, à travers un feuillage agité par les vents: tableaux magiques, resserrés par un cadre pittoresque, couvert de lierre, d'arbrisseaux et de sapins; rochers d'une belle couleur, jeu de nuages, échos qui répètent vos chants d'allégresse; précipices, torrens, une multitude d'oiseaux et

de brillans papillons, charment la longueur et la difficulté du chemin qui vous ramène au bord du lac.

Nous nous embarquâmes jusqu'à Neuhaus. Une espèce de charrette nous porta par une route platte et fort agréable à Unterseven; nous y prîmes des chars-à-bancs pour nous rendre à Staubach.

Les sites dans la vallée de Lauterbrun sont les plus sauvages, les plus sinistres et les plus majestueusement fracassés que je connoisse : on n'apperçoit que masses énormes, que rochers élevés jusqu'aux nues, des milliers de cascades murmurent, s'échappent, tombent en répandant une pluie pénétrante.

Vous voyagez au fond d'une gorge profonde, dont les bords rapprochés n'offrent qu'un vaste tapis noir, que traverse l'Aar bouillante d'écume; elle coule avec un fracas épouvantable, ébranle les ponts hardis qui la traversent, s'irrite contre les blocs qui suspendent son cours; une fumée de vapeur

flotte à sa surface; quelques pâtres habitent entre ces rochers, quelques prairies éparses sur des éboulemens, des chalets suspendus sur l'abyme sont les seuls objets qui soulagent votre œil du sombre aspect qui le fatigue.

La nuit approche; ce spectacle sauvage en devient encore plus affreux. La nuit règne, le sentier disparoît, le torrent rugit, la mort vous menace, l'incertitude, la crainte, la terreur suspendent votre marche. La lune qui tant de fois me consola sur l'Océan, compagne de mes longs voyages, la lune bienfaisante apparut, rassura nos guides; nous arrivâmes au pied du Staubach.

Cette cascade, ou cette cataracte tombe en poussière, se perd sur le gazon d'une jolie colline, ne forme qu'un petit ruisseau; un vaste bassin, comme ailleurs, ne reçoit point ses eaux; l'air les divise, elles n'ont plus de force en touchant la terre. La lune, que d'épais nuages faisoient quelquefois disparoître, varioit les effets de cette scène, tantôt obscure et sombre, tantôt éclairée

d'une lumière argentée, qui brillantoit chaque globule; et faisoit reparoître les masses qui s'effaçoient dans l'obscurité.

Le curé qui nous accompagnoit nous combla d'honnêtetés, dans son langage, moitié françois, moitié latin.

Ainsi se termina cette journée longue, fatigante, mais variée par les aspects les plus sublimes et les plus vives sensations: l'ame, l'esprit, la raison s'élèvent au milieu de ces grands tableaux; les intérêts particuliers, les détails minutieux de la vie civile disparoissent, les plus hardis systêmes de la philosophie s'offrent à vous dans tout leur appareil; les sphères visibles n'arrêtent pas votre imagination, l'infini se soumet à vos calculs, vous vous élevez jusqu'à l'Etre Suprême; enfin, las de raisonner, vous vous endormez doucement au bruit de l'Aar et des torrens.

Le tonnerre m'éveille; quel majestueux mélange de lumière et d'obscurité. La lune dans tout son éclat pose sur des nuages au sommet des montagnes, au fond de la som-

bre vallée : un vent impétueux roule des tourbillons de ténèbres et de feux ; tout se confond, tout disparoît ; quels roulemens épouventables !

LE 14 AOUT 1788.

Les approches du Grindelwald sont arides et sauvages ; les campagnes reverdissent près des glaciers ; ils ne sont pas aussi majestueux que ceux de l'Arveiron ; mais plus bisarres, plus variés.

Les glaces se reculent ; un grand espace qu'elles couvroient autrefois est maintenant à découvert (1).

Que de variété dans les paysages voisins :

---

(1) Les montagnes qui vous environnent sont depouillées à leur sommet. Vous trouverez dans M. Coxe les noms de Weterhorn, de Mettenberg, de Schreckhorn, de Legerhorn, qu'on apperçoit du Grindelwald, ou vous le demanderez à vos guides.

jolis bosquets, ponts pittoresques : sans doute la vallée de Chamonix, les glaciers de la Savoie l'emportent en grandeur, en majesté, sur ceux du Grindelwald; mais on aime à les comparer; l'esprit ne vit que de rapports; je ne me lasse jamais d'admirer la nature.

Tous les tableaux que j'apperçois me séduisent, m'entraînent, et malgré moi, malgré leur ressemblance, je résiste difficilement à la manie de les décrire. Si mes journaux tomboient dans les mains d'un homme assez patient pour les lire; il y verroit l'histoire des levers, des couchers du soleil pendant vingt ans dans tous les pays que j'ai parcourus : chargés de vapeurs plus grossières dans le Nord, plus légères dans la Grèce et l'Italie, subtiles comme les lumières et d'une délicatesse céleste aux Açores, moins variés sous la ligne où les vapeurs sont plus rares. Ainsi le père du Tasse (je crois) commence tous les chants d'un long poëme par une description du lever du soleil; ainsi l'amant d'une jeune beauté lui consacre sa première et sa dernière pensée; ainsi le pieux

catholique s'adresse en s'éveillant à Jésus, à la Vierge, à Saint-Bartholomée.

En copiant les notes qui servent de base à ce journal, je suis forcé d'en écarter des milliers de descriptions qui se ressemblent et que j'ai peut-être encore trop multipliées: sans doute les bois légers, les riantes prairies, les roses et les fraises que de jolis enfans nous apportèrent en approchant des glaciers du Grindelwald, contrastent avec les énormes rochers, saisis, portés, suspendus par les glaces, avec le bruit majestueux de torrens qui se mêlent en fureur, avec les brouillards qu'un vent impétueux faisoit fondre sur les sapins et les rocs dépouillés des montagnes; mais ces oppositions déja décrites au Montanvert, au Col de Balme, n'offriroient au lecteur qu'une répétition des mêmes objets: quel que soit l'art du peintre, la multitude de Saintes-Familles qu'on voit à Rome lasse par son uniformité.

Nous repassâmes par la sauvage vallée de Lauterbrun; j'étois sur un char-à-banc avec Mme. de R***. : notre conversation prit

le caractère grave qu'inspiroient les sites sévères que nous avions sous les yeux, et les vapeurs sombres qui nous enveloppoient. Sur le joli lac de Thun, les rêves de la poésie nous avoient paru le sublime de l'invention humaine. Ici des teintes rembrunies, les couleurs presque éteintes, le froid du soir qui commençoit à nous saisir, nous donnèrent d'autres idées. Nous rejetâmes avec dédain cette multitude de démons, produits de l'imagination désordonnée des fous et des enfans; les antiques divinités de la fable furent renversées, leurs autels foulés à nos pieds; nous conclûmes que les vraies merveilles de la nature, ses tableaux sublimes, le travail matériel de son immense laboratoire étoient seuls dignes de l'étude du sage: ainsi, quand une passion violente ou quelque interne maladie ne dominent pas l'ame de l'homme, quand il s'abandonne avec indifférence aux sensations extérieures, ses idées, ses sentimens, ses principes, sont le jouet des vents, du tems, des objets qui l'entourent.

Telle est la source des contradictions,

qu'entraîné par sa vive imagination, par sa mobile sensibilité, Jean-Jacques accumula dans ses écrits, qu'on retrouve en sa conduite et qui firent les délices et les tourmens de sa vie.

Nous traversâmes une riche plaine de vergers délicieux, avant d'arriver à Hinterlachen : ce village est situé près du courant qui joint le lac de Thun au lac de Brientz; un pont couvert réunit les deux rives : l'église gothique et entourée de murs, me paroît avoir été l'asyle de moines fortunés qui devoient s'engraisser du poisson des deux lacs, des beaux troupeaux qui paissent sur leurs rives, des fruits qui couvrent la campagne.

Nous prîmes un bateau; il étoit minuit quand nous arrivâmes à Brientz : presque tous les lits étoient occupés; Mme. de R***. et son frère en trouvèrent deux; on m'offrit sérieusement de partager celui d'une femme de quatre-vingt-trois ans dans une armoire. Après seize heures de marche, de pluie, de fatigue, je fus moins courageux que le bra-

ve chevalier Robert; je laissai la fée Urgèle dans son taudis, et fus encore trois quarts d'heure sur l'eau avant de trouver un asyle.

LE 15 AOUT 1788.

Les montagnes qui bordent le lac de Brientz sont fort élevées; leurs sommets sont couverts de neige ou boisés avec une grande variété d'ombres, de feuillages et de couleurs; je ne parle ni des rochers menaçans, ni des antres profonds, ni des précipices effrayans, ni des dangers du voyageur, tantôt suspendu sur l'abyme, tantôt entraîné par le torrent qu'il traverse: l'imagination du lecteur supplée sans doute à ces détails; l'homme mélancolique; l'homme à la fleur de l'âge, d'un âge mûr, dans la vieillesse; l'amant; le philosophe ou le naturaliste; voient dans ces immenses tableaux ce qui convient à l'état de leur ame, aux calculs de leur esprit. Des détails circonstanciés produiroient des volumes; la Suisse n'a sur

les autres provinces de l'Europe, que la grandeur et la sublimité de ses paysages : ce sont les seuls que l'écrivain doive essayer de faire connoître, car ils sont au-dessus de l'effort du pinceau. La peinture doit renoncer au gigantesque. Timante eut sans doute une ingénieuse idée, quand il peignit des hommes mesurant avec leur thyrse les ongles d'un cyclope ou d'un énorme géant ; mais son tableau ne parloit qu'à la réflexion, et c'est par une impression matérielle que le gigantesque nous frappe et nous émeut.

Le fond du lac de Brientz n'offre pas une plaine, comme ceux de Genève et de Thun. Des montagnes croisées qui se perdent dans l'étendue, bisarrement coupées, placées par un beau hasard, s'élèvent par gradins jusqu'aux nues. Votre œil passe du vert des prairies humides qui bordent le lac, des arbrisseaux délicats, des vergers, des masses noires de sapins, des amas énormes de rochers fracassés, de ces détails que l'œil saisit par-tout en Suisse, coupés de cascades, d'habitations et de haies vives, à ces monts où la vue s'abyme dans les glaces, les nei-

ges, les monts bleuâtres du lointain et la plaine azurée du ciel.

Nous partons : le lac est tranquille, quelques bandes de nuages obscurcissent les vallons et le rivage, quand l'horison immense éclate des feux du soleil. Quels amas de rochers tombés des monts voisins, recouverts de verdure et jonchés d'arbrisseaux ! quelle variété dans les cascades ! l'eau sort d'un antre obscurci par l'ombre épaisse et noire des sapins et des mélèzes : elle tombe avec fracas, répand au loin ses froides vapeurs ; des oiseaux de proie la dominent en planant, les troupeaux effrayés l'évitent. — L'antre est porté sur un tapis de mousse, les filets d'eau sont absorbés, et coulent lentement sur la pente d'une colline.

Voyez celle de Loutschibach : qu'elle est jolie ! qu'elle est belle ! elle se cache pour reparoître, elle se divise en longs rubans, s'étend en nappes, se réunit dans un vaste bassin et coule en torrent dans l'Aar.

La cascade de Wandelbach sort de la crête

d'un roc dépouillé, trouve un bois de sapins, qu'elle coupe, se sépare, arrêtée par des rochers, laisse une île entre ses deux branches; on ne la voit enfin qu'à travers de légers feuillages ; elle disparoît à l'œil du voyageur.

Derrière Merlingen, l'Alpebach tombe du mont Hasli ; ses deux branches sont parallèles; son volume d'eau s'accroît souvent, menace le village et ravage la plaine.

Rien n'est joli comme la cascade de Dorfbach ; elle semble descendre du ciel par un léger nuage au haut de la montagne. C'est d'abord une nappe d'eau qui s'évase en forme de cône sur une largeur qui paroît de cinquante pieds; un roc formé de mille et mille pierres anguleuses, divise le fluide et le sépare en grains de grêle, que le soleil teint de mille couleurs.

D'un tertre voisin de ces dernières cascades, vous jouissez de leurs jeux, de leur variété ou du sublime aspect des plus hautes montagnes, de l'amas de glaciers, de forêts,

d'aiguilles, de rocs dominés par les sommets pyramidaux.

Vous voyez les belles prairies du Hasli, couvertes de troupeaux séparés par des enclos de planches croisées en losanges; le village de Merlingen, et les milliers de maisonnettes qui dépendent de cette capitale.

J'écrivois ces détails en face de la belle cascade de Reichenbach; je jouissois avec délices du plus grand spectacle de la nature; un cri m'éveille; je me précipite et j'arrête Mme. de R***. que son guide entraînoit dans un affreux précipice. — Je vous ai sauvé la vie, femme adorable, pour le charme des cercles que vous fréquentez et le bonheur de vos amis!

Le soir nous quittâmes la plaine pour visiter d'autres branches du Hasli. La fable, la féerie n'ont rien décrit de plus délicieux que cette vallée, cahoteuse, inconcevable : énorme dans les masses, elle offre le paradis terrestre, la vallée de Tempé et l'Elysée dans les détails : l'homme est là dans

toute sa force, fier sans audace, indifférent sans froideur : les enfans y sont beaux comme les anges du Corrège, les vieillards ont la tête des patriarches: sans doute, en Arcadie les cabanes éparses étoient enveloppées de feuillages, comme elles le sont dans ces gorges délicieuses ; on y voyoit des femmes belles comme celle que nous nommâmes la Grecque : sa démarche étoit lente et noble ; un mouchoir noué négligemment laissoit appercevoir ses noirs et beaux cheveux ; les extrémités de ses mains étoient allongées comme celle de la Vénus de Florence; quelles formes ! quelle élégance ! je ne l'ai vue jamais dans la simple nature que chez cette femme étonnante ; elle nous salua, ne répondit que quelques mots à notre interprête, ne témoigna dans son regard ni plaisir, ni dédain : pas un pli n'annonçoit le feu des passions dans ses muscles ou sur sa figure ; c'étoit la beauté simple ; c'étoit notre Eve avant sa chûte ; c'étoit Pandore avant son indiscrétion : nous la suivîmes de l'œil, elle disparut. Ainsi les nymphes de Diane devoient se perdre dans les bois ou dans les antres des montagnes.

Nous trouvâmes dans notre route un chêne énorme entouré d'un ceintre de pierres : là sans doute nos vieux druides endoctrinoient nos bons ayeux, avant que les Romains, les Goths et les Vandales eussent troublé l'ordre de l'Europe.

Une descente périlleuse et des monts escarpés protègent la délicieuse vallée dans laquelle nous arrivons : une colline la domine ; nous nous quittâmes pour errer et méditer sur une pelouse odoriféraute. On s'égara dans les bosquets qui enveloppent les pieds des monts, ou dans les gorges des montagnes ; un vieux chêne est le point du rendez-vous. Je restai seul en face du Reichenbachhorn. L'Aar coule au milieu d'une riche vallée ; amphithéâtre immense entouré de monts pittoresques, coupé de cahuttes, de champs, de vergers et de beaux châtaigniers. Le soleil luit dans tout son éclat, la nature est riche de couleurs, un vent léger rafraîchit l'air. Qu'on respire aisément ! que les battemens du cœur et du pouls sont réglés ! que de pensées légères se succèdent avec rapidité ! quelles douces émotions ! quels sou-

venirs ! le désir est plus vif, l'espoir est presqu'une réalité; l'esprit s'exalte, les principes se raffermissent, les passions basses disparoissent, l'ambition s'anéantit. La cour est un séjour de petitesse, d'esclavage et d'ennui; les académies, le théâtre d'un sot orgueil et de prétentions ridicules. La nature qui vous sourit semble vous reprocher les erreurs du grand monde, et vous rappelle à la simplicité champêtre. Dans ces momens d'une volupté pure, qu'avec délice on savoure la vie: le terme de notre existence n'apparoît que dans le lointain: la force que nous éprouvons le fait envisager sans crainte. Jouir, connoître et mourir sans murmure, tel est le sort de l'homme heureux et sage.

Restez dans vos vallées paisibles, bons habitans du Hasli; qu'une vaine curiosité, que la cupidité ne vous arrachent pas à vos foyers tranquilles: aimez vos femmes, élevez vos enfans, ne craignez point le reste des mortels, votre pays n'offre rien à l'avarice; accueillez le voyageur égaré qui vous bénira: que le fougueux Aar respecte vos prairies; que les rochers suspendus sur vos

toits, se détournent, en tombant, de vos humbles demeures. Vivez en paix, peuplade la plus heureuse de l'univers.

Nous nous revîmes dans cet état de douceur et d'onction qu'un grand-prêtre n'éprouvoit pas en quittant les autels d'Isis et de Vesta : nous marchâmes sur des lits de fleurs sans prononcer une seule parole. La voix sauvage de nos guides, le bruit de l'Aar que nous entendions de plus près, des rochers pointus qui nous blessoient, nous rendirent à notre existence accoutumée.

Nous nous rendîmes par une route délicieuse à l'œil, mais rude aux voyageurs, au pont de Schoenbogen, formé d'une seule arche, élevé de cinquante pieds ; il pose sur d'affreux rochers ombragés d'arbres. Le fleuve coule avec plus d'impétuosité que le Rhône ; il descend des glaciers de Trifft : en 1762, l'eau s'éleva de plus de soixante pieds, entraîna le pont, ravagea la vallée du Hasli.

Nous obtînmes tous ces détails du plus respectable vieillard : quelle simplicité dans

ses mouvemens ! quel repos dans sa physionomie!

Croyez-vous aux sorciers, aux démons, aux esprits, lui demandai-je ? — Non.

Croyez-vous à Dieu? — Tant que nous pouvons.

Que faites-vous le jour de noce? — On boit, on mange, on danse; tout le reste vient de soi-même.

Etes-vous heureux ? — Sans doute ; nous avons les montagnes pour nos troupeaux, les plaines pour nous, et nos maisons contre l'hiver.

Avez-vous des pauvres? — Pas un.

Et des riches? — Fort peu.

Vos femmes sont-elles sages? — Que nous importe.

Et vos seigneurs de Berne? — Nous n'en entendons point parler.

Quand vous mourez?.... — On nous enterre, me dit-il avec un souris. Adieu: le soleil va se coucher, ma femme, mes enfans et mon souper m'attendent.

Quelle variété dans les scènes, dans les rencontres, dans les hasards de cette journée. Nous retournâmes à nos chars-à-bancs par un bois, de grands arbres, de troncs dépouillés, de petites pelouses de mousse qui couvrent un énorme amas de rochers tombés du Plantanstock. L'Aar se voyoit à travers les feuillages au fond de la vallée que le soleil n'éclairoit plus; ses rayons d'or teignoient le sommet des montagnes.

Il étoit nuit quand nous trouvâmes nos voitures : retour délicieux, murmures de l'Aar, son des clochettes, cris des pâtres dans le lointain, montagnes sombres, fraicheur après un jour brûlant, l'astre des nuits, Vénus, l'étoile du Nord, toute l'armée des cieux nous accompagne.

Nous nous reposions à peine, assis sur un balcon, en face de ce majestueux théâtre et

de ce vaste amas de forêts et de montagnes, couvertes de vapeurs argentées par la lune ; immense tapis d'ombre et de lumière, qui précèdent les glaces et les sommets du Wetterhorn, du Schreckhorn, du Jungfrauhorn, au bruit des cascades voisines, nous rappelant les scènes de la journée ; quand trois jeunes filles chantèrent en partie les chansons du tems passé : le sens de ces chansons étoit nul pour nous ; mais nous étions ravis par un heureux mélange de sons lents et mélodieux ; chaque couplet se terminoit par une note prolongée : les sons de l'orgue, de la musette et de la cornemuse se succédoient, s'unissoient avec une justesse inconcevable.

Ce délicieux concert, le plus simple et le plus touchant que j'aie entendu, nous serra le cœur ; effet matériel auquel nous n'étions préparés que par la douce disposition de nos ames. L'imagination fut nulle, l'impression des sons produisit seule l'espèce de mélancolie voluptueuse que nous éprouvâmes. Chaque note remuoit une des fibres de nos cœurs ; les chants s'interrompoient, mais re-

prenoient après un moment de silence, sans jamais changer de mesure. Des Scaldes exilés de leur patrie, composèrent sans doute ces chants lugubres; je crus entendre les adieux d'une mère à son fils, les soupirs d'une amante abandonnée; ces airs devoient accompagner le sombre convoi des guerriers. L'impression que j'éprouvai subsiste encore en écrivant ces lignes, et je me sens attendri jusqu'aux larmes.

Tous les soirs, ces jeunes filles, assises sur un vieux tronc d'arbre, entourées de garçons, de vieillards et d'enfans, chantent jusqu'au tems de leur sommeil; chacun se retire en silence en bénissant les Syrènes des bois. Nous les fîmes prier de revenir après souper: elles refusèrent absolument le don que nous voulions leur faire.

Nous nous mîmes à table; mais les impressions trop vives de la journée ne nous permirent pas de céder à la faim qui nous pressoit: nos cœurs étoient gonflés, notre respiration gênée; on n'entendoit que quelques mots entrecoupés. S***. se trouva mal; il

revint; silence, douces larmes; nous écoutâmes à peine les chansons qui recommencèrent: nous n'étions plus en état d'entendre, de sentir; nous nous retirâmes.

LE 16 AOUT 1788.

NOUS allâmes voir la chûte du Reichenbach. Les Suédois passent pour les plus beaux hommes de l'Europe; et je crois à la tradition qui fait descendre les habitans du Hasli d'un colonie suédoise: on ne peut voir de plus jolis enfans, des hommes mieux faits, et portant sur le front un plus grand caractère. Ils nous regardoient avec calme, avec une tranquillité majestueuse; semblables à ces douze lions d'Afrique qui virent passer sans se mouvoir les cinq cents naufragés du vaisseau de M. de Surville.

Dans les vergers en pente, près desquels nous passions, les jeunes gens coupoient le foin, qu'avec des rateaux et des fourches de jeunes filles accumuloient en meule; les her-

bes et les fleurs, lancées, agitées par elles, voloient au soleil sur leurs chapeaux de paille, et sur leur sein : elles nous saluoient, nous sourioient, et se remettoient au travail.

Arrêtez-vous pour jouir de l'aspect de Merlingen et de la vallée délicieuse du Hasli, sur laquelle vous plongez avant d'arriver à la cascade de Reichenbach. L'Angleterre ou les vallons de l'Appensel n'ont pas une verdure plus belle et plus colorée. Voyez le lit de cascades desséchées, qui circulent en rubans d'or, au milieu des arbustes et des marbres noirs du mont de Brunig.

Arrêtez-vous sous ces épais ombrages, près de ces fontaines, sur les rochers que vous rencontrez en montant : la chûte d'eau se fait entendre, bientôt vous la verrez dans toute sa richesse; car le soleil se lève et va la colorer : on glisse sur le gazon humide, un affreux précipice vous menace, on s'en approche avec peine; mais son majestueux aspect, le torrent d'ondes, d'écumes et de lumière qu'elle offre à l'œil, le superbe arc-en-ciel, la fournaise de couleur vaporeuse

qui s'élève du bassin qui la reçoit, le site majestueux et sombre qu'elle traverse, étonnent, enthousiasment le spectateur, malgré la multitude de cascades et de torrens qu'il a vus par-tout sur sa route.

Nous entrâmes, en nous retirant, dans la maison d'un paysan, sollicités par le désir de voir de près cinq ou six jolies personnes qui s'y réfugioient en riant. Cette maison est assise sur une pelouse près du chemin qui mène au Reichenbach; de beaux noyers l'ombragent, la terre entièrement couverte d'herbes ou de feuillages, n'offre aux yeux que de la verdure; quelques éclaircis vous permettent d'appercevoir les plus grands paysages dans le lointain.

Nos hôtes nous firent asseoir, nous offrirent du pain et du lait: quelle propreté! le corps de la cabane est de sapin, la boiserie intérieure de planches ornées de quelques filets bien droits et bien polis; l'élevation de la chambre principale est de huit pieds: le lit, placé dans une espèce d'armoire, a des rideaux de toile de lin, rayée de bandes

bleues et blanches; des plats d'étain, quelques bouteilles, quelques ustensiles nécessaires au laitage, seize volumes de dévotion et d'histoire, deux énormes bibles, un calendrier qu'ils marquent tous les jours, une table, quelques bancs, des tabourets de bois, un lit de repos à double oreiller couvert d'indienne presque neuve, un violon, deux fusils et un écritoire sont tous les meubles de cet appartement bien éclairé.

Trois personnes habitent cette demeure, Gaspard Kerahli et ses deux sœurs: l'aînée, grande et belle, se nomme Afraa Staelli; l'autre, svelte et très-jolie, s'appelle Anna Teindler.

Kerahli en entrant nous vit occupés; il s'assit sans nous adresser la parole: c'est un homme de trente ans, grand, bien fait, d'une figure noble et tranquille, un peu basané; ses sœurs sont blanches comme le lys, colorées comme la rose. Sa première question nous étonna; il s'informa de l'état des affaires en France et des querelles des parlemens. M. de S***., conseiller au parlement

de Paris, lui répondit, lui donna de longs détails qui l'affligèrent. « Je fais des vœux « pour la paix de la France, disoit Kerahli, « la guerre civile est affreuse; j'espère que « le besoin d'argent forcera le roi à sagesse. » C'est la traduction littérale de ses expressions. Il parut choqué que des Suisses servissent les volontés arbitraires d'un roi. Il fit l'éloge de Berne, de la douceur, de la justice de ce souverain; mais se plaignit des avocats qui perdent tout. « Jadis nous étions « libres, nous dit-il; nous portions l'aigle de « l'empire sur nos enseignes, présent qui « nous fut fait dans le quatorzième siècle, « par l'empereur, que nous avions aidé à « triompher des Turcs. »

Il nous assura que les peuples du Hasli étoient originaires de la Suède; que six mille hommes, dans les tems reculés, pressés par la famine, s'exilèrent de ce pays; qu'après des combats, des obstacles de toute espèce, commandés par trois chefs élus par eux, toujours vainqueurs, ils demandèrent à l'empereur, par la voix du capitaine Scherisser, une terre qui, par ses sites, leur rappelât le

pays qu'ils avoient abandonné; ils obtinrent le canton qui du nom corrompu de Suède qu'ils lui donnèrent, fut nommé depuis Schwitz; ils s'y multiplièrent.

Une de leurs colonies passa dans l'Ober-Hasli. — Qui peut, lui dis-je, vous avoir fourni ces détails? — Une chanson conservée par nos pères.—La savez-vous?—Nous la chantons souvent. — De grâce ayez la complaisance. . . . Pouvons-nous l'entendre aujourd'hui? — Volontiers.

Ses sœurs et cinq ou six autres amies que la curiosité rassembloit autour de nous, s'assirent en silence avec un air de dévotion: la chanson fut chantée avec recueillement, avec pauses, repos, avec une noble gravité; l'air en est lent, mélancolique.

Nous apprîmes qu'elle est imprimée; que de supplications j'employai pour l'avoir! le village voisin fut consulté; on sut qu'il en existoit un second exemplaire; la douce Anna Teindler pressa son frère et sa sœur de me la donner; elle obtint ce sacrifice. Les

payer en argent, notre guide en rejeta l'idée : j'avois une cravatte de la batiste la plus belle, je suppliai Teindler de l'accepter; j'avois une canne à épée dont je fis présent à Kerahli; sa sœur aînée consentit avec peine à recevoir un beau mouchoir que je lui donnai. Kerahli s'étoit éloigné, je le vis revenir avec un long bâton ferré, qu'il me supplia d'accepter; je ne me fis pas presser; je m'en servis dans mon voyage, il m'a sauvé la vie peut-être. Je le conserve comme un monument de simplicité, de reconnoissance et d'amitié : il sera dans mon cabinet à côté du cœur d'or, des fleurs, du sifflet, du cercle d'écaille, des cheveux, des lettres brûlées, du petit amour de Jean de Boulogne, d'une bague, de la boîte de vinaigriot, des vers, du noyau de cerise, etc., les seuls trésors que j'apprécie.

Enchantés de ces bonnes gens, nous les quittâmes à regret en leur serrant la main; nous leur souhaitâmes toute la prospérité, tout le bonheur qu'ils méritoient. Etes-vous heureux sur la terre? — Autant qu'il soit possible de l'être : ce furent les derniers

mots qu'ils prononcèrent. Nous partîmes.

L'habillement des femmes du Hasli est composé d'un long jupon attaché sous le sein, d'un corset sans manches; leurs bras sont recouverts d'une chemise large et plissée ; elles portent un chapeau de paille, orné communément d'un ruban noir ; leurs souliers sont plats; un fichu blanc couvre leur sein : le jupon qui cache leur taille n'est nullement avantageux.

Nous traversâmes une seconde fois le lac de Brientz : ses rives sont plus sauvages que celles de Thun; ses eaux paroissent moins pures que celles de Genève. Nous descendîmes dans une prairie délicieuse au pied du Nachthal. La cascade du Battenberg est aussi jolie que celle du Dorfbach. Nous arrivâmes fatigués à Thun.

LE 17 AOUT 1788.

REPOS, promenades, conversations, inquiétudes sur la santé de Mme. d'A***. Je dessinai la partie de la ville qui s'élève en amphithéâtre sur la croupe d'un mont pittoresque et la superbe vue sur un cahos de monts boisés et de glaciers éloignés, de prairies, d'eaux et de vergers, dont on jouit à l'auberge de Thun. Nous étions à Berne à sept heures du soir.

LE 18 AOUT 1788.

JE visitai le cabinet du ministre Wittenbach; il réunit des minéraux, des marbres, des insectes, etc. On ne peut être plus poli, plus complaisant que ce galant homme; sa femme, douce, modeste et d'une jolie phy-

sionomie, berçoit son enfant, entouré de cristaux, de stalactites et de tous les produits de la Suisse.

Je revis les travaux de M. Frendenberg, ses costumes, ses Chanteuses du mois de mai : il possède une esquisse de Rubens, mal dessinée, belle de couleur: l'onde qui meurt aux pieds d'Andromède, le manteau pourpre qui la couvre, sont du plus beau coloris. Quelles jambes détestables! devoit-on offrir aux yeux ces os demi-décharnés, indices dégoûtans des ravages que le monstre a déja causés.

Ce peintre agréable connoît son art, en parle avec principes, avec sagacité; fidèle à la nature, il la consulte sans la copier servilement; il blâme l'allégorie, et condamne dans ses tableaux, toute action dont le motif ou la cause ne sont pas indiqués au spectateur.

Nous allâmes le soir chez M. Sonnenschein, sculpteur estimé; il a modelé l'arc de Constantin avec beaucoup d'intelligence;

le buste du colonel Stack fait après sa mort, est d'une inconcevable vérité ; un Berger couché sur des ruines, offre à la sculpture un groupe agréable, ingénieux ; mais l'amas de chapitaux, de colonnes tronquées, de frises, etc., qui le supportent, le font disparoître ; l'accessoire détruit le principal : Sainte Cécile m'a plu malgré sa figure trop âgée, les plis trop tracassés de ses draperies, les détails trop multipliés de sa longue chevelure ; sa pause est belle et simple.

Sa Léda est froide, trop grave ; ce sujet d'ailleurs est bien conçu, bien exécuté, traité avec décence, avec modestie.

Nous vîmes dans son attelier un David portant la tête de Goliath ; les Juifs qui l'accompagnent sont vêtus en Flamands ; on n'employa jamais un plus beau coloris.

Je retournai chez M. Richter voir le portrait original qu'il a fait de Gessner. Gessner avoit cet œil vif qui s'applique à tout, une bonté, une douceur inconcevable dans l'attitude et la physionomie, peu de noblesse et

de régularité dans les traits : M. Richter achevoit une belle vue du lac de Genève que je me procurai dans la suite.

LE 19 AOUT 1788.

NOUS allons quitter Berne; je viens d'en revoir les promenades, les remparts si bien entretenus, les gazons verts si monotones, les environs, spectacle grand et noble, mais d'une gravité qui m'attriste.

Nous traversâmes le plus beau pays de la Suisse, le plus peuplé; nous étions à Morat à deux heures et demie.

Le lac de Morat est plus long que large; il communique avec celui de Neufchâtel par la rivière de Broye; ses rives ne sont pas élevées; rien de pittoresque n'arrête la vue : c'est une nappe d'eau de deux lieues de long, sur une de large; l'éternel Jura étend son

tapis noir au fond de ce plat paysage. Ce pays cependant est bien cultivé; il dépend de la république de Berne.

On sait qu'en général la Suisse est gouvernée par une aristocratie fort sage; un certain nombre de privilégiés possèdent en paix une autorité sans limites; contens des jouissances de l'orgueil et de la fortune qu'ils peuvent tour à tour se procurer dans les baillages; adroits à cacher leurs moyens et leurs monopoles; vantant avec excès la liberté de leurs sujets; servis par leur simplicité, par l'espionnage et le degré de médiocrité qu'ils savent entretenir dans les beaux-arts et dans les esprits; ils sont parvenu à persuader aux bons Suisses qu'ils sont heureux et libres. Mais il leur est défendu de se procurer des grains à bon marché chez l'étranger; mais on les emprisonne à volonté; mais les Bastilles y sont communes; mais les charges sont réservées à quelques familles, sans que la masse des nationaux puisse les posséder; mais il existe une immense ligne de démarcation entre leurs excellences et le peuple, etc. etc. etc.: si la liberté subsiste

avec ces entraves et cette inégalité, je n'en ai qu'une fausse idée.

Nous vîmes le soir le fameux monument de Morat et la chapelle où l'on conserve encore les os des Bourguignons vaincus le 22 juin 1476. Charles le Téméraire les commandoit; son armée fut entièrement détruite par les troupes confédérées des Suisses. Puissent de tels monumens répandus sur la surface du globe épouvanter les conquérans et relever l'audace et le courage des amis de la liberté! puissent le mépris et le ridicule, puissent les anathêmes de l'histoire moderne et de la raison à son aurore, prévenir tous les maux que nous préparent ces préjugés chevaleresques, enfantés par la barbarie, entretenus par l'ignorance, fomentés par les éloges des historiens et des poëtes des tems passés!

Après cette déclamation, que j'écrivis sur la fenêtre de l'ossuaire, nous partîmes pour Avanches.

LE 20 AOUT 1788.

Il est certain qu'une colonie romaine s'établit dans cette ville; l'histoire et les monumens l'attestent: les mosaïques qu'on y trouve assez communément ont été peu soignées par messieurs de Berne. Le lord Northampton, en faisant fouiller sur les ruines de cette ville, découvrit des bains curieux. Leurs excellences firent cesser ses travaux et combler l'excavation déja faite, pour s'exempter d'acheter le champ qu'on offroit de leur vendre.

L'amphithéâtre est couvert d'un jardin fruitier, formé de terres de rapport: la superbe colonne de marbre blanc qu'on voit à quelque distance de la ville, est au milieu d'un champ de tabac, sans qu'aucune barrière la mette à l'abri des injures du tems ou de l'insouciance des laboureurs.

Des frises, des corniches du plus beau tra-

vail, servent de banc près de l'église, et reçoivent les insultes des enfans, qui s'amusent à les briser. Chaque étranger emporte un fragment de la marqueterie des bains, sur laquelle on étend des liasses de tabac et des fêves.

Cette marqueterie, d'un assez grossier travail, ornée de losanges, de dessins à la grecque, de triangles, de figures regulières et variées, offre pourtant aux curieux des rapports intéressans, des fragmens de costumes, une tête de soleil rayonnante, des bras rompus portant une patère, des ornemens qui serviroient avec tant d'autres monumens à l'histoire de l'art dans les Gaules, à caractériser le mélange qui s'opère quand les idées mythologiques et civiles des Romains s'unirent à celles du peuple qu'ils venoient de subjuguer.

Mais qu'importe à leurs excellences, qui préféreront toujours le doux jus de la treille et les vapeurs du tabac, à des pierres muettes pour eux, à l'étude de l'antiquité qui force à d'autres études, et qui croient qu'une

léthargique ignorance convient aux peuples qu'ils endorment.

On m'assura que dans le champ d'Abraham Blanc, on voyoit un pavé de marqueterie, représentant une déesse des bois, ayant sur sa tête une espèce de bonnet; elle est assise, elle joue d'un instrument qu'on ne put me faire connoître, et paroît arrêter des oiseaux qui l'écoutent, etc.; c'est un Orphée, une Muse, une des déesses de nos pères. Ce pavé curieux est encore recouvert d'une terre ensemencée.

Ce malheureux village d'Avanches s'enrichiroit aux frais des étrangers, si les Bernois permettoient qu'on recherchât les dépouilles de l'antiquité pour les offrir à la curiosité. L'ami des arts n'éprouveroit plus un serrement de cœur en parcourant les débris qui, par leur magnificence, attestent la grandeur passée de cette ville, et la petitesse sauvage de ceux qui la gouvernent aujourd'hui.

On me fit parcourir, de l'œil, la grande

enceinte de la ville quand elle étoit dans sa splendeur ancienne. On m'assura qu'on voit encore à des pans de murailles les anneaux où s'attachoient les bateaux quand les lacs de Bienne, de Neufchâtel et de Morat réunis, formoient une des plus grandes nappes d'eau de la Suisse.

Nous arrivâmes à Payerne à quatre heures et demie. Les environs de cette petite ville sont champêtres, variés; ils contrastent avec l'amas de rochers et de montagnes que nous avions admirées dans la vallée de Lauterbrun et dans la Savoie. On respire ici l'air de la France; on se croit transporté dans la Tourraine ou dans la Normandie.

Nous errâmes jusqu'au coucher du soleil sur des sentiers de gazons et de fleurs; nous nous reposâmes sous un chêne énorme, au milieu d'une riche prairie et sur les rives de la Broye; la nuit nous ramena lentement à la ville, occupés de distractions, de réflexions, de subtilités dignes des Scuderis et et des Lacalprénèdes; froides et détestables

dans un livre, mais délicieuses dans la bouche d'une femme aimable et jolie.

Le spectacle alloit commencer: les neuf enfans d'un pauvre homme et d'une pauvre femme, enveloppés de serviettes et de papier doré, exécutoient la mort de Malborough: le théâtre posoit sur deux barriques; trois draps percés formoient les décorations; un rideau blanc servoit de toile, et mon valet de chambre faisoit orchestre en jouant des ponts-neufs et des contredanses. Toute la noblesse de Payerne et les messieurs des environs, écoutoient avec attention et s'écrioient de tems en tems *bravo:* on s'enivroit gaiement autour de nous; la directrice fouetta dans la coulisse un de ses enfans qui ne savoit pas son rôle: il mêla tristement ses cris à la pompe funèbre de Malborough.

LE 21 AOUT 1788.

La route de Payerne à Yverdun n'est ni belle ni pittoresque; elle est agréable et variée. Avant d'entrer dans cette dernière ville, on apperçoit une superbe allée de marronniers, beaucoup plus longue, aussi large que celle des Tuileries : une immense allée de tilleuls, la joint par son extrémité la plus éloignée et descend jusqu'au bord du lac. Ces deux promenoirs sont plantés dans une vaste et riche prairie : le lac de Neufchâtel se montre d'ici dans toute son étendue; les monts qui l'encernent ne sont pas élevés, ils descendent à perte de vue, et forment dans le lointain, en se rapprochant, une espèce de hâvre qui s'unit avec les nuages et le ciel.

La ville d'Yverdun est propre et bien bâtie; les clochers et les tours vus au milieu de grands arbres, se présentent sous mille aspects variés, quand vous vous promenez

dans ses rians alentours : les campagnes voisines sont fécondes et bien cultivées. Que de châteaux, de villages, parent les environs du lac ! la ville de Granson et Concise en embellissent sur-tout le paysage.

Je n'oublierai jamais la délicieuse et mélancolique promenade de cette soirée; notre conversation avec Mmes. de R***., D***., A***. et M. de S***. leur frère; elle dura six heures, tour à tour animée, spirituelle, philosophique et sentimentale. La santé de Mme. D***. s'affoiblissoit de jour en jour; elle avoit résolu d'aller se reposer à la campagne, sur les bords du lac de Genève. Le moment d'une séparation pénible s'approchoit. Adieu, femmes adorables, adieu; je vais avec votre frère et K***. continuer le voyage de la Suisse; je verrai des glaces, des montagnes, des lacs, des prairies, des vastes scènes; mais ces tableaux sans vous seront froids, tristes, inanimés. — Adieu, M. D***.; adieu, M. de C***.; adieu, S***., dont les amours et les enfantillages nous ont si souvent amusé : adieu.

LE 22 AOUT 1788.

Ce jour de tristesse et de séparation fut marqué de noir sur mes tablettes.

Nous partîmes, MM. de S***., K***. et moi, suivis de deux domestiques. On voyage sur les bords du lac; la route est triste; je vois jaune peut-être. En approchant de Neufchâtel, beaux vergers, nombreux troupeaux, grands aspects des glaciers de Savoie. Le soir, orage épouvantable; un sillon de lumière traverse le lac; les monts sont éclairés par des rubans de feu : le bruit des vents et celui du tonnerre sont répétés par les échos lointains.

LE 23 AOUT 1788.

La ville de Neufchâtel est petite ; ses vins estimés, des manufactures de coton, de toiles peintes, font la base de son commerce.

Nous partons pour l'île de Bienne ; le lac de Neufchâtel a dix lieues de long, sur trois, ou deux et demie de large. Sa plus grande profondeur est de soixante toises.

L'esplanade du Crest établie sur un long rocher, décorée d'allées, d'arbres en fer à cheval, tapissée d'un beau gazon, offre aux Neufchâtelois une promenade fraîche, agréable, au milieu des eaux : on y monte par un escalier commode.

Les bords rians qui conduisent à Saint-Blaise, des villes du canton de Fribourg, du canton de Berne, Yverdun dans les beaux

jours, et des glaciers en embellissent l'horison.

Les rives du lac sur la gauche sont enrichies des plus jolies fabriques, de maisons sur le bord de l'eau, de clochers perdus dans les feuillages ou de châteaux placés sur les collines.

L'aspect du village de la Coudre, de l'abbaye de Fontaine-André, au milieu des bois; d'une maison placée sur le sommet du Chaumont, est délicieux.

Près de la Coudre, que de vignobles et de maisonnettes; j'aime sur-tout le bourg de Haute-Rive à deux cents pas du rivage, et le village de Saint-Blaise qui s'étend sur les bords de l'eau: l'ouest, vû de trop loin, n'offre aucun détail; il est surmonté de rochers éloignés.

Nous entrons dans la Thielle; elle verse les eaux du lac de Bienne dans celui de Neufchâtel: ses rives sont vaseuses. Nous ne voyons plus que le ciel, l'eau qui nous

porte, l'homme qui nous traîne à la cordelle et les roseaux.

Le tems est orageux, sans vent; la fraîcheur de la rivière tempère la chaleur qui seroit insupportable. Le calme endort mes compagnons. Je n'entends plus que le clapotement de l'eau sur l'avant du bateau.

Que de pensées, que de sentimens m'ont assailli; une heure s'est à peine écoulée, amitié, souvenirs, douce mélancolie, douces larmes, vous m'oppressâtes. — Etat moyen entre l'extase et le délire, je n'essayerai pas de vous peindre.... Le pont de Saint-Jean, contre lequel nous heurtâmes, me tira de ma léthargie. Nous voyons à travers les roseaux et les saules, les toits du village de Landeron: les terres sont basses.

Nous entrons dans le lac; des vapeurs en couvrent les rivages; le vent se lève, il nous entraîne; nous courbons les roseaux qui bordent l'île de Bienne: un port formé de gros quartiers de pierres, protégé par une jetée, couvert d'arbres, entre des prairies et des

vergers, nous sauva du danger réel qui nous menaçoit.

C'est dans cette île que l'inconséquent et sublime Jean-Jacques, habita pendant deux mois occupé de botanique, du ciel, de revêries et de jeux d'enfans. Heureux par les brillans tableaux de son imagination, par les doux mouvemens de son ame et par l'éloignement des hommes. Les eaux limpides du lac, le jeu des nuages, les sinuosités des monts dessinées sur un ciel d'azur, la lumière argentée de la reine des nuits perçant les ombres de la forêt, une nourriture simple et sa servante suffisoient à son bonheur. Point de curieux, point de rois, point de gens de lettres, point d'archevêque de Paris, ne l'obsédoient dans sa retraite. Débarrassé pour un moment de l'attitude d'un grand homme, du soin de sa réputation, du vain désir de l'immortalité, il jouissoit de la nature, d'une vie simple et du repos. Il ne voyoit jamais dans les mouvemens de son hôte, le projet de le perdre ou de l'humilier: les fantômes qui le tourmentèrent toute sa vie, ne s'offroient plus à son esprit timide:

il jouissoit, pour la première fois, de toute l'extension de son ame, de sa force et de sa santé; aucune distraction ne l'arrachoit à la sensation du moment, au projet du lendemain; il savouroit la vie *goutte à goutte,* la prolongeoit en la détaillant: la brutalité du gouvernement bernois détruisit en un instant son bonheur; on l'obligea de quitter sa retraite. Il fut livré par cet acte d'intolérance, à cette existence inquiète, pénible, soupçonneuse, qui l'accompagna jusqu'au tombeau. Mais il conserva le doux souvenir de l'île de Bienne qu'on retrouve souvent dans ses écrits.

Aucun lieu sur la terre n'est plus propre à la retraite que cette île délicieuse, si variée dans sa culture et ses aspects. Sa forme irrégulière est oblongue; les rives garnies de prairies, de vergers, de vignobles et de bosquets, sont dominées par un tertre qui s'élève en pente douce jusqu'à la forêt qui le couronne: au milieu de cette forêt est un pavillon octogone d'une forme assez élégante pour qu'elle surprenne le voyageur. La jeunesse des environs s'y rassemble, sur-tout

dans le tems des vendanges : des arbres énormes, des allées regulières, des sentiers où l'on peut se perdre, toute l'aimable variété de la nature ; dans les bois, fleurs odorées, chants des oiseaux, jeu des eaux, du soleil, aspects sublimes, tout se réunit pour charmer l'habitant de l'île de Bienne.

Elle est abandonnée à dix personnes qui la cultivent, et vivent dans une longue grange surmontée de quelques appartemens : on m'a dit que M. Duperron de Neufchâtel en avoit voulu faire l'acquisition; s'il pouvoit la soustraire aux pattes de l'ours, tous les amis du repos, des lettres et de la philosophie qui voyagent en Suisse deviendroient ses sujets pendant quelques mois de l'été.

Je fais grâce au lecteur des détails de cette journée, et des folies auxquelles nous nous livrâmes : les anses, les caps, les promontoires furent nommés du nom de nos amis ; des vers, des hymnes, des libations, nous occupèrent si long-tems, que, battus par les vents et des lames effrayantes, nous ne pûmes arriver à Saint-Blaise qu'à minuit et

demi : nos bateliers refusèrent d'aller plus loin, le danger étoit évident ; nous fîmes le reste de la route à pied, dans une obscurité profonde, sur un terrain mou et glissant, sous une pluie d'avalasses ; éblouis par l'éclair, égarés par un maudit guide, nous n'arrivâmes à Neufchâtel qu'à trois heures et demie du matin.

LE 24 AOUT 1788.

A cinq heures, nous étions en char-à-banc; nous partîmes pour le Locle et la Chaux-de-Fonds. Quel chemin ! le saut des roues est souvent de quinze ou dix-huit pouces : comment, au milieu des rochers, ces frêles voitures ne se rompent-elles pas ?

L'humidité rendoit la route, au milieu des bois, fraîche et délicieuse ; le soleil ne pénètre que tard dans ces vallées.

Nous nous arrêtons sur un mont, près du

village de Genova ; vues de montagnes noires et des plaines du Val-de-Ruz. Quelle culture ! vingt-quatre villages sont sous nos yeux, le lac de Neufchâtel ne paroît qu'un étang ; on voit d'ici les glaciers de la Suisse. Je ne peux qu'indiquer les masses d'un aussi vaste tableau : prairies nombreuses, champs de bleds, tapis de couleurs bleues et jaunes, sapins épars, bois de sapins ; tout annonce au voyageur la richesse, l'abondance et le bonheur des paysans. Ménagés par le roi de Prusse, souverain de ces contrées, ils ne paient que le onzième de leur récolte sur le bled, l'orge et l'avoine ; le reste des denrées est exempt d'impositions.

Fontaine est après Vallengin le village le plus considérable de cette route. J'ai sous les yeux la plaine de Vallengin ; ses habitans ont de beaux privilèges : pour quatre baches par an, ils peuvent s'établir à Berne.

Nous approchons du sommet du Jura ; quelques sapins épars au milieu de rochers brisés, des herbages jaunes et le ciel, sont les seuls objets que nous appercevons. De

ce sommet on voit, à l'ouest, la principauté de Porentrui, amas de montagnes du troisième ordre et quelques parties de la France.

L'éternel, l'ennuyeux Jura qui coupe si tristement l'horison de la Suisse, est aussi varié dans ses détails qu'il est monotone dans ses masses. Le Locle et la Chaux-de-Fonds offrent un nouveau pays, un nouvelle nature.

Imaginez une petite province formée de montagnes, moins élevées pourtant que celles que j'ai décrites, entièrement couvertes de sapins, coupées de torrens, de ruisseaux qui se réunissent dans les vallons. Les arbres brûlés, déracinés dans les plaines et sur la croupe des montagnes, laissent à découvert des tapis verts, coupés de maisons blanches, couvertes d'ardoises et bien bâties. Ces maisons éparses ont près d'elles un jardin, renfermé par une haie vive, ou plus souvent par des planches de sapins, croisées en losanges. La forêt de sapins toujours subsistante, encadre ces plaines dans une vaste bordure noire.

C'est dans ces retraites que l'industrie travaille à ces milliers de mouvemens de montres, d'instrumens, de pièces mécaniques qui se répandent dans l'univers : l'aisance et l'abondance existent dans un pays qui ne nourriroit pas ses habitans; mais le luxe et les mœurs de la France y pénètrent, on n'y voit pas le costume et la simplicité qu'on désire dans ces lieux écartés : le François corrompt tout dès qu'il se montre; il communique ses folies, comme la peste, par le moindre contact : dans son adolescence et dans sa force, il répandra par-tout ses lumières et la raison. — Attendons.

La monotonie des grands bois de sapins est quelquefois coupée par des champs, des vergers, des groupes d'arbres. Souvent le pourpre du sorbier des oiseaux, le rouge de l'épine-vinette, l'incarnat de la pomme et le vert délicat du poirier, se mêlent à ces grands tapis d'un vert-noir, qui, vus long-tems, attristeroient et porteroient à la mélancolie.

Après un dîner fait à la Chaux-de-Fonds,

nous allâmes voir le curieux moulin du Cul-des-Roches : l'eau des fontaines, quelques ruisseaux réunis pénètrent dans d'immenses crevasses formées de rochers entassés : c'est dans ce vaste souterrain, il y a cent cinquante ans, qu'un industrieux paysan établit trois moulins : l'eau se perd dans un gouffre. La hauteur de la caverne est de trois cents pieds.

Le prince Edouard d'Angleterre sortoit de cet antre quand j'y descendis. Le meûnier Matthey me dit gaiement : « Le prince « s'il eut pu m'entendre, eût connu mon « moulin ; mais messieurs de la Chaux-de-« Fonds vouloient l'instruire, il ne sait rien. » Sur son moulin, consultez le meûnier.

On coupe une montagne voisine pour y pratiquer un chemin : par cette opération, le voyage en France sera moins long et plus facile ; j'allai visiter ces travaux, et dans un fond borné, romantique, au milieu de sapins, de rocs, d'arbres croisés, je vis les eaux du Doubs et quelques champs de la Franche-Comté.

La nuit nous offrit un curieux spectacle; celui de mille lumières éparses au milieu des sapins sur un immense tapis noir.

Nous couchâmes au Locle, dans l'hôtel où le prince Edouard et sa suite se livroient à la gaieté bruyante des repas anglois. Une vapeur de rhum et de citron parfumoit nos appartemens. Près de ma chambre une femme accouchoit : à droite, sept à huit laquais s'enivroient : quel v carme! mon sommeil est remis à demain.

LE 25 AOUT 1788.

NOUS montâmes, par une route assez difficile, toujours au milieu des sapins; nous descendîmes par une pente rapide auprès du lac sur les rives du Doubs. Ce fleuve coule lentement : un marinier nous offrit son bateau; nous l'acceptâmes.

On pénètre dans de vastes salles, en-

tourées de rochers couronnés d'arbres ; les uns portent les traces des anciens niveaux ; d'autres sont suspendus sur l'abyme et menacent de vous engloutir. Vous ne voyez que ces murs pittoresques, l'onde et le ciel. L'eau paroît immobile, aucun vent n'en peut agiter la surface ; aucun oiseau ne vit dans ce lieu sombre ; nul animal ne peut y pénétrer : c'est la demeure du silence.

Ces salles immenses ou plutôt ces petits lacs, dont on ne devine point l'issue, sont au nombre de six. L'imagination et l'histoire en ont consacré les anses, les grottes et les rochers : on y voit la roche de Zibet ; près d'elle une jolie femme se noya, elle se nommoit Isabelle. — Un antre énorme est l'asyle des sorciers ; une des portes de l'enfer ; on y tire des coups de pistolet que l'écho répète avec un bruit épouvantable. — J'y vis la tête énorme de Calvin : c'est un rocher très-élevé ; le cou, les épaules, le nez, le menton, sont bien marqués, dans une exacte proportion. Les querelles des protestans et des romains qui, sur ces frontières, excitèrent de vives disputes et firent couler des

flots de sang, seront indiqués aux races futures, par ce monument naturel. « De pa-
« reils rochers figurés donnèrent naissance,
« dit Pausanias, à l'histoire de Niobé; » et produisirent dans la suite le chef-d'œuvre qui représente sa famille. Que de fables ne créèrent-ils pas en Norwège? Lisez Olaüs Magnus; voyagez en Ecosse, en Irlande, en Bretagne, vous y verrez ces rochers consacrés par l'imagination: deux pierres peintes en rouge représentoient jadis la terre mère et le ciel producteur : descendez la rivière de Blavet, on y remarque deux de ces pierres teintes en rouge, mais sur lesquelles la barbarie du moyen âge a figuré des bouches et des yeux : on les nomme *le petit bonhomme* et *la petite bonne-femme* : c'est l'emblême de la génération, de l'union du ciel et de la terre, de l'humidité et du chaud, du soleil et de la lune; et dans les tems postérieurs d'Isis et d'Osiris, de Saturne et de Rhéa, de Jupiter et de Junon. Les traces des rêves de l'homme sont éternelles comme le monde.

Un immense tombeau, ayant trois assises

de rochers pour base, espèce d'urne de forme étrusque, orné de moulures regulières et parallèles, fermé par un couvercle triangulaire, au sommet duquel s'élève un beau sapin, me frappa tellement que je le pris pour un ouvrage de main d'homme. J'étois en garde contre toute illusion; je le dessinai de trois points différens; mes compagnons m'imitèrent; nous obtînmes toujours le même résultat. Ne soyez pas surpris de trouver quelquefois dans les grandes masses ces jeux du hasard, si communs dans les agates, dans les racines chinoises, dans les coraux et les pierres de Florence.

Nous arrivâmes au saut du Doubs; il n'est pas très-élevé, mais la nappe d'eau qui tombe est large et d'un épais volume. Le site est un amas d'assises de rochers dépouillés, surmontés d'une maisonnette entourée d'arbres. Le bruit de cette cataracte est répété par les échos; elle tombe en bouillonnant dans un bassin qu'elle a creusé. Rien de sauvage comme ce lieu, je me crus dans la Thébaïde, sur les côtes de l'Amérique, dans ces déserts où je me suis dit quelquefois : « Tu

« portes le premier un pied profane dans ces « retraites des Nymphes et des Amadria- « des. »

Pardonnez-moi ces retours vers les divinités passées du paganisme : on aime à répéter les leçons de l'enfance.

L'eau, les montagnes, la rosée, la pureté de l'air, les secousses du char-à-banc, nous donnèrent un appétit dévorant. Nous traversâmes les vallées de Locle; toute maison, de loin, nous paroissoit une auberge; nous appelions un cuisinier, il ne sortoit qu'un horloger. Nous n'arrivâmes qu'à trois heures et demie à la Tourne : ce petit village est à quelques lieues de Neufchâtel ; le dîner de Lucullus, de Trimalcion, du feu maréchal de Biron ne vaut pas celui de la Tourne.

Le hasard nous conduisit à travers de bocages et d'un tapis de marguerites, au plus beau point de vue de ces contrées ; les livres ne l'indiquent pas; j'engage les voyageurs à s'y rendre.

La montagne est très-élevée. Nous avançâmes par un pont naturel, large de dix-huit pouces, ayant des précipices de quatre cents pieds des deux côtés, sur une espèce de tablette : elle est à plus de huit cents pieds d'élévation sur la plaine où l'œil plonge sans que rien le repose : on connoît le genre de sensation que cet effet procure. Après quelques momens nécessaires pour se rassurer, pour donner de l'à plomb à son ame, si j'ose ainsi parler, quelle immense étendue vous pouvez détailler. A vos pieds vous comptez vingt-quatre villages, épars sur des prairies, près de champs cultivés avec tout l'art du jardinage; cette campagne est coupée par des chemins, des haies et des ruisseaux; le lac de Neufchâtel en reflète l'image. A gauche s'élève en talus, jusqu'au mont de Moïse, le Val-de-Ruz et vingt-quatre villages, une partie du lac de Bienne, les lacs de Neufchâtel et de Morat remplissent le fond de ce tableau. Les terres au sud forment un bel amphithéâtre : les campagnes de Berne, de Fribourg, si riches, si fécondes, si variées, s'étalent sous votre œil; il n'est arrêté que par les glaciers du Valais,

par le Mont-Blanc et par le ciel. Imaginez le jeu des eaux, des masses d'ombre et de lumière, que le coucher du soleil répand sur ce vaste tapis, et la variété des couleurs que ses rayons versoient sur cette prodigieuse étendue.

Nous repassâmes avec inquiétude sur le pont étroit et dangereux à l'aide duquel nous étions arrivés sur la tablette de Tourne. On nous pressoit de partir, et nous allions manquer un effet singulier, celui d'une montagne voisine au sommet de laquelle nous courûmes : elle forme un pain de sucre ; son ombre traversoit les campagnes, le lac de Neufchâtel et couvroit la ville de Morat; on suivoit les côtes du cône qu'elle traçoit sur un espace éclairé du soleil ; avec un telescope nous eussions vu peut-être notre ombre se mouvoir sur les toits ou le clocher de cette ville, éloignée de six ou sept lieues.

Quels contrastes, quelles jouissances dans cette journée : l'aspect sauvage du Doubs, les belles vallées de Vallengin, les gazons et les

sapins du Locle, et la vue sublime des tablettes de la Tourne.

Nous arrivâmes assez tard à Neufchâtel.

LE 26 AOUT 1788.

NOUS allâmes dîner à Bienne, chez le capitaine, le conseiller, l'aubergiste, M. Visard. Il nous fit voir avec complaisance les promenades, la fontaine, la salle d'audience de la ville capitale dans laquelle il jouit d'une triple considération : il nous montra la belle maison qu'occupoit le comte de Cagliostro. Je saluai l'île de Bienne, les rians environs du lac, la jolie ville de Nidau, et partis pour Soleure.

La route de cette journée est agréable, mais n'offre rien de très-marquant : le terrain des environs de Soleure paroît fécond; l'aspect du sombre Jura me blessoit un peu moins ; mon imagination y plaçoit des val-

lons aussi fertiles que ceux qui m'avoient enchanté la veille en le parcourant.

LE 27 AOUT 1788.

SOLEURE est jolie, bien fortifiée, fort petite : elle ne fut pas bâtie par *Abraham*, dit avec sagacité M. C***.

La cathédrale de cette ville est l'objet le plus curieux qu'on y voie; elle est d'une architecture assez noble et du dessin de Pizani : sa façade est d'ordre corinthien surmonté d'ordre composite. L'intérieur de cette église est grand, simple, bien éclairé : le tableau du chœur, qui représente Saint-Thomas introduisant son doigt dans la plaie de Jésus-Christ, dégoûte autant par la barbarie du dessin que par la barbarie du sujet.

Messieurs de Soleure ont étendu sur l'espèce de marbre poli dont ce temple est construit, une teinte de chaux blanche qui le

déguise entièrement. Ce trait de goût me rappelle ces deux belles colonnes de granit que des paysans de la Basse-Bretagne, firent teindre en jaune, et la querelle qu'ils firent au barbouilleur qui peignit la voûte de leur chapelle : il crut imiter la nature en mettant des étoiles d'or sur un fond d'azur ; messieurs les marguilliers s'emportèrent : les fonds sont faits, la paroisse est riche, nous voulons un ciel d'or et des étoiles bleues.

Pour arriver à la platte-forme sur laquelle l'église de Soleure est bâtie, on monte plusieurs degrés : je fus infecté de l'odeur cadavereuse qui s'exhale du cimetière placé sous cette platte-forme; elle s'étend jusqu'à l'auberge voisine. Que le bien a de peine à se répandre ! Comment peut-on souffrir encore, dans l'intérieur des villes, ces foyers de fièvre et de peste ?

On voit en montant au clocher, deux fragmens de colonnes curieuses pour un antiquaire : elles sont d'une pierre polie, d'une espèce de marbre grisâtre. Leur hauteur est

de six pieds, leur diamètre de dix-huit pouces : deux piédestaux les supportent ; une enveloppe de tôle les défend des injures du tems. Consacrées par le respect public, dans les siècles les plus reculés, elles échappèrent aux proscriptions du catholicisme. Dans le moyen âge, elles furent placées à l'entrée de la vieille église, dédiée à Saint-Ours et à Saint-Victor, comme la nouvelle. Dans les siècles du paganisme, elles étoient élevées sur la colline d'Hermès, voisine de Soleure : c'étoit l'emblême de Mars, c'étoit l'Irmensul des Saxons.

Voici l'inscription qu'on lit auprès de ces colonnes :

Geminas hasce columnas paganismi tempore, in vicino colle Hermetis, qui etiam nunc Vernacula lingua Bnrucnurbink appellatur, Martis et Hermetis gentilium Deorum idolis suppositas patrum quo nostrorum memoria cum princeps pacis Martem suppressit et verbum caro factum, Jovis verbum compescuit, subverris diabolicis simulacris expiatas et huc translatas

ut posteriatis beneficii erga Deum essent memores.

S. P. Q. Salod.

Novis in locum longa seculorum serie colapsarum substructis basibus pro Marte D. D. sabaolh, et pro nato Maia filio Maria voto meliore D. D.

Tous les voyageurs vont visiter l'hermitage des Croix, à près d'un mille de Soleure : on trouve sur la route une petite chapelle; près de là est un tombeau que mon guide me dit être celui de Jésus-Christ. Il est d'une assez jolie forme, isolé; sa base porte sur un gazon, des arbres l'environnent et l'ombragent : peut-être indique-t-il la place où deux preux chevaliers se disputèrent une maîtresse : deux guerriers sculptés sur la principale face du tombeau me le firent conjecturer.

Dans les monumens sans inscription, le voyageur a droit de voir ce qu'il lui plait : si quelque dévot me succède, je lui permets d'y voir la ressurrection. « Vous avez une

« patère, disoit un jour l'abbé Chopi au duc « de Chaulnes, qui peut me servir à prou« ver que Vesta n'est autre que Vulcain. » — « Mais, lui dit le duc, c'est Minerve que « vous allez copier. » — « Cela peut être, « mais attendez ma dissertation. »

Ces métamorphoses n'étoient pas difficiles à ce bon antiquaire, qui vouloit démontrer dans un ouvrage immense que les croîx marquées dans les monumens de l'Etrurie, de l'Egypte et de l'Ethiopie, n'étoient que l'emblême prophétique de la passion de Jésus-Christ.

L'hermitage de Soleure est établi dans une gorge, entre deux rochers séparés qui laissent appercevoir, dans le lointain, des champs cultivés, des bois et le Jura. Ces rochers sont couverts de beaux arbres, au milieu desquels s'élève un modeste clocher; leurs branches semblent s'avancer pour mettre à l'abri du soleil, les chapelles et les cellules de l'hermite rangées sur deux lignes au fond de la vallée. La solitude de Fribourg pourroit appartenir à des druides, aux brach-

manes, aux gymnosophistes; celle de Soleure a tous les caractères de la catholicité la plus abandonnée. La première chapelle est dédiée à Madelaine : cette sainte est couchée, tient sur son cœur un crucifix; une tête de mort est à côté d'elle; une auréole d'or luit autour de sa tête; ses joues colorées, ses yeux ouverts, sa tunique rouge, sa robe jaune doublée de bleu céleste, doivent produire un grand effet sur les Suisses qui la visitent : cet éclat de couleur en impose; ces yeux ouverts menacent ou consolent; une Vénus de Praxitèle en marbre ne diroit rien à ces bonnes gens. A tel pays tel médecin, dit le proverbe de Bernier, qui trouva son laquais vendant des drogues dans une place d'Ispahan.

Jésus au Jardin des olives, et ses apôtres endormis. Le Père éternel dans sa gloire. Jésus-Christ flagellé. Le Christ et les trois Maries, paroissent ici dans tout l'éclat que du rouge, du bleu, du blanc et de l'or peuvent répandre sur la sculpture.

Sainte-Ephrême dans une niche, couronnée

d'un chapeau de fleurs, couverte du peplum de Minerve rouge, doublé de bleu, couvert de fleurs, un vase à la main, semble indiquer un trou dans le rocher; une pieuse crédulité fait mettre la main dans ce trou pour y guérir des maladies de la peau.

Dans une autre chapelle bariolée de peintures, est un autel. Jésus-Christ mort, nu, doré, est baisé sur la bouche par la vierge Marie, en présence d'un cordelier et d'un capucin; elle baigne de plus une main dans le sang de son divin fils.

On a tort de négliger de pareils monumens; ils serviront un jour à l'histoire de la mythologie de nos contrées, comme le précieux ouvrage de Pausanias éclaircit les fables des Grecs. Qui connoîtroit, sans les Corinthiques, la chèvre d'airain doré des Philasiens, qui protégeoit leurs vignes contre les influences du capricorne?

L'Apollon Cornouiller, le Jupiter *Ambulius*, qui prolonge la vie; Evamenus, qui donne un vent favorable; Cormétès, grand

ordonnateur, nous sont connus par son voyage en Laconie. Et la sépulture du cheval sur lequel on jura de défendre l'époux d'Hélène; et la pierre brute emblême de Jupiter *Cappautas*, et la statue d'Eurynome, moitié femme et moitié poisson, liée chez les Philasiens avec des chaînes d'or de peur qu'elle ne s'échappe, etc. etc.

L'hermite de Soleure est un pauvre homme, honnête et doux; sa jolie maisonnette est peinte en rouge; elle a trois croisées garnies de treillages de fer; un énorme rocher couronné d'arbres la protège ou la menace: près d'elle est un petit jardin; plus loin, une tonnelle couverte de feuillage.

L'intérieur de cette habitation est propre et simplement meublé. Une tapisserie de papier à corniche figurée, un joli métier sur lequel l'hermite travaille, une pendule de cuivre, un prie-dieu, des images, des reliques et d'autres babioles, ornent son premier appartement.

Dans sa chambre à coucher, il conserve

les vases et les ustensiles nécessaires au sacrifice de la messe, des tablettes, des livres, des brosses à décrotter; son lit est d'indienne rouge à fleurs blanches; la boiserie d'un bleu bordé de rouge.

Trois autres pièces servent d'antichambre, de cuisine, de garde-manger : dans une petite cahutte il renferme son bois et les instrumens du labourage.

Un petit ruisseau produit par la fontaine voisine coule au milieu de ses propriétés; un pont formé d'une seule pierre sert à le traverser.

Pardonnez-moi tous ces détails; j'ai presque autant de plaisir à parler de ces chaumières, à m'en entretenir, à me les retracer, que j'en aurai dans la suite à décrire un palais de Gênes, de Vienne ou de Rome.

Du clocher de Soleure, vous découvrez au sud-est une partie de la ville, les remparts, l'Aar et deux ponts peints en rouge, des prairies coupées de petits bois et de très-

jolies habitations ; plus loin sur des côteaux, des forêts de sapins ; le paysage se termine par des monts élevés et les glaciers du Grindelwald.

Les autres points de l'horison sont moins grands, mais remplis de détails agréables, sur-tout près de la ville.

La route de Soleure à Murgenthal est délicieuse ; nous n'avons vu dans aucun pays de la Suisse, pas même dans le royaume des horlogers, des maisons plus vastes et plus propres. Elles sont peintes, agréablement sculptées ; les vergers sont chargés de fruits, les prairies de fleurs ; à des bois sombres qu'on apperçoit dans le lointain, s'unissent près de vous des bosquets de bois de chêne vieux, jeunes, naissans : vous retrouvez les haies de sapins des environs de Berne. Le chemin est roulant, commode et sablé ; les montagnes de l'horison sont agréablement disposées sans être imposantes, comme en Savoie ; des nuages légers glissoient sur leurs sommets. Une pluie douce, sans nuire à l'éclat des campagnes, tempéroit l'ardeur du

soleil : gaieté, vivacité, bons contes, grand appétit; le soir la plus aimable hôtesse de la Suisse.

En arrivant, nous fûmes salués avec décence, avec modestie, par la célèbre hôtesse de Murgenthal : le son de sa voix est doux et sentimental; elle n'a plus l'éclat du premier âge; sa figure n'est pas regulière, mais sa physionomie me charma.

Le tumulte de l'hôtellerie, la multitude d'ordres qu'elle avoit à donner, les bonds et les grimaces d'un petit baron allemand, sa familiarité questionnante; les juremens grossiers d'un riche Anversois, corrompu par les mœurs de Paris, traînant par-tout son corps usé, quoique jeune, faisant retentir les salles, l'escalier, la cuisine, de ces propos qu'un jeune provincial prenoit pour le bon ton chez la Gourdan.

Une dame de Berne à toque de velours noir, qui grondoit sa fille trop curieuse, et forçoit la demoiselle à rentrer sans lui permettre de tourner la tête.

Vingt accessoires bruyans qu'il est inutile de détailler, nous empêchèrent pour ce moment de questionner la dame de l'hôtellerie.

LE 28 AOUT 1788.

Je me levai de très-bonne heure; je trouvai notre hôtesse donnant ses ordres avec douceur aux servantes propres et décentes qui l'entouroient. Après des propos vagues, je lui demandai quelles étoient ses ressources dans le village qu'elle habitoit? — Je suis fort occupée : des paysans et des paysannes du voisinage viennent passer quelque tems chez moi, et je vais quelquefois chez eux. — Vous êtes trop instruite pour que ces êtres, peu policés, sans éducation, puissent vous plaire ? — Nous sommes unis dès l'enfance, ils m'aiment et je les aime; notre commerce est plus établi sur un échange de sentimens et de bons procédés, que sur le savoir et l'esprit : un préjugé général aux François, les fait mal juger les paysans de

la Suisse ; ils sont instruits, lisent beaucoup : il m'est souvent arrivé de passer à la lecture six à sept heures de suite avec mes compagnes, sans qu'une d'elles annonçât son ennui par un bâillement ou par le désir de la voir interrompue. — Comment, lui dis-je, dans un lieu si reculé, si loin des grandes villes, avez-vous appris le françois assez parfaitement pour posséder jusqu'aux finesses de notre langue ? — Vous me flattez, je ne la parlerai jamais bien, mais je crois l'entendre comme l'allemand. — Quels sont les livres que vous lisez le plus communément ? — Gessner, Rabner, Télémaque, Chaulieu, Clarisse, les contes de Marmontel, Arnaud et sur-tout le *Voyage sentimental*. — Si par ces lectures favorites, on peut juger des qualités de l'esprit ou du cœur d'un homme ou d'une femme, on vous croiroit mélancolique, fine et spirituelle ? — Je suis naturellement mélancolique, je préfère les livres qui m'attristent : deux fois mon tuteur m'a dérobé d'Arnaud, je me le suis procuré une troisième. — Comment, lui dis-je, aimez-vous ce d'Arnaud, sa sensibilité n'est que dans sa tête ? — Il me fait fon-

dre en larmes; je vous crois, je réfléchirai sur ce livre que j'ai toujours dévoré. Il y a deux espèces d'auteurs, ceux qui traitent profondement un sujet et vous forcent d'adopter leurs sentimens, et ceux dont les talens moins grands et moins précis, vous rappellent ce que vous avez pensé, ce que vous sentez habituellement; vous croyez vous lire dans leurs ouvrages. Nous aimons ceux-ci comme nous-mêmes, et les premiers comme notre prochain. — Les expressions, les exclamations d'Arnaud m'ont ému peut-être comme une cloche funèbre rappelle à l'ami qu'on a perdu. — Je veux désormais réfléchir en le lisant, et juger l'auteur avec moins d'indulgence; vous m'avez rendu peut-être un service réel; la ruse de mon tuteur augmentoit mon amour pour cet écrivain mélancolique, et j'ai du penchant à la mélancolie.

J'appris dans la suite de notre conversation que cette fille aimable, sait l'italien, l'allemand, le françois, un peu d'anglois, fait des vers, etc. Elle a les yeux baissés en vous parlant, mais en impose aux indiscrets.

Son habillement est celui du pays; quelques dentelles, des chaînettes d'or et d'argent, des couleurs mieux choisies, la propreté donnent à sa parure une élégance rare chez ses compagnes; elle a sur-tout allongé ces immodestes jupons de Berne, si courts, si désagréables à l'œil, qu'on ne peut tolérer qu'à l'opéra ou dans le sérail du Grand-Turc.

J'eus beaucoup de peine à pénétrer dans son appartement: son lit est d'une indienne à jolis ramages; les murs sont tapissés d'un papier vert et rose; un miroir garni de fleurs artificielles, une table de marquetterie, son bureau, sa bibliothèque renfermée dans une armoire d'acajou, et quelques chaises, en sont les seuls meubles et les seuls ornemens. Rien de ses alentours ne détruit l'idée avantageuse qu'on apporte chez elle; elle s'augmente en la voyant, en l'écoutant.

Les qualités de son cœur sont célébrées par-tout ce qui l'entoure; elle nourrit les enfans de quatre lits, que son père lui laissa pour héritage.

Je conserve un souvenir agréable et pur de cette intéressante paysanne ; puisse-t-elle échapper à la pesanteur de ses voisins, et conserver la douce sensibilité qu'elle ne peut appliquer à rien de ce qui l'entoure, et qu'elle est trop délicate pour accorder à des passans.

Le soir nous traversâmes un pays peu curieux ; nous côtoyâmes le lac de Sempach, si célèbre par le dévouement d'Arnold de Winkelried, qui, pour ouvrir un passage à ses frères au milieu de la phalange autrichienne, réunit contre sa poitrine autant de lances qu'il en put embrasser, mourut, mais décida de la victoire, où Léopold fut vaincu, périt, et par sa mort rendit la liberté aux cantons de Lucerne, d'Uri, de Schwitz et d'Underwald, en 1386.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes à Lucerne.

LE 29 AOUT 1788.

CHAQUE voyageur a sa méthode, sa manière de voir et d'observer : l'un a besoin d'une semaine pour étudier ce qu'un autre juge en un jour. Plus je suis pressé par le tems, plus je m'applique aux objets que je vais quitter ; plus mon ame est tendue, plus je suis forcé par la réunion de toutes mes facultés. Que de calculs ne fait pas avec une inconcevable rapidité celui qui tombe du sommet d'une montagne ou qui voit, en frappant contre un rocher, les vagues prêtes à l'engloutir ? Danger, mort, prévoyance, son ami, sa maîtresse, jusqu'aux projets de son ambition, tout s'offre à lui dans une seconde. — Vous avez quelquefois dans un rêve ces sentimens de plusieurs années. C'est ce qu'ont voulu peindre les Turcs et les Arabes, par l'histoire de ce prince qu'un magicien fit passer en idée par tous les malheurs d'une longue vie, dans le

tems qu'il lui fallut pour plonger sa tête dans un bassin et l'en retirer, en présence de toute sa cour ; par les visions de Mahomet qui parcourt l'immensité des cieux et des sphères, s'entretient avec Dieu, entend chanter le coq divin qui réveille le soleil, etc. etc., dans le tems que mit à tomber un pot à l'eau, encore étoit-il de retour avant sa chûte complette, assez à tems pour l'empêcher : c'est l'aventure du doyen de Badajos.

Si vous voulez bien voir, dit-on, ne vous pressez pas : cette sentence peut convenir au plus grand nombre; elle n'est pas faite pour moi : quand j'ai du tems pour observer, je m'endors ; en voyage je suis actif par paresse, comme un avare est prodigue une fois. Si j'ai dû rester trois mois dans une ville, j'en pars sans l'avoir vue. Que de gens vivent à Paris sans l'étudier; ils n'ont été qu'un mois à Londres et le connoissent.

Je n'ai passé qu'un seul jour à Lucerne ; j'avois une migraine affreuse ; à chaque instant le feu qui portoit à ma tête m'éblouissoit; des maux de cœur et des maux d'esto-

mac m'obligeoient de m'arrêter : je domptai la douleur, et j'observai comme les autres jours.

Plus on approche des cantons de Schwitz, d'Underwald et d'Uri, moins on apperçoit de mélanges : ces peuplades ont moins fréquenté les autres peuples ; leurs usages ont moins changé : c'est-là qu'il faut étudier la Suisse.

Lucerne, sur le passage du Saint-Gothard, voisine de l'Italie, catholique, entourée de ces trois cantons, vous offre un mélange de superstitions, d'idées naturelles, de luxe ultramontain, de simplicité suisse, de liberté, etc. Voyons si les détails confirmeront ce résultat, qui se présente naturellement au voyageur.

La situation de cette ville est extrêmement pittoresque ; le château, les crenaux, les tours, les fortifications qui la défendent, se dessinent sur de beaux fonds ou s'isolent dans le vague de l'air : la Reusse, resserrée par ses rives, sort avec impétuosité, bouil-

lonne comme une mer agitée, plus loin reçoit les eaux de l'Aar et de la Limmat, et va se perdre dans le Rhin.

Nous allâmes rendre au général Pfiffer l'hommage que tout étranger doit à ses talens, à sa complaisance, à son amabilité: nous examinâmes à loisir le beau plan qu'il a fait en relief des cantons de Zurich, de Zug, de Schwitz, d'Underwald, de Lucerne, de Berne et d'une partie des montagnes de Glaris, espace de plus de deux cents lieues carrées. Ce modèle a douze pieds de long, sur neuf de large. Tout le monde a vanté sa beauté, sa précision, le soin que ce général a toujours eu d'employer dans la composition de ce plan, les pierres mêmes des montagnes qu'il execute; d'indiquer leur couche, leur culture; de pousser ses détails jusqu'à placer les chalets et les cahuttes qu'on y remarque.

Ce chef-d'œuvre de patience et d'intelligence, a couté douze ans de soins, de peine et de dépense à son auteur. Que de descriptions, que de faits instructifs, le général

Pfiffer pourroit nous donner sur ces cantons qu'il a tant parcouru, sur les Suisses qu'il a tant observé : faut-il que la manie d'écrire ne prenne qu'à des gens qui, comme moi, glissent sur la surface d'un pays et n'en voient que la superficie?

En le quittant, nous passâmes sur le Sprnilberg, pont de bois sur la Reusse, orné de peintures les plus bisarres : elles servent du moins à fixer les idées sur l'état de l'esprit humain, dans les siècles de barbarie, où les absurdités des moines, et des artistes subjugués par la religion, régnoient dans toute leur force et dans toute leur extravagance.

Quel mélange bisarre de désordre et de folies! C'est le produit d'un rêve sans suite; c'étoit le résultat d'esprits désorganisés par l'ignorance, par la frayeur et la mélancolie, par les passions contrariées et portées à tous leurs excès. Si les Lacédémoniens étoient moins sensibles aux écarts de l'esprit et des mœurs, que les peuples qui les entouroient; c'est que les voiles d'une fausse pudeur, c'est

que l'invincible séduction des gazes et des mouchoirs n'existoient pas chez eux : ils combattoient nus, voyoient des vierges combattre nues, et n'étoient pas entraînés par les sens avec cet excès de libertinage qui fermentoit dans les couvens ou dans le siècle du catholicisme.

La contrainte porte jusqu'à la passion, ce qui, chez les Sauvages, n'est qu'un attrait de la nature ; l'imagination trop exercée, trop exaltée par la piété, par la vertu même, a causé tous les désordres du douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième siècle. Que n'est-ce un péché de manger une pêche, disoit une femme blasée.

L'expression de tous ces désordres, de ce mélange de rêveries pieuses, de terreurs et de folies, est consacrée sur les ponts de Lucerne. Mais l'idée terrible de la mort, si puissante sur les catholiques, y règne principalement ; elle paroît dans tous les tableaux. S'il se fait un mariage, la mort est à côté des époux ; elle porte des lunettes à côté d'une vieille femme, qu'un capucin endoc-

trine pour l'autre monde; elle attaque avec une fourche une vigoureuse servante, qui se défend avec un gros manche à balai. La mort en camail, un petit chapeau sur la tête, tient un sablier à la main près de la toilette d'une reine.

La vieillesse, un meûnier, un pélérin, des musiciens, dans différentes attitudes, sont menacés par elle. Sa Sainteté n'est pas même épargnée; elle dit la messe, un squelette en surplis lève la chappe et sonne la cloche de l'élévation. Ce tableau bisarre n'est pas sans mérite : à côté de la mort est une femme blonde, dont la tête penchée est pleine de grâce et de finesse; des armées, des troupes de baladins, un vaisseau chargé de moines, de papes et de cardinaux, va succomber sous l'attaque d'un vaisseau chargé de morts. Adam, Eve, la vallée de Josaphat, rien n'est oublié dans ces barbares compositions, qui se répètent dans la Suisse. L'ancienne chanson intitulée la *Danse des morts*, a contribué probablement à donner cette variété d'idées folles aux peintres qui les exécutèrent. L'église les applaudit par

intérêt : quand les enfans sont effrayés, ils se précipitent dans le sein de leurs mères.

Les marionnettes ont un grand pouvoir sur le bas peuple et sur les Sauvages. En entrant dans l'arsenal de Lucerne, un homme de bois, à grandes culottes, vêtu comme nos cent-suisses, lève sa lance et frappe la terre. Un masque, couvert d'une armure, dit par une légende aux passans: *Je suis mort, mais si quelqu'un me touche, il verra ce que je peux faire.* Il lance un filet d'eau sur le visage. L'Hercule de la pendule de Versailles, le coq qui chante à midi, les statues d'or mouvantes d'Alcinoüs, les sièges animés des dieux; l'horloge, les magots de Lyon, si célébrés parmi les antiquaires françois, prouvent que les enfantillages des Suisses peuvent réussir à la cour, dans l'Olympe, et que par-tout les hommes et leurs produits se ressemblent.

Des armes de toute espèce, les portraits de Winkelried et de Léopold d'Autriche, les lances de la bataille de Sempach, quelques tableaux analogues à l'histoire de la li-

berté, décorent cet arsenal. Un de ces tableaux représente le prétendu chapeau du gouverneur Gesler, devant lequel tout Suisse, comme en présence de la statue de Nabuchodonosor tout Babylonien, devoit fléchir le genou. Trois nœuds, emblêmes de l'union des trois Suisses qui jurèrent d'arracher leur patrie au joug des Autrichiens, descendent du ciel dans un autre tableau. Ailleurs, une femme trait une vache, des paysans fauchent à l'abri du drapeau de Lucerne.

Le bassin de la Reusse, enfermée dans la ville, est entourée d'assez beaux bâtimens: on y distingue l'élégante église des Jésuites, ornée dans son intérieur de colonnes de stuc rougeâtres à chapiteaux dorés: la maison de ville, la tour du trésor au milieu des eaux, les ponts de bois, dont l'un porté sur des masses de pierres, a trois cent soixante pieds de long; les crenaux, les tours de la ville, quelques montagnes bien boisées offrent aux voyageurs le plus riche spectacle.

Le pont de Capelbrug est aussi décoré d'une grande quantité de tableaux, que les

différentes familles de Lucerne sont obligées d'entretenir. Le premier de ces tableaux représente un géant, un peu moins grand que ceux de la Sicile; que celui dont Saint-Augustin vit la mâchoire en Afrique, grande, dit-il, comme celle de cent hommes de son âge; qu'Og, dont le tibia pouvoit à peine être parcouru dans un jour par un cerf courant à toutes jambes; qu'Adam qui, traversant la mer, n'avoit de l'eau que jusqu'à mi-jambe : il est pourtant d'une taille fort honnête; on a trouvé ses os à Reiden, à trois ou cinq lieues de Lucerne.

L'esprit humain est borné dans sa raison, comme dans ses caprices; les philosophes de chaque pays ont débité les mêmes vérités, et les fous les mêmes folies : le même géant de Reiden est peint en grand à la porte de l'hôtel de ville; on trouva ses os, ou plutôt ceux d'un éléphant, en 1577.

L'histoire de Guillaume Tell, quelques actes de cruauté des gouverneurs autrichiens, sont encore représentés sur le pont. On y voit trois joueurs; un d'eux avec un

brelan d'as perd un vatout contre un brelan carré de neuf: *Puisse mon épée percer le cœur de Dieu*, dit-il. Trois gouttes de sang qu'on voit encore à Vitlisam à cinq lieues de Lucerne, tombent sur la table de jeu; le diable tord le cou de cet abominable blasphémateur.

Les points de vue du Pilate qui s'élève en pyramide, du Rigi, du Burgenberg, des langues de terre ornées de cabanes champêtres enrichies de culture, ombragées de peupliers, qui s'avancent dans le lac, de la cathédrale si pittoresquement placée, sur un monticule isolé, sont d'une inconcevable variété; ils ont un caractère d'originalité qui les distingue, une richesse, un agrément qu'on sent et qu'on ne peut décrire. Ailleurs, la masse immense de quelques parties écrase le reste du tableau: aucun détail ici n'appelle votre œil de préférence; c'est le plus bel ensemble, toutes les parties concourent à l'effet général; c'est l'exactitude de la plus grande composition; les montagnes sont proportionnées à l'étendue des eaux; les objets sont assez rapprochés de votre œil pour qu'il

puisse les saisir, les embrasser, les étudier: quel riche reflet! quelles couleurs au coucher du soleil, dans les eaux, sur les monts, sur les glaces teintes de rose.

Il existe un troisième pont de six cent soixante-sept pas: tous ces ponts sont de bois, couverts d'une charpente; ce dernier est aussi décoré de peintures, prises de l'ancien et du nouveau testament. On y voit la femme adultère, en jupon court, en costume de Berne. On nous conduisit à la cathédrale dédiée à Saint-Michel. Les orgues de cette église sont énormes, le principal tuyau a trente-six pieds de haut sur deux et demi de circonférence: tout est sculpté, tout est doré: on la fit riche ne pouvant la faire belle.

Un des bas-reliefs dont les personnages sont de la taille ordinaire de l'homme, représente la mort de la Vierge. Le sculpteur barbare qui l'exécuta a cependant eu la sage idée de donner à Marie, couronnée de roses, une figure douce, intéressante; la mère de Dieu ne peut mourir comme une simple mor-

telle; elle doit expirer comme la prétendue Cléopâtre du Vatican, comme les filles de Niobé, comme Vénus à la mort d'Adonis: malgré les modèles antiques, que de peintres qui les connoissoient, ont prêté à la Vierge, les traits de la vieillesse ont tracé des rides sur son front; lui donnent les couleurs, le tein flétri d'une simple mortelle! Peintres, sacrifiez aux Grâces, aux convenances, à la beauté.

Le tombeau de Rodolph Moehr dans le cimetière est mal exécuté: la Force s'y voit représentée brisant une colonne, comme Samson, et supportant le feu, comme Scévola.

Je fus frappé de la quantité de croix de bois, de fer doré qui couvrent ce cimetière; dans une chapelle voisine où l'on faisoit des cuves d'eau bénite, je remarquai des têtes de morts couronnées de fleurs de chêne et de laurier doré. On venoit d'y placer celle d'un poëte. Les usages anciens ne se perdent point, mais ils s'égarent sur la surface du globe.

La nuit s'approchoit, nous retournions à notre hôtellerie. La conversation du général Pfiffer, que nous rencontrâmes, nous fit marcher encore une ou deux heures, malgré la fatigue du jour. Nous craignions de perdre une des anecdotes curieuses, des faits intéressans qu'il nous contoit avec volubilité, avec un excès de complaisance, dont je lui saurai gré toute ma vie.

Il nous assura que le prétendu lac du sommet du Pilate, dont on ne pouvoit trouver le fond, où la chûte d'une pierre excitoit des tempête, n'est qu'une marre d'eau, sur un terrain concave. Qu'en un jour avec son laquais il le mit entièrement à sec; qu'il l'a vingt fois traversé sans avoir eu de l'eau jusqu'au genou. Combien les contes de cette nature étoient communs chez les anciens: rappelez-vous vingt passages de Pline, de Strabon, d'Aristote, et le tonneau des vieux brachmanes. J'aime à saisir tous ces rapprochemens, ils consacrent l'identité des rêveries anciennes et modernes, des communications du commerce entre les anciens peuples, dans des siècles sur lesquels l'historien

timide et menacé par l'inquisition n'osoit jadis porter la vue.

Egaré sur la sommité d'une montagne dans le canton d'Underwald, le général Pfiffer, accablé de fatigue, supplia un jeune paysan de l'aider à porter les instrumens et les effets dont il étoit chargé. — Refus. — Pourquoi? — Je ne le veux pas. — Je te donnerai de l'argent. — Vous avez de l'argent? — Oui. — Voyons, je n'en ai jamais vu, quoique j'en aie entendu parler. — Il le regarde, l'examine, le rend. — Gardez-le, dit-il, qu'en ferois-je? nous filons ici nos habits, et nous avons le lait de nos troupeaux.

On demande au canton d'Underwald quelques subsides pour les troupes suisses au service de France : le dernier opinant termine son discours par ces mots : « Après tout, « il faut bien faire vivre le roi de France, « qui a une nombreuse famille. » Ce charitable avis l'emporta dans cette assemblée de bonnes gens.

Quand deux hommes de ce canton se ren-

contrent dans les montagnes, quoique courbés sous un lourd fardeau, ils s'arrêtent, se redressent et se disent avec gravité : « Salut, « homme libre, » etc. Les idées de liberté s'arrangent plaisamment dans la tête de ces paysans : qu'importe, la monnoie et la liberté se ressemblent, leur prix dépend de l'opinion. Le philosophe et le changeur en connoissent seuls la valeur intrinsèque.

Deux hommes du canton de Schwitz se battent ; un des deux est au lit de la mort, et ne pardonne pas à son ennemi. On l'exhorte, on le presse inutilement, on le menace de l'enfer, il se lève alors, et s'écrie : « Ne suis-je pas un homme libre, je n'irai « qu'où je veux aller. »

A Sarnen, canton d'Underwald dans un couvent de femmes, on révère un enfant Jésus ; il s'échappa prudemment d'un village qui brûloit dans les environs de Strasbourg. On voit encore à ses petits pieds les ampoules qu'il gagna dans la route pénible qu'à la honte des anges il ne fit pas sur un nuage ou sur leurs aîles d'un bleu doré. Ainsi l'on

montre à Rome, dans le temple de Jupiter au Capitole, *il bambino* crotté qui s'échappa des mains d'un voleur et revint à pied dans sa crêche, quoique enveloppé dans ses langes couverts d'or et de diamans.

On parloit dans l'Underwald d'un règlement que le reste des Suisses a adopté. « Puis-« que cet homme est bien traité par-tout, « pourquoi, dit un bon paysan, ne seroit-il « pas reçu chez nous ? »

Le général nous assura qu'au sommet d'une haute montagne, il rencontra dans une chapelle un jeune homme à côté d'une très-jolie femme : ils préparoient des plantes médicinales qu'ils avoient cuillies : « Est-ce « ton épouse? — Non, c'est celle de mon « ami; sa femme aime les montagnes, la « mienne aime la plaine, et nous troquons « pendant l'été. »

Les paysans suisses guérissent comme ceux de la Bretagne en prononçant des mots magiques, en touchant la partie blessée. Cette espèce de magnétisme est le premier secret

que les jongleurs du tems passé, prêtres, poëtes, philosophes et médecins aient employé pour dominer, pour se faire diviniser.

J'oubliois la chappe curieuse de la cathédrale; elle est brodée de dragons. Voici le fait qu'elle rappelle. Un homme tomba dans un abyme; il apprit à s'y nourrir en voyant des dragons en lécher les rochers; il fut assez adroit pour s'attacher à la queue d'un de ces animaux qui le sortit à tire d'aîle, et le rendit à sa famille. Ce fait, rapporté dans les *Mille et une Nuits*, est constaté par un monument sacré et dans les annales véridiques du chapitre de Lucerne.

LE 30 AOUT 1788.

NOUS nous débarrassâmes à Lucerne du cocher le plus brutal et le plus entêté de la Suisse; nous renvoyâmes à Genève nos gens et nos effets: un léger porte-manteau suffisoit pour le voyage des petits cantons que

nous avions résolu de parcourir. Une nouvelle voiture étoit attelée, nous allions partir pour Zurich; mais une sage réflexion de notre guide changea nos projets. Le Saint-Gothard est quelquefois couvert de neige à la fin de septembre, et par la route que nous allions prendre il étoit difficile d'être de retour avant un mois.

Nous mîmes chacun une paire de bas, une chemise et quelques mouchoirs dans une espèce de sac, dont l'illustre François se chargea. Nous étions sur le lac à cinq heures et demie.

Du centre du premier bassin qui se sépare en croix, Lucerne, ses ponts, ses tours et ses crenaux au milieu des prairies et des touffes de bois, se présentent avec majesté, sur le fond le plus pittoresque.

Les monts élevés, des tapis de verdure, des rochers brisés, battus des flots, suspendus sur l'abyme; de riches plaines qui montent en talus sur le flanc des montagnes; des chapelles dont le clocher s'élève et perce les

nuages, sur les plus hauts sommets; des villages au bord des eaux; une multitude de chalets, de bois, de forêts, la couleur pourpre du Rigi, la forme pyramidale du Burgenberg; d'énormes chaînes de montagnes qui se croisent et s'abyment au loin dans les nuages, sont les objets variés à l'infini, qui tour à tour paroissent, charment l'œil et disparoissent.

Les détails de ce voyage enchanteur sur le lac de Lucerne, sont infiniment intéressans: un volume suffiroit à peine pour les indiquer. Si je suivois la méthode des voyageurs qui, dès qu'ils apperçoivent le clocher d'un village, s'étendent à l'aide de leurs compilations, en font l'histoire, rapportent les épitaphes de la cathédrale, les costumes, les mœurs et l'histoire naturelle du pays sur lequel il est assis: j'écrirois des *in-folio*. Adrien de Valois me donneroit les noms, les voyages, les émigrations et les conquêtes des Allobroges, des vieux Gaulois qui traversèrent la Suisse, pour se répandre en Italie. Un extrait de Cluverius fourniroit une brillante description des différentes Alpes, et

tout ce qu'on a dit sur le passage d'Annibal en ces contrées. Blaauw et Busching me rapprocheroient des tems modernes, et les mille et mille voyages publiés depuis les infortunes de M. de la B***.; C***., le M***., S***., de L***., B***., completteroient ce travail ennuyeux. Je ne pensai jamais comme le poëte de la *Métromanie;* je ne veux pas dérober nos neveux,

Et tarissant la source où puise un beau délire,
A la postérité ne laisser rien à dire.

Nous arrivâmes, après avoir côtoyé deux rochers qui s'élèvent au milieu des eaux, à l'île de la Liberté: c'est-là que le fameux abbé Raynal, au milieu des monts les plus imposans et des lieux consacrés par l'intrépidité de Guillaume Tell, osa dédier à la Suisse, délivrée du joug des Autrichiens, le monument le plus mesquin, une petite pyramide, un point qui se perd dans l'immensité.

Tout le terrain de la république de Gersaw s'embrasse d'un coup d'œil; il se dé-

ploie sur une étendue d'une lieue carrée au dos du mont Rigi : douze cents habitans en forment la population ; le gouvernement est démocratique ; un landaman est chargé du pouvoir exécutif. J'eus la curiosité de voir ce souverain ; je m'attendois à trouver un bon paysan suisse encagé dans une hutte de sapin ; je me trompois. Son palais offre une assez jolie façade : un perron, une rampe d'un travail assez délicat conduisent au rez-de-chaussée, élevé de huit pieds du niveau de la terre. Il a des caves éclairées par des soupiraux. Sa première antichambre est ornée de cartes géographiques. Vous montez au premier étage par un escalier de noyer : une extrême propreté règne par-tout ; les appartemens sont vastes, ornés de glaces, de dorures ; les lits même, comme chez les grands, sont séparés par de jolis balustres. Le second étage a plus d'élégance, plus de recherche encore ; des tambourins, des flûtes, des hautbois suspendus par des guirlandes de fleurs sculptées avec légéreté en ornent les dessus de portes ; des miroirs, des guéridons, des beaux poëles de fayance, quelques tables de marbre, les canapés de la mol-

lesse en forment les ameublemens. Un bourgeois d'Orléans, d'Angers, un riche marchand de Tours ou de Mâcon sont logés comme le landaman de Gersaw; mais c'est au sein d'une ville opulente, et nous étions dans la plus petite république du monde.

Le prince est un vieillard de quatre-vingt-deux ans; son fils s'acquitte des fonctions actives de *l'empire :* sa fortune paroît assez considérable; elle est immense en son pays, dans les principes d'une sévère démocratie elle pourroit être suspecte : un citoyen qui, dans sa manufacture, emploie le tiers de ses compatriotes, quatre cents personnes sur douze cents, est sans contredit un être dangereux que la liberté doit redouter.

Vingt articles forment le code de la république. Le conseil, qui connoît de tous les délits civils ou criminels, est composé de neuf membres : le landaman les préside; sa voix décide quand les avis sont également partagés. Les crimes sont rares dans un pays de frères. Quatre manufactures de soie, la culture de fort jolis champs, les font vivre

dans l'abondance. Un criminel un jour fut condamné pourtant à recevoir la mort; le lieu du supplice est éloigné de la ville, deux potences l'indiquent; le bateau qui devoit le porter, trop chargé par les juges et les exécuteurs, ne put recevoir le coupable: il eut ordre de marcher le long du rivage au lieu de son exécution: on devoit entendre sans interruption la clochette qu'on mit à son cou, et descendre pour le poursuivre si le son paroissoit s'éloigner. On part; le malheureux s'avançoit lentement, quand une chèvre secourable, sans doute envoyée par Diane, se trouve sous ses pas, il la saisit, détache sa clochette, la lie au cou de l'animal qui fuit importunée d'un bruit inaccoutumé: en un moment, notre homme a passé les frontières et n'a plus rien à craindre de ses juges. Arrivés au champ du supplice, on assure et je n'en crois rien, que le conseil voulut faire mourir la chèvre, complice, sorcière ou peut-être le diable; mais un espiègle soupçonna le tour qu'on venoit de jouer à la justice, le fit connoître à ses confrères, et la chèvre fut épargnée, mise hors de cour et de procès.

Le fils du landaman nous parloit italien ; il y mêloit quelques phrases françoises ; les livres saints, Rabner et quelques dictionnaires formoient sa bibliothèque. Il est d'une taille moyenne, a le profil fin, l'œil vif, tient plus du Milanois que du Suisse, et n'aura jamais l'air grave et bon, le ton patriarchal de son père : son voyage en Italie l'a gâté peut-être. Il porte un fraque à la françoise ; ses cheveux sont roulés en boucles, réunis en queue sur ses épaules ; il fait des révérences, il est poli. Je veux qu'un Suisse soit un peu rude, et qu'une médaille conserve son exergue.

L'église de Gersaw est chargée de dorures ; l'avarice de l'homme moderne éclate dans les temples. C'est l'or qu'il aime, c'est l'or qu'il offre à Dieu ; près du Pénée dans les vallons de Tempé, où les bergers vivoient heureux et couronnés de fleurs, on ne voyoit sur l'autel d'Apollon, de Vénus ou de Jupiter que des lauriers, des myrthes et des roses.

Nous saluâmes respectueusement le sou-

verain de la contrée; il retourna carder ses soies, labourer son jardin, payer ses ouvriers. Nous reprîmes notre route.

Au pied du mont Rigi, sur les confins des états de Gersaw, s'élève un monticule couvert de sapins; une chapelle qu'ils ombragent est célèbre par une aventure tragique, par un de ces contes imaginés jadis pour frapper l'esprit des gens simples, et pour retenir par la crainte, au défaut des loix, de l'éducation et de la morale, tous ceux que leur penchant entraînoit vers le crime. Cette chapelle se nomme *Kindlein-Mord* (Meurtre de l'enfant). Il y a trois cents ans qu'un ménétrier voyageur, errant de village en village, mangeoit un jour sur un rocher du pain qu'il refusoit aux prières de sa fille: il dit en s'asseyant: « Rien de plus dur « que ce rocher. — Si, dit sa fille. — Eh « quoi? — Le cœur d'un père. » Ce barbare irrité lui rompt la tête, et la précipite dans le lac. Quelque tems après (il étoit ivre) un homme dit auprès de lui: « On a beau « faire, tôt ou tard le crime conduit au sup- « plice. — Rien de plus faux, s'écria-t-il;

« j'ai tué ma fille, et je me porte bien. » Il fut saisi, jugé, rompu.

Que j'aimerois ces contes de nourrice, si ces mensonges innocens ne disposoient l'esprit à l'erreur, ne le préparoient à ces rêveries funestes qui font le malheur des empires, ne donnoient prise à ces systêmes religieux qui conduisent à l'esclavage, et ne produisoient quelque effet que sur le cerveau de gens foibles. Le foible n'a pas l'énergie qui fait commettre les grands crimes, l'homme fort ne peut être arrêté par une rêverie; mais tous peuvent être égarés par des contes, devenir lâches, crédules et le jouet enfin des charlatans et de la superstition.

Au fond du troisième bassin du lac de Lucerne, nous apperçûmes les pointes élevées de Mittenen, le haut sommet de l'Hackemberg, des chalets, des prairies et la ville de Schwitz assise sur un amphithéâtre de verdure. Je saluai cette terre de liberté, et les cantons d'Underwald et d'Uri, dont je découvrois les montagnes. Cette partie du lac est d'une beauté noble, grande et sé-

vère : vous n'avez pas encore perdu de vue le Rigiberg et le Pilate.

Les rochers du rivage sont dédiés à tous les saints du martyrologe, à la Vierge, à l'enfant Jésus ; de petites niches annoncent la piété, la crédulité de tous les cantons catholiques. Bientôt vous rencontrez des monumens plus respectables ; c'est la plaine triangulaire où trois Suisses jurèrent d'arracher leur patrie au joug des Autrichiens ; c'est le rivage où Guillaume Tell s'élança du bateau du gouverneur Gesler, le livra par sa retraite à l'ignorance de ses matelots, aux fureurs de la tempête, et s'enfuit, résolu de délivrer la terre d'un vil tyran qui la souilloit. Je fus ému, mais la critique refroidit bientôt mes esprits ; l'aventure de Guillaume Tell ne fut pour moi qu'un conte semblable à celui de Clélie, des Horaces, de Scévola, à ces mille rêveries dont la Grèce menteuse et tous les peuples de la terre ont dû remplir le vide de l'histoire des premiers tems. Je partageai pourtant le sentiment de nos bons Suisses pour l'autel de leur liberté, consacré par trois cents ans de bénédictions et d'hommages.

Une chapelle petite, couverte d'un toit simple, dominé d'un petit clocher, s'élève sur des assises de rochers, à l'endroit où, dit-on, s'élança Guillaume Tell. La façade est formée de deux grandes arcades, au fond desquelles on apperçoit quelques tableaux à fresque d'un goût barbare, amas de bleu, de jaune et de rouge : les trois libérateurs de la Suisse sont peints dans les panneaux de la façade; la triste vérité nuisit à l'effet que ce monument eût du produire sur moi ; l'illusion m'eût rendu plus heureux; mais en histoire elle est insupportable ; je ne l'aime que dans les romans et chez les poëtes.

La description du lac de Lucerne, l'histoire de ses plantes, de ses aspects, des peuples divers qui l'habitent, fourniroient un volume infiniment intéressant ; mais il faudroit, pour le composer, passer un été sur ses rives. La seule montagne de Rigi nécessiteroit de grandes recherches : elle est formée, dit-on, d'un prodigieux amas de marbres roulés et polis par les eaux, déposés à des hauteurs prodigieuses, et dont les analogues et les carrières nous sont entièrement incon-

nus. A quelle antiquité transporte la formation de cette montagne énorme !.... Je regrette quelquefois d'avoir trop étendu mon voyage en superficie, d'avoir glissé trop légérement sur les objets que j'entrevois : je veux un jour écrire des volumes sur un espace de quelques lieues carrées; comme un bénédictin trouvoit moyen de faire une histoire universelle en parlant de son abbaye.

Le canton de Schwitz, par exemple, me conduiroit nécessairement dans la Suède; les Suisses modernes en sont originaires, selon les chroniques du Hasli. Quel vaste champ pour mes recherches ! mœurs des Suédois, l'époque de cette émigration, ce qu'ils étoient dans les tems antérieurs, leur influence sur les habitans de la Biarmie, de la Scrickfinie, de la Bothnie, de la Norwège. Quels extraits intéressans, parodiés, embellis, je pourrois donner d'*Olaüs Magnus*, de *Saxo Grammaticus* et de l'*Edda*. La Biarmie me fourniroit des détails sur les satyres et les enchanteurs qu'Hoterus y trouva gardiens d'immenses richesses qu'il rapporta

dans sa patrie; et quelques notes sur le puissant Memmengus qui pouvoit, comme tous ses sujets, commander aux tempêtes, régler les élémens, fasciner l'œil et nouer l'aiguillette; il déplaçoit la lune, brisoit les voûtes de l'enfer par le simple chant de ses vers : on verroit les Scrickfiniens armés de pelottes de neige assiéger des guerriers défendus par des murs et des châteaux de glace, guidés par des enseignes noires dans des champs d'une blancheur éblouissante.

Je décrirois les nuits de la Norwège, ces rivages hérissés de formes gigantesques que l'imagination des peuples du Nord métamorphosoit en demi-dieux; et les voyages sur les glaces, etc.; et les guerriers de bronze soufflant le feu, etc. etc. etc. Rudbekus enfin seroit mon guide, et l'univers se peupleroit de Suédois. D'où je conclus, qu'en trouvant Schwitz sous ma plume, il me seroit aisé d'écrire une histoire universelle aussi volumineuse que celle de l'abbaye d'Einsidlen, de Saint-Denis ou de Citeaux. Mais laissons ces plans ambitieux, et terminons notre voyage.

Wittenstein fixa mon attention : c'est un rocher, une colonne s'élevant perpendiculairement à près de cent pieds de hauteur. Les couches parallèles à l'horison, correspondantes aux couches de la montagne voisine, prouvent que son assiette ne fut dérangée par aucun tremblement de terre, qu'aucune secousse n'en détermina la séparation. Quel tems il a fallu pour que le jeu des eaux minât les terres qui le joignoient au continent. A cinq cents pas de ce rocher est la plaine du serment dont j'ai parlé, on assure que trois fontaines qu'on y voit encore sortirent de terre au moment où les trois braves jurèrent de délivrer la Suisse.

Le quatrième bassin, nommé communément le lac d'Uri, est d'un aspect âpre et sauvage; les montagnes y paroissent plus élevées, parce qu'elles partent du niveau des eaux; elles se croisent à perte de vue; des masses de nuages noirs se déposent sur leurs sommets; une obscurité redoutable couvre les campagnes de glace que le soleil cesse de brillanter : des impressions de terreur et de mélancolie succèdent aux douces sensations,

aux idées nobles et sublimes produites tour à tour par tant d'aspects si variés, par tous les jeux de la lumière, des eaux et des rochers, des forêts, qui s'étoient offerts à nos yeux pendant ce délicieux voyage.

Nous arrivâmes sur les deux heures à Fluellen. Cette terre de catholicisme nous fut annoncée par quatre goîtreux, six galeux, une demi-douzaine de malheureux en guenilles qui sembloient sortir du tombeau: nous jugeâmes qu'Altorff, où nous nous rendions à pied, devoit être un séjour de misère et de mal-propreté; nous étions dans l'erreur. Altorff est formé de maisons assez vastes et propres; des grilles et de jolis jardins les embellissent; des montagnes le cernent de si près, s'élèvent à une telle hauteur qu'il faut faire un effort pour voir le ciel en quelqu'endroit qu'on soit placé.

Je vis écrit en lettres d'or sur la porte d'un petit hôtel: *Deo, Patriæ et Amicis.*

Cette inscription philosophique, aimable, me rendit de douces idées; nous arrivâmes

au Lion noir, mourans de soif, de froid et de faim.

Rechauffés, séchés, rétablis, nous visitâmes l'endroit où Guillaume Tell eut l'adresse d'enlever la pomme que le cruel Gesler avoit placée sur le front de son fils. L'espace que sa flèche parcourut est indiqué par deux fontaines, où le père et le fils, dans l'attitude qu'ils devoient avoir, sont grossièrement sculptés et peints de toutes couleurs. Nous n'élevâmes aucun doute sur l'authenticité de cette histoire; messieurs d'Altorff ne nous pardonneroient pas une critique irrévérente.

A cinq heures et demie, nous montâmes à cheval et partîmes pour le Saint-Gothard.

Jamais la pauvreté, la misère et la maladie, jamais l'espèce humaine dégradée dans ses formes et dans son organisation, ne se montra sous un plus triste aspect que dans les vallées étroites, que dans les gorges resserrées que nous traversâmes en quittant Altorff. Je me crus transporté dans le Va-

lais ou dans la Tartarie. Je crus voir ces Huns que l'effroi qu'ils causèrent dans la Thrace, les Gaules et l'Italie fit métamorphoser en monstres.

La nuit approchoit, les vapeurs tomboient dans les vallons, le bruit épouvantable de la Reusse, se marioit aux hurlemens des pâtres qui retentissoient dans le lointain; une espèce de frémissement et d'horreur nous serroit le cœur ; nous marchions en silence: tout à coup la nature change de couleur et de forme; des nuages se fendent, un soleil éclatant teint d'or et de pourpre, une multitude de prairies et de côteaux brisés, semblables à ceux qu'on voit au pied du mont Olympe ou qu'on suppose dans l'Elysée. Je retrouvai ce vert, cette herbe fine que je n'ai vu qu'en Angleterre. Que la Reusse, blanche d'écume, brille agréablement à travers les feuillages ! Que ces monts sourcilleux sont imposans et sublimes !

Mais le soleil a disparu, l'obscurité renaît, la nuit s'avance, la route ne marque plus; nos chevaux s'arrêtent, dressent la

tête ; ils nous pressent sur les rochers, ou vont nous précipiter dans le fleuve, qu'à six cents pieds de profondeur on ne voit plus que comme un long ruban ; la pluie tombe en torrent ; quel parti prendre ? Quelques lumières nous encouragent ; nous traînons à pied nos chevaux ; nous arrivons à Steg, village dont les ruines éclairées par de pâles lueurs nous laissent appercevoir tous les ravages de l'incendie qui le consuma. Il est impossible d'aller plus loin ; un mur immense, tapissé de troncs brûlés, nous arrête : que devenir ? plus de route, et le torrent est à nos pieds. La voix terrible de notre guide se fait entendre enfin à quelques malheureux ; ils accourent, nous conduisent ; nous entrons dans une cahute ; quel lieu ! quel air ! mais nous sommes à l'abri du vent, des dangers et de la tempête.

En un moment, la gaieté la plus vive succède à nos sombres idées ; les lits, les chandeliers, les meubles, le plus détestable souper, la risible figure de notre hôtesse, tout servit de matière à nos plaisanteries. Sans doute on crut, à nos éclats de rire, que des es-

prits, des farfadets, que le sabbat s'étoient réunis dans ce lugubre asyle.

Quelles bisarreries ! quelles variétés dans la vie d'un voyageur ! Une journée lui donne souvent plus d'idées, plus de sensations que la vie moutonnière du paisible habitant de Londres ou de Paris, qui se lève, boit, mange et se couche trois cent soixante-cinq fois par an, sans qu'un événement saillant coupe la triste uniformité de son existence ennuyeuse.

LE 31 AOUT 1788.

A la pointe du jour, je sortis de la cage infecte où j'avois dormi d'un profond sommeil : que ne peuvent la lassitude et la santé! Je vis la longue gorge que nous avions traversée la veille. Le village brûlé, l'ancien Steg, porta les flammes, l'incendie jusqu'au sommet du mont, au pied duquel il s'étendoit ; les arbres consumés sur une assez vaste

étendue, offrent au voyageur un spectacle d'horreur, aux anciens habitans un théâtre de désespoir. Quelques-uns de ces malheureux ruinés ont quitté leur patrie; ils errent dans la Suisse et dans l'Italie: peut-être chaque jour regrettent-ils l'affreux désert qui les vit naître, comme un ministre remercié pleureroit le luxe et les délices de Versailles; comme les Esquimaux soupiroient à Paris après les plaines de glace et la boisson d'huile de baleine de leur patrie.

Quel tableau j'avois sous les yeux! quelle variété de teintes sombres! le ciel étoit couvert d'épais nuages; une énorme masse s'élevoit derrière moi; des chaînes de montagnes se prolongeoient sur les deux rives de la Reusse, en se rapprochant par le point le plus éloigné sur une distance de près de quinze milles; deux torrens bondissant en écume de rochers en rochers, se réunissoient à mes pieds; un pont pittoresque et sauvage suspendu sur l'abyme; les teintes rousses du village et du mont incendiés; quelques gorges où les vapeurs et l'obscurité ne permettoient pas à notre œil de pénétrer, une cou-

leur nébuleuse répandue sur tous les objets où l'on n'apperçoit pour teintes tranchantes, que la blanche écume des eaux et la cabane teinte en rouge où j'avois passé la nuit, remplissoient cette scène immense.

Nous osâmes, malgré l'inclémence de l'air, le vent, la pluie et les dangers de la route, entreprendre le voyage pénible qui nous conduisit enfin au Saint-Gothard.

Exceptez-en le mont Magnan et le passage de la Tête-Noire, on ne trouve en Suisse rien de rompu, rien de ruiné par les eaux, les avalanches ou les secousses de tremblemens de terre, comme les rives romantiques et sublimes de la Reusse : elle paroît à des profondeurs que l'œil ne peut saisir, disparoît dans l'abyme : tantôt vous la voyez bondir à vos côtés, ébranler la terre qui vous porte; tantôt la route vous en éloigne, vous ne l'entendez plus que comme le bruit sourd et lointain du tonnerre. Forêts brisées, rochers énormes descendus du sommet des monts, tous les ravages du tems et des élémens vous accompagnent dans ce pas-

sage, où votre œil étonné, blessé, fatigué, saisit avec avidité le repos qu'une langue de terre cultivée, qu'un demi-journal de prairies, qu'une maisonnette, offrent d'espace en espace.

Bientôt cesse toute végétation, les vents, les pluies et l'air n'ont pu verser des terres végétales sur les rochers couverts de mousse. C'est au milieu de ces horreurs que vous passez le saut du Prêtre et que vous arrivez au pont du Diable. Quel théâtre de dévastation ! je ne fus frappé ni de la hardiesse de l'arche, ni des difficultés que l'architecte gaulois, romain ou démoniaque qui le lança d'une rive à l'autre eut à surmonter; mais de l'épouvantable désordre de la nature. Tout ce qu'on dit d'Ossa posé sur Pélion, des masses que les géans élevèrent jusqu'au ciel renversées par les dieux, brisées par Jupiter et brûlées par la foudre, peut à peine donner l'idée du cahos qu'on a sous les yeux.

Je m'assis; et, par un contraste naturel à l'imagination, au bruit épouvantable du

torrent au milieu de ce paysage gigantesque, je me trouvai idéalement transporté dans les plaines de Saint-Domingue où la nature étale avec profusion toutes les richesses de la végétation : je me rappelai ces haies de citronniers coupées de cocotiers, d'orangers, de palmistes; ces bois où je marchois couvert de fleurs d'orange, où j'étois embaumé par les vapeurs mêlées de l'acacia, du campêche et des liannes fleuries qui tapissent les monts et colorent les bois; là naît un germe au sommet de vos toits, entre les branchages des arbres, dès que les pluies y déposent assez de terre pour le nourrir; tout est vigueur et production. L'hiver enfante et des fleurs et des fruits sur l'arbre qui jamais ne perdit son feuillage : je me rappelai le beau ciel des Açores, les prairies de la Hollande et les jardins de l'Angleterre. . . . Imagination, puissante enchanteresse, tu parles, et l'enfer est un séjour de paix et de délices.

Après ce moment de distraction ou d'extase, je revins au pont du Diable, et je me pénétrai de toutes ses horreurs : on m'obli-

gea de le quitter. Nous marchâmes au milieu des décombres et du cahos. Bientôt le peu de lumière que les sommets des monts nous permettoient d'avoir disparut sous les voûtes de l'Urner-Loch: nous fîmes deux cents pas dans une obscurité profonde; elle cessa pour nous offrir un bois riant, le ciel et les campagnes de la vallée cultivée d'Urseren. Contraste inattendu, si prompt, si piquant, qu'une terre peu féconde me parut un moment le paradis terrestre. La nature a sa coquetterie comme les musiciens, les poëtes et les peintres, qui causent de grands effets par l'opposition seule des tons, des mots et des couleurs.

Les scènes terribles de ce voyage sont égayées par les récits des guides, en approchant du pont du Diable, qui, par sa forme et sur-tout par son nom, frappe l'esprit des bonnes gens. Un rocher porte l'empreinte du pied fourchu, des griffes acérées de Lucifer; il consentit à faire un pont, à la charge qu'on lui cédât l'ame du premier être qui le traverseroit : un gentilhomme y fit passer son chien, le diable furieux s'élance, va

chercher un rocher énorme ; la Vierge l'arrête, fait un signe de croix, la masse tombe, le démon s'abyme et le pont subsiste à jamais. Pour ne pas troubler ces récits, nous écoutions avec un air crédule ; des Anglois rioient de notre simplicité ; nous rions de leur bonhommie.

Ces jeunes gens aimables voyageoient avec un but singulier : leur projet étoit de visiter tous les lacs de la Suisse et de l'Italie ; non qu'ils se proposassent de les comparer, d'en sonder la profondeur, de les connoître enfin pour les décrire ; ils aimoient à les traverser, à se promener sur leurs rives ; ils auroient vu le lac de Trasimène sans s'arrêter à Perouse, à Cortone ; le lac Majeur sans aller à Milan ; les villes et les hommes n'étoient plus l'objet de leurs études ; il leur falloit des eaux cernées d'un riche amphithéâtre ou des rives fleuries arrosées d'eaux limpides.

Notre projet étoit d'arriver au sommet du Saint-Gothard, de voir la source du Tésin et de la Reusse, et de revenir à Lucerne.

« Eh quoi! nous dirent ces Anglois, vous « n'avez plus qu'un pas à faire et vous joui- « rez du ciel de l'Italie. — Mais nous som- « mes sans linge et sans effets. — Qu'im- « porte; voyez comme nous voyageons. » Nous nous séparâmes; ils se rendirent au village d'Hospital, nous descendîmes à celui d'Andermatt au pied d'un tertre couronné de sapins, dominé d'une église jolie sous la protection de Sanctæ Mariæ Conciliatricis.

Nous achevions notre dîner: le conseil des Anglois vint s'offrir à notre mémoire. Nous le rejetâmes comme une chimère; nous y revînmes; la prudence nous fit mille objections : nous allions voyager comme des aventuriers, sans lettres de crédit, sans recommandations ; on nous croira perdus.... Un accident....Qu'importe: partons. Ce voyage est décidé. Nous gardons nos chevaux et nos guides jusqu'à Belinzona.... Nous sommes en route.

La petite plaine que nous traversons jusqu'au moment où la montée commence

pour ne cesser qu'au sommet du Saint-Gothard, renferme quatre villages dépendans du canton d'Uri. L'hôpital est dominé par une tour ruinée qui commandoit jadis à toute la vallée: sans doute elle protégeoit un péage tyrannique; sans doute un géant l'habitoit, terreur des voyageurs, de ses sujets et de leurs filles. Ses débris sont cachés dans la poussière; des champs de pommes de terre végètent sur ses creneaux. Ainsi puisse tomber l'orgueil et s'élever la liberté. Hélas! des siècles s'écouleront sans qu'elle fleurisse en ces contrées où règnent l'ignorance et la superstition, mère de l'esclavage.

La route du Saint-Gothard est moins pittoresque, moins sublime, que celle du pont du Diable: les roches décomposées n'offrent point de grands accidens. Vous montez lentement sur un chemin pavé. La rareté de l'air m'oppressa; le froid me saisit. Nous arrivâmes enfin à l'asyle des deux Capucins, que nous saluâmes: nous vîmes un ossuaire, des glaciers, deux maisonnettes, trois enfans, leur père, quelques lacs, sources de

la Reusse qui porte ses eaux à l'Océan, et du Tésin qui va se perdre dans le Pô.

Nous hésitâmes un moment. Enfin, *alea jacta est*, s'écria S***. Nous partîmes pour l'Italie.

Le Tésin, dont nous suivions les rives et les jolies cascades, coule long-tems sur des rochers qu'il mine; il se sépare en différens rameaux, pour traverser des jardins de rhododendron, et la région des sapins, d'abord épars, puis unis en forêts.

La végétation renaît; l'air moins vif nous ranime, une douce chaleur nous vivifie; nous descendons gaiement sur un chemin de marbre, de spath, de schorl et de cristal, jusqu'à la délicieuse vallée d'Airolo : le foin odoriférant, posé sur de longues perches, comme le lin sur des quenouilles, des claies de vingt pieds de hauteur couvertes de bled disposé comme un toit de chaume, des champs fleuris de pois et de pommes de terre, nous rendirent des idées d'industrie, d'abondance, que nous avions perdues depuis long-

tems : nous nous serrâmes les mains dans un transport d'enfance et de gaieté, et pénétrâmes dans le village au son du rans des vaches qu'un pâtre exécutoit dans la forêt voisine,

---

LE 1er. SEPTEMBRE 1788.

Dès la vallée d'Urseren, le langage est mêlé d'expressions italiennes : on parle les deux langues à Airolo. Le nom des villages en descendant le Saint-Gothard jusqu'au lac Majeur, a déja la terminaison italienne. Le val Leventina, que partage le Tésin, et que nous allons traverser, est sous la dépendance des Suisses, mais sans payer aucun impôt : la justice s'y rend par des juges d'Uri.

Les deux Anglois qui, par une boutade, avoient déterminé notre course dans l'Italie, nous ont joints ; ils vont au lac de Côme, et nous aux îles Boromées ; mais nous voyagerons quelques momens ensemble. L'un est

parent de M. Coxe, dont nous avons un voyage en Suisse; la modestie de son caractère, la réserve de ses jugemens, contrastent avec le ton tranchant, hardi, mais infiniment spirituel de son compagnon de voyage. Celui-ci me parut un de ces fous, blasés, qui réparent en voyageant les torts du premier âge, s'instruisent, se mûrissent, rétablissent leurs forces, paient leurs dettes, et ramènent un homme à leur patrie.

La Leventina est un chalet étendu, prolongé, semé de maisonnettes d'un bois blanc qui tranchent sur des pelouses de verdure; une multitude de petites propriétés, variées de culture, écartent toute idée de richesse ou de pauvreté; de hautes montagnes cultivées sur leurs bases, couvertes de troupeaux, couronnées d'arbres au sommet, règnent du nord au sud et s'abaissent vers l'Italie. Point de hauteurs, point d'échappées sur cette route, d'où vous pourriez appercevoir les plaines de la Lombardie. Marchons, et sans impatience, s'il est possible.

L'eau du Tésin qui tomboit hier en tor-

rens, qui, séparée, formoit mille cascades, coule ici lentement, semble rassembler ses moyens pour forcer l'épouvantable mur qui va s'opposer à sa course. Les rochers énormes se croisent, tout passage est interrompu, la route disparoît, mais le fleuve triomphe. Suivons ses rives : quel fracas! quel désordre! c'est le bruit du tonnerre, la terre tremble, le ciel disparoît, l'obscurité n'est plus interrompue que par les bonds d'une écume blanchâtre et par quelques rayons brisés qui traversent des voûtes de marbre noir : ainsi devoient s'offrir les portes de l'enfer.

J'ai vu des nappes d'eau plus larges, des chûtes plus élevées; mais jamais le travail des eaux ne m'offrit de plus grands efforts. Le Tésin redouble de fureur, soutenu par une table de cent pieds de long; brisé par un rocher énorme, il bouillonne et tombe au fond d'un gouffre épouvantable; de nouveaux obstacles le pressent, il cède, il se détourne, bondit, trouve une issue, s'échappe et s'étend enfin dans la plaine....

Le site n'est plus pittoresque : une assez jolie cascade qu'il faut chercher au fond d'un bois, des femmes travaillant la terre, un chemin brillanté de mica, quelques châtaigniers de huit à neuf pieds de diamètre, quelques travaux industrieux et simples pour porter l'eau dans les prairies, des madones à chaque pas, les saints du paradis sur toutes les murailles, charment un peu l'ennui, la fatigue de cette route, dont le plus aimable épisode fut une treille de raisin qui nous désaltéra en nous prêtant son ombre; elle nous conduisit jusqu'à Giornico, où nous dînâmes.

Tous les miracles du martyrologe, les portraits des saints du premier ordre, des crucifix, des chapelles de plâtre doré, peint en rouge, ornoient la grande salle du cabaret où nous nous arrêtâmes. Après un dîner d'Italie, la chaleur étoit excessive : je vis mes quatre compagnons endormis d'un profond sommeil, faisant la sieste. J'admirai ce premier effet, cette influence du climat; mais bravant, secouant les pavots qui s'appésantissoient sur mes paupières, possédé du

démon descriptif qui me tourmentoit, j'errai dans le village et dans ses environs.

Quelle mal-propreté ! quelle misère ! quel tein jaune, noir et livide !

J'invite quelque peintre à saisir en passant la belle vue qu'on a du pont de Giornico. Il y trouvera matière à ses études : de belles oppositions d'ombres, de couleurs et de lumières, des masses de rochers énormes largement lésardées dans toute leur hauteur, et pour repoussoir le contraste des clochers et de grandes fabriques, au milieu d'un bois pittoresque qui descend jusqu'au Tésin.

Nous arrivâmes à Bellinzona fort tard, accablés de fatigue. K***. s'assit sur les bords du fossé en attendant qu'on nous ouvrit la porte de la ville ; il s'endormit au risque de sa vie ; nous le retînmes à propos, sa chûte auroit été mortelle.

Nul événement n'avoit charmé l'ennui de notre route. On traverse en la suivant une quantité de bassins toujours fermés à quel-

ques milles par un mont de forme conique; le Tésin sans fureur coule sur un lit de sable ou de rochers; les monts sont nus, sans majesté, et s'abaissent vers le midi. La nuit et le froid nous surprirent après un jour d'une ardente chaleur : le spectacle du ciel étoilé, des feux allumés par des pâtres, le son des cloches répétés par l'écho, tous les buissons chargés de vers luisans, les cris variés des insectes, des eaux stagnantes où nos chevaux enfonçoient jusqu'à la selle, que nous passions sans guide et dans l'obscurité, cent mulets chargés qui nous disputoient le passage, nous donnèrent heureusement quelques distractions nécessaires.

LE 2 SEPTEMBRE 1788.

L'HOMME qui se prépare au voyage d'Italie, le médite long-tems d'avance, il consulte avec avidité, remplit son esprit de contes, d'exagérations, de mensonges; il a lu tous les voyageurs, et s'est fait, d'après eux, une image factice, que la gravure et

le travail des peintres ont réalisé dans sa tête; les costumes enluminés qu'il s'est procuré, les sites enjolivés dont son cabinet est garni, de mauvais dessins ou des plâtres de l'Apollon, de la Vénus et du Laocoon, l'ont préparé, dit-il, aux *chefs-d'œuvre de l'Italie.* Quelle erreur! c'est étudier la cour au Marais; c'est fermer son oreille aux chants de Paeziello, à l'exécution de Marchesi, pour la musique de Rameau et pour les chansons de Clerval; c'est étudier le dessin dans les tableaux de nos peintres modernes; et les couleurs, à l'ancienne académie de France. Il faut quand la fortune ou les circonstances ne permettent pas de voyager, il faut se contenter des caricatures ultramontaines; mais quand on a la certitude de pouvoir étudier les ouvrages des grands maîtres, sous le beau ciel qui les vit naître, il seroit très-avantageux d'y porter une table rase qu'aucun mauvais burin n'auroit endommagée. Le cerveau conserve sur-tout les empreintes du premier âge; ce n'est qu'avec effort qu'on peut les effacer; loin d'attendre la maturité, je voudrois qu'on voyageât dans la première jeunesse; on acquerroit

alors ce jugement d'instinct, qui différencie l'Italien des autres peuples: la vue des morceaux de Michel-Ange, de Raphaël, du Dominicain, et sur-tout la gravure et la sculpture ancienne, ont tracé des proportions si nobles, des lignes si suivies, des contours si moëlleux, dans son cerveau, que le médiocre n'a plus sur lui de prise, qu'il le rejette avec dégoût. Marcel doubloit le prix de ses leçons, quand ses élèves avoient eu des principes autres que ceux de son école. Le jugement de la réflexion n'est jamais aussi sûr que celui de l'instinct, qui n'est pourtant qu'une première éducation.

J'aimai les arts dès ma jeunesse; j'osai dans un essai faire connoître la vie, les principes et quelques tableaux du Poussin; j'avois manié le pinceau, le crayon; à ces premières études en succédèrent de plus graves; le voyage de Suisse et des glaciers de la Savoie, les riches paysages que je viens de parcourir, m'avoient rapproché de la nature sublime, mais avoient écarté toute idée des beaux-arts. Mon entrée dans l'Italie étoit imprévue; depuis quatre ans aucun des ou-

vrages qui la décrivent ne s'étoit trouvé sur mon bureau : on n'imagine pas les saisissemens, les battemens de cœur que j'éprouvai, quand je me vis aux portes de ce pays sacré, à deux jours de Milan, près des îles Boromées ; quand je songeai qu'aucun livre moderne, qu'aucun voyageur exalté n'influeroient sur mes sensations et sur mes jugemens.

Le jour pointoit à peine, j'entrevoyois dans l'air les coutours pittoresques des crenaux et des tours de Bellinzona ; ils suivent les sommets et les gorges des monts aux pieds desquels elle est assise.

Cette ville appartient aux trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Underwald : c'est une des portes de la Suisse.

Nous nous débarrassâmes de nos guides ; nous renvoyâmes nos chevaux : le seul François, chasseur et bourgeois de Lucerne, nous accompagna : sa fermeté, sa probité, sa force, l'envie qu'il avoit de nous suivre, nous engagèrent à le garder ; il ignoroit la langue

italienne, méprisoit, détestoit les peuples qui la parlent au point de ne pouvoir se résoudre une fois à rendre le salut qu'on lui donnoit. L'Italien, disoit-il, me fait mal. C'est cette antipathie des hommes des montagnes pour les peuples mous de la plaine, qui tant de fois ravagea l'Italie, la Grèce, qui conduisit les bandes du Caucase en Perse, et qui toujours fit plier l'Indostan sous le tranchant du sabre des Marattes.

Nous parvînmes à la grotte nommée *il Tro Aquartino*. J'examinai cet antre curieux, formé d'arcades qui se croisent; un pont élevé les rassemble, le torrent coule avec fracas, s'étend, forme un bassin perfide, où j'allois m'engloutir sans un cri de mon guide : je suspendis mon cheval sur l'abyme et l'on parvint à me sauver.

C'est à Magadino qu'on prend un bateau plat et quelques matelots pour traverser le lac Majeur.

Ses rivages sont plus rians et les objets plus colorés qu'en Suisse; l'air est plus pur

et plus subtil ; un doux zéphir le rafraîchit: l'angle de Locarno paroît fécond et riche; le reste de la côte jusqu'à Canobio est sec et dépouillé ; près de Viva , près de Zeno, des châtaigniers, des vignes, des ruines, des cascades multipliées embellissent le paysage.

Les lacs que nous avons parcourus nuisent à celui que nous voyons ; les montagnes semblent s'affaisser, l'aridité succède à la verdure ; les collines de l'est se couvrent de bruyères et le site est sans majesté.

Mais qui pourroit essayer de décrire les reflets, les couleurs et la beauté des eaux? Des bois que le soleil levant pénètre de sa lumière, se dessinent au fond du lac sur un tapis d'un vert doré : l'azur du ciel, le pourpre des bruyères, un gris de perle colorent tour à tour ce superbe bassin : en un instant la scène change, le vent souffle, l'onde se ride, et mille et mille diamans éblouissent à sa surface.

Ce jeu varié des couleurs a pour les yeux un charme inexprimable; c'est un chatouil-

lement, c'est un effet matériel que le père Castel paroît avoir le premier apperçu; il est indépendant de la réflexion et j'en jouis avec délices.

Puissent la sagesse et la modération me conserver la plénitude de vigueur et de santé que j'éprouve à présent. Les idées m'assiègent; les doux sentimens qui m'oppressent, le spectacle qui m'entoure, doublent mon existence habituelle. Le mal, le malheur même, ne se montrent que dans un lointain si reculé, que, par une impression douce et mélancolique, ils augmentent mes jouissances. . . . . Que cette heureuse disposition de cœur et d'esprit est favorable à l'humanité! Comment l'intérêt personnel s'établit-il chez des êtres heureux? l'essence du bonheur est de se répandre par-tout également comme le feu. Je veux, en arrivant à terre, couvrir le malheureux enfant qui s'étend à l'avant de notre bateau. . . . . Je changerai pour le reste du voyage la nourriture de ces gens qui travaillent pour moi. . . . Que ne puis-je fixer dans une petite ferme cette femme jeune et jolie qui se courbe sur cette rame,

la tire avec effort et peut blesser l'enfant qu'elle porte en son sein.... Hélas ! un rien peut tout changer, étendre un voile noir sur la scène du monde, comme il détruit ces vagues brillantées!...Mais j'ai vécu, j'ai connu l'amitié, l'amour et la nature....Je peux partir pour visiter le reste de ces mondes qui dans leurs orbites divers roulent si noblement dans l'immense étendue.

On me pardonnera, comme à tant d'autres, et de dormir et de rêver.

Je n'aurois jamais cru que les vagues d'un lac peuvent en un moment s'élever avec tant de force. Un nuage posé sur les monts du sud-ouest pèse sur l'air qu'il chasse, l'onde pressée s'élance, nous menace; la mal-adresse des matelots oppose les flancs d'un bateau plat aux lames qui le battent avec fureur. Joseph II et Léopold sur le même bassin, effrayés par une tempête, firent un vœu qu'ils accomplirent.... Je fis, malgré notre pilote, attaquer la lame de front, et par mes savantes manœuvres je sauvai l'équipage et j'entrai dans le port.

Canobio s'étend sur le rivage : c'est un village de pêcheurs. La côte est embellie de maisons peintes comme l'intérieur des chapelles : on y voit Jésus-Christ, la Vierge, Saint-Christophe, le Saint-Esprit, mêlés avec des cordeliers, des capucins et des hermites : moyen trouvé par le catholicisme pour attirer sur les saints d'ici bas le respect et l'adoration qu'il ne devroit qu'aux dieux du ciel.

Les bateaux pressés dans la rade, des arbres groupés au hasard, le dôme octogone de l'église, Brisago dans le lointain, des montagnes arides au fond d'une plaine sabloneuse, forment un assez joli paysage.... L'avidité, la grossiéreté, la misère, la plus grande mal-propreté, des odeurs infectes, nous blessèrent en pénétrant dans la ville. Ce sont les mœurs, la manière d'être des Grecs modernes dans les îles de l'Archipel, et de ces millions de peuplades qui végètent du rivage de Cume au rivage de Nice sur la côte de l'Italie.

On ne fut qu'une heure et demie à nous

préparer le plus sale dîner que j'aie fait. Nous chargeâmes notre bateau de mauvais fruits que ces Sauvages nous firent payer au poids de l'or. Bienheureux Cook, tu te procurois pour quelques clous des fruits à pain, des ignames, des tarows, des cocos; les habitans de la côte nord-ouest de l'Amérique sont moins barbares, plus heureux que ceux de l'anse de Canobio.

Le vent s'étoit calmé; le plus beau soir nous dédommagea des désagrémens du *mezzo jorno*. Nous dessinâmes les aspects variés des îlots de Canero et des forteresses qui le couronnent. Canero, qui donne son nom à ces petites îles, est placé sur la côte du Piémont. On ne peut voir un plus joli village; ses environs sont un vaste jardin; de longues arcades, la maison du seigneur, le sommet des cabanes se perdent dans un joli bois qui tapisse toute la côte. Macagno, plus pittoresque encore, nous avoit présenté de belles oppositions de rochers noirs, d'arbres d'un beau feuillage. L'aspect de Caramina, placé sur le sommet d'un roc très-élevé, a quelque chose d'étrange et de ro-

mantique. Les monts s'abaissent à chaque bassin que vous traversez.

Nous couchâmes à Palanza.

LE 3 SEPTEMBRE 1788.

LONG-TEMS avant le jour nous étions sur le lac Tranquile, le calme de la nuit n'étoit interrompu que par le bruit des rames. Vénus régnoit au ciel dans toute sa beauté, sa lumière brilloit sur l'onde. Les monts lointains couleur d'ardoise se confondoient avec les eaux. Une teinte d'un vert léger dominant de nuages sombres marquoit le point de l'orient. Vénus paroît et disparoît. Avec quelle majesté le crépuscule se répand.... incertitude des objets.... couleurs indécises.... bois bisarrement éclairés.... agréable confusion.... la lumière et la vie s'étendent et le soleil éclate dans les cieux.

Nous descendons à l'isola Madré. Des

gradins taillés dans le roc nous portent sur une platte-forme. Nous attendîmes quelque tems, distraits par le chant des oiseaux, par les diamans de la rosée, par le spectacle ravissant d'une création nouvelle : un enfant proprement vêtu, d'une figure enchanteresse, ayant déja dans ses cheveux un beau bouquet de fleurs d'orange, vint nous ouvrir la porte du jardin ; nous montâmes par un escalier de larges pierres couvertes d'un dôme de raisins. Quatre terrasses placées en amphithéâtre, riches de fruits, d'herbages et de fleurs, dont les murs disparoissent sous les citrons, les raisins, les oranges ou sous des touffes de jasmin, exhaloient dans les airs une odeur embaumée. Je m'avançai sur un balcon ; le lac est sous mes pieds, des massifs d'arbrisseaux en tapissent les rives, l'or et l'azur sont ses couleurs ; une côte légère en coupe l'uniformité : le bourg de Palanza paroît dans les vapeurs, plus loin des montagnes d'ardoise bornent à l'orient le plus bel horison ; elles se perdent au midi au sein de nuages d'opale.

Quelle variété ! que de rians aspects !

quelle opulence de nature ! Nous traversons des vergers, des prairies, des bois de grands lauriers dont les fruits noirs couvrent la terre. Des sapins et des coudriers, quelques cyprès épars sur une côte très-rapide, nous laissent entrevoir et nous dérobent les eaux du lac et de riches lointains. Comment cette île fortunée n'est-elle pas couverte de ruines? comment Adrien, Lucullus, sous ce beau ciel, dans ce climat fécond, n'avoient-ils pas établi leur retraite, transporté les trésors du monde et les délices de l'Asie? comment Pline préféroit-il les tristes bords du lac de Côme? Sans les liens de l'amitié, si mon bonheur seul m'occupoit, j'irois vivre et mourir dans l'isola Madré : heureux au sein d'un doux repos et du luxe de la nature. Le palais n'a rien d'imposant; on y parvient par une longue allée formée d'orangers et de cyprès qui s'unissent par des guirlandes.

Une multitude de grands appartemens ornés d'arabesques légères, de pavés de marqueterie, une profusion de tableaux médiocres entourés de cadres dorés, à la mode il y a trois cents ans; parmi lesquels je dis-

tinguai la Toilette de Vénus, l'Amour et Psyché, une belle copie d'après Raphaël, Judith éclairée par une esclave va trancher la tête d'Holopherne dans un repos sacré : le fanatisme dans toute sa piété, dans toute son exaltation ennoblit la tête de l'héroïne. Une lumière douce, un jour bien ménagé, ne fixent l'œil sur la belle Judith que pour lui dérober la vue du sang, l'atrocité de cette scène. On attribue à Michel-Ange quatre belles têtes de vieillard placées dans une alcove ; et dans une salle voisine on donne à ce grand maître un Saint-Jérôme, assez fier, assez bien dessiné pour être sorti de son pinceau sublime.

La salle de comédie n'offre à l'œil rien de curieux, elle est cependant fort jolie.

Je ne vous peindrai pas les mille points de vue, les aspects enchanteurs, les contrastes des eaux, des ombres, des lumières qu'offrent les sites rapprochés ou lointains qui décorent cette habitation que chaque appartement varie; les longues terrasses tapissées de limons qui conduisent votre œil

sur ce beau fond de collines riantes qu'on apperçoit près d'Isello, ou sur le fond sévère qui s'élève derrière Stressa. Placez-vous sur une île au milieu d'un bassin immense; imaginez autour de vous des monts chargés d'arbres énormes, des sommets dépouillés couverts de glaces, des prés chargés de fleurs; placez dans ces cadres multipliés toutes les études de votre vie, vous n'avez qu'une foible idée des délices de ce beau lieu. Forcé de le quitter, j'y demeurois encore, je savourois les fruits que de jolis enfans m'apportoient sur de feuilles de vigne ou de figuier; j'écoutois chanter les oiseaux. Je m'asseyois à l'ombre d'un laurier, je respirois l'odeur des fleurs d'orange, je dessinois sur mes tablettes ou je gravois dans mon cerveau les nuances, les détails, un bosquet, un village..... Je jouis en deux heures des scènes d'une année.

Il faut avoir connu tous ces contrastes pour juger du plaisir qu'ils nous font éprouver: je quitte l'opéra, le tumulte du monde, des études qui m'attachoient, l'étourdissant accueil des beaux esprits, l'ignorance des gens

qui prétendent au savoir, la futilité de ceux qui jouent l'ignorance et la légéreté, les séances académiques, le cabinet de Lesage et de Charles, ce tumulte enfin de Paris, de ce gouffre où tout paroît, tourne et s'abyme, où sans cesse on entend le bruit sourd du tonnerre, où l'on discute en pirouettant, où l'on écoute en chantant, où tout se meut comme le tremble, où tout brille comme l'éclair; et j'arrive au pied du Mont-Blanc, de ce colosse inébranlable, masse énorme, masse imposante, que le tems, les saisons n'altérèrent jamais, emblême de l'éternité. J'erre dans les chalets, chez ces mortels paisibles, simples comme un mouton, doux comme les agneaux, où la paix, le repos habitent, mais où les arts bornés au strict nécessaire, n'ont produit qu'une cornemuse, quelques cabanes et des vases de bois; où la nature n'offre à l'œil que d'immenses rochers, des sapins, des prairies et la monotone blancheur de ses vastes tapis de neige; j'arrive aux îles Boromée où l'art joûte avec la nature, où des gradins d'architecture s'élèvent du milieu des eaux, où la colonnade superbe coupe des plaines d'arbres et d'ar-

brisseaux couverts de fleurs, peuplés d'oiseaux, où l'art étale ses merveilles, où l'industrieux jardinier croise, marie de nouvelles espèces, et fait naître avec industrie des figues sur un limonier, des raisins sur un citronnier, où l'œillet croît avec la fleur d'orange, où j'ai vu du jasmin, un citron, une rose entés sur un même rameau, où l'art enfin dans toute sa magie séduit l'œil, enchante les sens et fait pardonner ses écarts comme une coquette jolie.

Je faisois ces réflexions en m'approchant de l'isola Bella; c'est un enfant de la féerie; pour sa toilette de Vénus, l'Albane a su choisir sa noble architecture. Dans le premier de ces îlots, le palais s'apperçoit à peine au milieu des bois de lauriers et de cyprès qui le dominent : ici tout est architecture, arcades, pavillons, statues; le soleil, Cérès, Neptune et les saisons, colosses imposans, décorent en pyramidant tous les angles de ces terrasses. Elles s'élèvent à cent pieds, se terminent en obélisques, en étalant sur leurs gradins tous les produits du jardinage, et mille bosquets d'arbrisseaux; c'est la

façade du midi. Au nord est un vaste palais dont la structure est imposante; il s'étend sur l'île entière, et n'est pas encore terminé.

A l'est, des bords du lac s'élève un bois champêtre dominé par un rang d'arcades qui fuit au loin, se perd dans les cyprès: ce mélange de bâtimens, de vignes et d'arbres touffus s'étale au-dessus des arcades et se dessine dans les airs.

L'ouest est déparé par un petit village où la misère et la mal-propreté semblent avoir élu leur domicile; ne verrai-je jamais adopter ma maxime, moins de richesse et moins de pauvreté.

Un escalier noble et bien sculpté vous porte au grand salon: des faisceaux d'arbres unis par des rubans dorés sur un fond blanc le décorent. J'y vis avec plaisir un tableau de Tempeste, les figures sont de Bianchi: Vénus punit l'Amour avec un beau bouquet de rose,

Et frappant d'une main légère
Paroît craindre de le blesser. — BERNARD.

Le ciel est en courroux, les nuages en feu ; le vent fait courber le feuillage ; le sensible Adonis, avec délicatesse, arrête le bras de Vénus, et jusqu'à son chien qui jappe, tout s'émeut de pitié dans ce joli tableau; tout plaint l'enfant maître de l'univers et s'irrite contre sa mère.

La salle d'audience est grande, ornée de fleurs sur des panneaux de marbre ; on y voit deux beaux médaillers, riches buffets portés par des esclaves, d'un bois bronzé d'un assez beau travail ; les portes, les tiroirs, tout jusqu'à la corniche est couvert de petits tableaux qu'un cristal transparent préserve et du toucher d'un indiscret et de l'humidité des airs : là c'est une jolie marine, ici le plus riant lointain, des îles, des bergers et d'antiques ruines, un héros appuyé sur ces débris fumans et qui pleure sur sa victoire ; un pâtre qui, sur le rivage, fait résonner sa cornemuse ; toutes les scènes de la vie rendues avec légéreté.

Dans les autres appartemens où les cadres, les miroirs gothiques se multiplient

avec une profusion fatiguante, on voit une multitude de tableaux indignes de ce beau palais; on en compte cent douze dans la seule galerie, tous chargés de fleurons, de coquillages qui les cachent.... heureusement: j'y distinguai pourtant une Vierge du Perugin: c'est une simple villageoise, ce n'est pas la mère d'un Dieu; mais quelle piété, quelle adoration dans sa figure et dans son attitude.

L'Amour ou le Sommeil de la galerie de Florence, n'est ni mieux endormi, ni plus mollement étendu qu'un Cupidon de Pamphili; un coussin pourpre orné de pierreries, des draps d'un beau satin violet servent à relever ses formes, sa blancheur et l'incarnat qui les anime; que de douceur, que d'esprit, de malice, le beau mélange de couleurs, que des aîles d'un bleu céleste, coupent et font valoir encore!

J'y vis une belle copie de la Madelaine du Corrège dont l'original est à Dresde: les peintres lui rendent hommage en le multipliant par-tout: on y distingue un beau

portrait qu'on dit du Titien ; le Saint-Jérôme de Bourdon ; des paysages de Zuccharelli ; le Jugement des trois déesses, beau de couleur, bien composé, sans noblesse dans les figures, etc. etc.

Les appartemens qu'on ajoute aux anciens sont dans le goût le plus moderne et contrastent avec leur pesanteur ; les pavés sont de marqueterie, les ornemens de stuc peu chargés de couleurs.

Mais ce qu'on appelle les grottes, asyle contre les chaleurs, est un séjour délicieux : le marbre, l'agate, l'albâtre, le marbre noir du lac de Côme, de beaux parquets de cailloutages, des statues, de mauvais goût pourtant, l'ornent avec profusion ; c'est un appartement complet paré d'une façon grotesque, que la sévérité condamne, mais que l'amour de la variété tolère.

Longues galeries, pavillons, terrasses supportées par de superbes voûtes, variété d'arbres et de fruits, limons de neuf pouces de long, aussi gros que les pamplemousses ;

ifs taillés avec art, ornent, tapissent, embellissent tous les points de ce grand jardin. Que dire de ce vaste ceintre, de ces eaux et de ces aspects que la nature a réunis pour faire d'Isola-Bella le plus brillant séjour de l'Italie.

Las de jouir et d'admirer, harassé, me portant à peine, fatigué du parfum des fleurs, l'œil ébloui, le cerveau malade, je rejoignis notre bateau, d'où j'essaie pourtant de dessiner les dix terrasses du midi qui se surmontent en gradins et forment une pyramide.

Une inscription vous apprend qu'un comte Vitalien de Boromée, chef de l'artillerie et conseiller du roi d'Espagne, fonda sur des rochers informes ces riches et brillans palais pour y passer ses derniers jours dans le repos et près de la nature, en 1671.

A quelque distance d'isola Bella, vous la voyez sous le plus bel aspect : la face du midi, si riche d'architecture et de feuillages, s'élève du milieu des eaux; elle se des-

sine sur un fond de montagnes noires, que de glaciers couronnés de nuages surmontent dans le lointain. L'isola Madré, Suna, Palanzano et sur les rivages du lac vingt villages au milieu des bois, des golphes, des caps avancés, ces eaux bleues, les nuages blancs, mobiles, agités par un vent du midi. Quel théâtre d'enchantement! Ajoutez-y la douce émotion que les îles vous ont laissée, et les illusions qu'ajoute la mémoire aux tableaux qu'on a sous les yeux. Hélas! à toutes ces merveilles je dis peut-être un éternel adieu: la destinée de l'homme sur la terre et de voir, de jouir et de fermer les yeux.

Nous avançons; l'île n'est plus, mais tout le jour je serai parfumé de roses et de fleurs d'orange.

Le dernier bassin du lac Majeur est d'une opulence, d'une variété qu'il m'est impossible de décrire: en face les terres applaties laissent appercevoir Rona d'un blanc qui m'éblouit; le Milanois à gauche offre des monts rougeâtres qui descendent jusqu'à Festo, que l'on n'apperçoit pas encore; la

côte du Piémont est plus élevée, mieux cultivée, plus chargée de villages, de châteaux, d'habitations; *il castello di San Carlo*, posé sur un rocher dont la base du plus beau vert, contraste avec les teintes variées du roc et les vives couleurs du lac. Comment peindre sans se répéter les beaux effets de la lumière, le soleil éclatant du lac, son disque assis sur des nuages blancs au fond d'un cône immense renversé, tapissé d'un vert-eau-doré dont l'œil blessé ne peut soutenir la richesse. Peintres, brisez votre palette; poëtes, cessez vos foibles chants; vous, heureux voyageurs, jouissez en silence des merveilles de l'univers.

Nous descendîmes sur la côte du Piémont pour aller voir le colosse de Saint-Charles-Boromée: c'est une prodigieuse statue de bronze sur un piédestal trop petit; le saint, une main étendue, semble bénir les spectateurs; il tient un livre sur le bras gauche, est vêtu d'une robe à manches, d'un surplis, d'un rochet: le travail en est médiocre et le dessin fort peu soigné; les oreilles d'une grandeur ridicule. Cette statue m'a démontré,

comme l'église de Saint-Pierre, que le beau, le grand, le sublime est dans l'accord, l'élégance des proportions, non dans la masse ou la hauteur des divers produits des beaux arts. Je ne peux m'empêcher de vous parler encore du château de Lelanza ; il est situé sur le sommet d'une montagne et s'assied au milieu d'immenses bouquets d'arbres: de sa base au niveau du lac, descendent, en se croisant, cent zones de vignobles parsemées d'arbrisseaux,elles coupent et varient le point de vue, qui sans elles seroit trop régulier et déplairoit à l'œil : ce morne seul m'a paru pittoresque sur la côte du Milanois.

Enfin, nous touchons à Sesto, situé à l'embouchure du Tésin ; le lac Majeur a vingt milles de longueur. Nous fûmes obligés de céder à la rapacité des Sauvages que nous y trouvâmes. La cruelle chose que la *bona mancia;* ce mot dès la pointe du jour jusqu'au moment où vous vous endormez, à chaque heure, à chaque seconde est sans cesse dans votre oreille. L'un nous jura qu'en sortant du bateau il nous avoit donné la main. Trois vigoureux forçats avoient porté

nos trois chemises ; deux commis n'avoient pas visité nos effets qu'un mouchoir eût enveloppé, il fallut payer un palefrenier, le garçon d'écurie, un insolent qui traînoit la voiture, un homme doucereux qui, disoit-il, étoit présent quand nous sortîmes du bateau, un monsieur fort bien mis qui nous avoit suivi jusqu'à la porte, la fille et les enfans d'un aubergiste chez lequel nous n'avions rien pris, un savoyard qui montroit sa marmotte, un musicien qui racloit sa guitarre, trente pauvres qui nous assiégèrent. Nous partions ; trois chevaux boîteux tentoient avec effort d'ébranler la voiture, quand un homme nous arrêta pour demander la corde qui formoit la sangle du malier ; il fallut l'acheter où se résoudre à coucher à Sesto. Cette emplette donna le tems au charron, au sellier, au maréchal, au diable d'accourir en criant *bona mancia, bona mancia. Cazzo, bona mancia,* sont les seuls mots jusqu'à présent que j'aie entendu dans l'Italie.

Quatre hommes poussent une roue, nous partons; ils nous crient *bona mancia;* il fal-

lut bien les satisfaire ou les entendre jusqu'à Milan.

Les femmes de Sesto, des villages voisins, ont les cheveux poudrés, séparés sur la tête, crêpés aux faces, pendans sans boucles, tressés derrière, fixés par une grande épingle d'argent comme à Lucerne : ce costume, né dans les Alpes, a descendu dans l'Italie ; il est de toute antiquité : je l'ai vu sur quelques médailles, sur des bustes d'impératrices, à Rome, à Florence, à Milan.

Déja les profils sont plus fins, le tein plus délicat, quoique moins blanc, qu'en Suisse. J'ai vu les plus charmans enfans et les filles les plus jolies filant sur le pas de leurs portes, du lin, du chanvre et de la soie. Les maisons à toits plats s'unissent presque à leur sommet pour préserver les rues étroites de l'ardeur d'un soleil brûlant.

La terre me parut desséchée, peu féconde, le seul abri qu'on apperçoive est formé par des treillis couverts de pampre, de raisins, placés auprès des maisonnettes, quel-

quefois tapissant leurs murs ou se mariant à des ormes.

Notre cheval en arbalête ne peut arriver à Milan; nous nous arrêtons à la poste : on n'y put trouver des chevaux, un cabriolet à trois roues les avoit amenés tous trois; il fallut prendre patience, se promener jusqu'à la nuit près des mûriers et des vignobles et sous un ciel pur et serein : le soleil se coucha rayonnant de lumière sur des nuages enflammés; un vaste tapis d'un beau jaune s'est étendu sur l'horison; la lune s'apperçoit à peine, elle est encore à son croissant; que ces arbres sont déliés, ils se dessinent sur le ciel, comme des ramages de geai se promènent sur un fond d'or, produit par l'art de Pénélope ou d'Arachnée.

Nous n'arrivâmes à Milan qu'à trois heures après minuit; et las des peines de cette longue journée, sans avoir pris d'autre aliment que quelques figues et des raisins qu'on nous avoit donné sur l'isola Bella.

FIN DU PREMIER VOLUME.

